Les Temps Modernes

7e année REVUE MENSUELLE n° 73

DIRECTEUR : JEAN-PAUL SARTRE

Novembre 1951



Rédaction, administration : 30, rue de l'Université, Pari

Les Temps Modernes

revue mensuelle
paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur
JEAN-PAUL SARTRE

o

La Revue n'est pas responsable des manuscrits
qui lui sont adressés

La rédaction reçoit sur rendez-vous

o

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, rue de l'Université, Paris-7e - Tél. BABylone 17-90

o

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

France : 200 fr.

o

TARIF D'ABONNEMENT

	SIX MOIS	UN AN
France et Union Française........	1.100 fr.	2.100 fr.
Étranger........................	1.300 fr.	2.500 fr.

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire,
mandat-carte, mandat-poste, chèque postal (compte Paris 6999-04)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 20 fr.

Les Temps Modernes

MORS [1]

« Rideau de nuages. »

J'ai toujours réagi fortement à cette expression — évocatrice d'un espace scénique élargi aux proportions de l'infini — quand je la lisais, marquant la césure entre deux tableaux; dans le livret d'une œuvre de Wagner ou de tout autre musicien attaché comme le fut l'illustre ami de Nietzsche à mettre l'opéra au service d'une mythologie. Reprenant — plus tôt, peut-être, que je n'aurais pensé — un écrit que j'avais (pour des raisons, disons en gros : de pessimisme, afin de n'y plus revenir) décidé de laisser un temps X en sommeil, c'est à ce « rideau de nuages » que je songe, figure d'une nébulosité tirée devant la vue comme pour signifier doublement l'interruption de la durée : rideau qu'elle est, d'abord, de toile peinte ou de gazes presque transparentes superposées comme les volants d'une jupe de tulle; image vague, ensuite, suggérant le chaos qui est la négation du monde temporel et spatial où règnent nos coordonnées.

Rideau de nuages. C'est ainsi que se présente parfois le rideau des paupières lorsque, dormant encore, on est déjà pour s'éveiller. Comme un manteau d'Arlequin ou autre cache de théâtre aux poulies de commande si rouillées, poussiéreuses ou plâtrées de toiles d'araignées qu'il faudrait pour le manœuvrer un vrai *deus ex machina* plutôt que d'ordinaires machinistes, un voile informe continue à couvrir notre conscience et notre vue et c'est un authentique rideau de nuées — aussi opaque et aussi vague — que constitue alors cette taie tantôt rougeâtre tantôt plus obscure dont nos paupières nous paraissent intérieurement doublées quand nous avons les yeux fermés. Force immense, semble-t-il, qu'il faudra déployer pour passer de la première ébauche d'une reprise

1. Chapitre liminaire d'une œuvre en cours : *Fourbis*, tome II de *La Règle du jeu* (à paraître chez Gallimard).

de soi à un rassemblement entier, lorsque — après les trois coups frappés on ne sait où par le mystérieux régisseur qui veille au recommencement quotidien de l'action — la rampe de ce que nous persistions à recéler de vivant s'est non moins mystérieusement allumée; angoisse, sitôt tiré du noir par ce signal, de se sentir pétrifié, redevenu presque conscient mais sans contrôle sur des membres inanimés, ossements épars attendant un jugement dernier; désespoir, sans cri qui vienne l'atténuer, de jamais émerger de ce matelas de sommeil confondu avec le matelas matériel — lui-même épais et floconneux — sur lequel la nuit, avec nous, s'est allongée; avènement brutal, enfin, nous arrachant à ces affres quand (sans qu'on sache comment pareille vapeur aux rouleaux étouffants a pu, d'un coup, se dissiper) l'on se trouve les yeux dessillés. Seuil, donc, assez déplaisant à franchir que celui de l'éveil, chaque fois que ce retour exige que nous restions ainsi lucidement suspendu dans les limbes durant un temps indéterminé. Incubation dans la pénombre, attente anxieuse avant l'évanouissement des brouillards ou le retrait soudain du rideau comme quand, par exemple, arrive après une période de confusion et de torpeur l'éclaircie qui fait qu'on se met à écrire, poussé aussi par quelque chose qui demeure étranger bien que cela soit intérieur, et moyennant un saut dont nous ne sommes jamais assurés qu'il pourra s'accomplir parce qu'il ne dépend que partiellement de notre volonté.

Il me faut donc remonter. Pas seulement de ce gouffre métaphorique : le sommeil dans lequel envie et faculté d'écrire peuvent s'enterrer pour une durée illimitée, mais d'un trou beaucoup plus positif : celui qu'un livre, dès l'instant qu'il a subi son avatar définitif en étant publié, creuse au plus intime de nous, à tout le moins quand il s'agit (comme c'est le cas pour le volume qui derrière moi s'est ainsi figé au début de l'été dernier) d'un ouvrage par lequel on s'était proposé moins de se définir d'une façon rétrospective que d'opérer son inventaire et de faire le point en vue de se dépasser. Sensation de vide, non seulement parce que nous nous sommes « vidés », très exactement, de ce que nous avions au cœur et dans la tête, mais parce que nous éprouvons avec acuité que, bien ou mal accueilli par les gens plus ou moins nombreux qui ont usé à le lire une part variable des loisirs que la société leur alloue suivant les positions qu'ils doivent à leurs chances respectives et à la nature des travaux auxquels ils sont contraints

— par vocation ou non — de s'adonner, ce livre aura été pour nous un vrai geste dans le vide en comparaison de ce que nous avions espéré.

Un tel entassement de feuillets, qui n'est plus aujourd'hui que l'instrument d'une désillusion, avait pour but avoué de nous faire exister plus fort (pareille architecture dont nous avons été l'ouvrier et le matériau devant symétriquement aider à notre propre reconstruction); mais, ce livre une fois paru, l'on voit que bon ou mauvais, et même marquerait-il une étape dans notre marche vers un peu plus de lumière, la seule chose sûre est qu'il n'existe pas ou que — si nous faisons notre bilan sans nulle exagération romantique — il n'a d'autre existence que d'un livre venu s'ajouter à des milliers d'autres livres, meilleur probablement que tels d'entre eux mais « livre » quoi qu'il en soit et non cette projection quasi stellaire de nous-même par quoi nous avions pu croire que notre sort — comme magiquement — serait changé.

Avoir essayé pour commencer de prendre sa revanche sur une vie dont on n'était pas satisfait, en cherchant dans la conscience de cet échec un élément de réussite, une base pour réaliser dans un autre domaine quelque chose de moins insignifiant et que cela, puisqu'on n'y trouve qu'inconsistance au bout du compte, soit également manqué. Avoir voulu ensuite — fort de ce nouveau fiasco comme d'une liquidation — tenter une fois de plus sa chance dans cette vie dont, quoi qu'on ait pu faire accroire, on n'était point entièrement lassé et que cette autre tentative aboutisse elle aussi à l'échec, à la constatation péremptoire qu'il y a décidément un *manque* dans notre vie elle-même. Tel est le vide trop réel — l'effectif trou d'entre deux chaises — d'où, pour moi, il s'agit présentement de remonter.

Or, ces tâtonnements de pensée, il est de fait que c'est la plume en main que je les émets, — donc engagé déjà plus qu'à demi dans une récidive. Comme si après chaque déception, fût-elle littéraire, il n'était d'autre solution, j'ai dès longtemps pris mon parti de me remettre à écrire. Très simplement, cela ne démarre pas; ma confiance étant au plus bas, je piétine depuis des mois et des mois. Passant outre cette crise de confiance, ne dois-je pas avancer malgré tout et — dormeur mal réveillé qui se remémore ses rêves avant de se jeter dans la vie diurne — indiquer tout d'abord ce qui s'est déroulé derrière ce rideau de nuées qu'il me faut censément lever ou déchirer?

Il y a bientôt un an, dirai-je donc, je partais pour un voyage aux Antilles et c'est à l'automne dernier que j'en suis revenu. Il est sûr qu'à beaucoup d'égards ce voyage m'a comblé : sites de bout du monde et commencement des temps, palmiers, arbres à pain, bambous, fougères arborescentes, bref, tous les accessoires énumérables d'un décor tropical que — sans me casser la tête plus longtemps et cessant d'achopper sur chaque idée et chaque mot — je n'hésiterais peut-être pas à qualifier de « féerique » si, toutefois, c'était vraiment de ce genre de souvenirs que j'avais envie de parler. J'aimerais, certes, aligner un certain nombre de phrases — et, si possible, de belles phrases — sur les splendeurs de ce voyage; m'exalter à partir de la riche provision d'images que j'en ai rapportée et, les étalant en éventail comme (mettons) les palmes d'un arbre du voyageur développant leur demi-cercle, tenter de raviver un peu ma veine poétique. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je suis quand même au fond du trou et commence à trop bien savoir que je n'en remonterai ni quand je le voudrai ni, surtout, de si tôt. Plus enclin, en tout cas, qu'à tout autre exercice à dénoncer les choses peu réjouissantes que j'ai vues là-bas : conditions déplorables de vie où se trouvent la majorité des gens de couleur, misérablement logés quant au plus grand nombre et sous-alimentés (quand ce n'est pas la famine ainsi qu'il en est pour tant de paysans d'Haïti); terres grasses de plaine, occupées par les cultures industrielles alors que les petits paysans végètent sur les mornes; arrogance des blancs créoles — ces blancs si souvent couleur de navet, tant le soleil pour la plupart (les femmes surtout) est chose scandaleuse dont le respect de soi aussi bien que l'hygiène ordonnent de se protéger et tant leur sang à presque tous est appauvri par la tendance endogamique dérivée de l'orgueil de caste — gens qui paraissent dans l'ensemble ne songer qu'à l'argent et garder une mentalité d'esclavagistes; cauchemar introduit par cet inepte préjugé de la hiérarchie des races, préjugé dont les plus anciens et les principaux responsables sont les blancs — qui craignent d'avoir un teint trop basané autant que de porter les stigmates de la plus infâmante des maladies dites « honteuses » — mais préjugé dont beaucoup de descendants d'Africains ne sont malheureusement pas exempts (comme si tout être humain avait besoin de sentir au-dessous de soi une autre catégorie d'êtres qu'il ne prendrait aucun plaisir à pouvoir mépriser s'il ne les reconnaissait, au fond, pareils à lui); emprise généralement abrutissante du

clergé et ténacité des superstitions; étroitesse d'horizon dont souffrent les personnes assez éduquées pour regretter que l'insularité les tienne à l'écart du mouvement; pour la grande masse, insuffisance du nombre des écoles; différence des niveaux de fortune encore plus choquante là-bas que chez nous (car cela joue sur des espaces plus petits, où les contrastes sautent aux yeux); horreur d'une société au cloisonnement si marqué que riches et pauvres vont jusqu'à, effectivement, ne pas parler la même langue (puisque à la Martinique et à la Guadeloupe comme en Haïti le français est le parler des gens instruits et le créole celui des illettrés); oppression constante des petits par les grands qui regardent la supériorité de leur standard de vie comme une marque de leur appartenance divine; ornière terrible d'incurie ou de mauvais vouloir d'où nulle réforme ou changement de régime n'a jusqu'à présent réussi à tirer l'administration de ces pays, dont il faudrait peut-être — en dépit de tous les lambeaux d'éden qu'on y peut rencontrer dans la nature et parmi les plus foncés au moins de ses habitants — regarder l'affreux passé d'esclavage comme le signe d'une vocation sinistre.

Rideau de nuages. Brise-bise.

Si je regarde vers moi, sans chercher plus que l'immédiat (et comme un qui, après un sommeil trop lourd ou trop agité, interroge d'abord son miroir pour être renseigné sur l'aspect plus ou moins altéré de ses traits), que vois-je?

Depuis un certain temps — et cela n'avait fait que s'accroître à mon retour des îles — je me sentais devenir sourd du côté gauche; pour saisir ce qu'on me disait, il me fallait parfois faire répéter, d'où le sentiment d'une coupure s'ajoutant à celui d'un déséquilibre (comme si l'une des moitiés de mon corps ne disposait plus du même appui que l'autre); cela m'a conduit, quand j'eus vaincu mon inertie et décidé d'en finir, chez un oto-rhino-laryngologiste qui m'a enlevé de l'oreille un gros bouchon de cérumen — de « cire humaine » — à l'aide d'un jet d'eau chaude. Puis, continuant à m'éprouver déficient même après avoir été débarrassé de cette demi-surdité, j'ai consulté mon médecin qui m'a trouvé le foie gros et m'a menacé de cirrhose. Comme, d'autre part, ma vue devenait défectueuse (surtout dans les moments de fatigue, après une soirée par exemple au cours de laquelle, sans m'enivrer, j'avais bu trop de vin ou d'alcool), ce même médecin m'a envoyé chez un oculiste, et ce dernier chez un opticien, de

sorte que je porte maintenant des lunettes pour lire — voire pour écrire — ce qui me donne, quand j'en suis affublé, une impression de pesanteur pédante qui m'agace; suite à la dite consultation, je fais aussi usage de « collyre bleu » contre la conjonctivite qui me marque aux paupières chaque fois — ou presque — que je me permets un écart. Souffrant enfin d'une gêne dans la nuque (courbature, sensation de déclic à certaines heures et lors de certains mouvements), gêne que j'avais d'abord attribuée à une fausse position prise durant la traversée aérienne de la France à la Martinique, j'ai été radiographié il y a six semaines environ : il en est résulté une série de trois photographies — portraits partiels de moi en buste macabre de *poor Yorick* — montrant que je suis affligé d'arthrose (plus simplement, rhumatisme?) des premières vertèbres cervicales; me voilà donc aujourd'hui entre les mains d'un radiologue dont je subis le traitement bien qu'il ne m'ait pas caché que, mon mal tenant en somme à l'usure de mes os, je ne dois pas m'attendre à une guérison radicale (vu que, m'a-t-il laissé entendre avec de touchantes précautions, on ne refait pas ce qui, une fois, s'est défait). Tout cela, venu en avalanche de menus ennuis, sans gravité par eux-mêmes mais signifiant l'approche de la vieillesse; et cette alerte, quand j'eus décidé de me refaire au moins corporellement après une affaire de cœur, qui représente à mes yeux un échec bien que je sois arrivé au but qu'on se propose d'ordinaire dans ce genre de choses ou, plutôt, du fait même qu'atteindre un pareil but revenait, si j'ose dire, à enfoncer une porte grande ouverte (ce que je reconnus très vite mais ne m'avouai expressément qu'au bout de deux mois à peu près); du fait aussi que c'est n'avoir rien devant soi qu'être en face d'une fille si empressée à vous séduire qu'à vouloir, en chaque occasion, se modeler sur l'image qu'elle croit la plus propre à servir ses desseins elle n'est plus que mensonge et perd même toute existence, quelles qu'aient été les illusions à quoi prêtait sa couleur. Affaire qui se réduit objectivement à une simple séquelle de mon voyage aux Antilles et qui me paraît maintenant avoir été si miteuse et si décevante que cela, pour un peu, me ferait rire que d'employer à son propos le mot « cœur ». Inconvénients d'ordre physique, malentendu sentimental me sont donc tombés sur le dos en un laps de temps très restreint, comme si une sérieuse échéance à payer devait être la conséquence directe de ce voyage kilométriquement le plus lointain de ceux que j'ai faits jusqu'à présent

et comme si, d'un coup, je me découvrais changé en le taureau capable encore de réactions mais pour qui, déjà, sonnent les clarines annonçant le dernier tiers du combat, celui de la mise à mort.

Nuages bousculés. *Cirrus. Cumulus. Nimbus.*

Si je regarde au dehors, que vois-je? Est-ce moi seulement qui ai reçu ce qu'on appelle familièrement le « coup de vieux »? Est-ce la fraction d'humanité que je suis (fraction plus infime encore qu'une Antille et dont je voulais faire, la déguisant en « le Revenant des West Indies », le pivot de tout un long poème dans le goût *Emigrant de Landor Road*), est-ce uniquement cet archipel — combien assujetti aux fluctuations marines! — de mots et de perceptions oscillant de nouveau entre sa table d'écrivain dans un appartement bourgeois du centre de Paris et son bureau d'assis, qui est entré — sans d'abord trop savoir de quoi il s'agissait — dans cet état marqué assez paradoxalement par un ralentissement (adjoint à une sorte de feutrage) de toute la personne, corrélatif au sentiment d'une accélération point encore tout à fait, mais sans doute cela viendra-t-il bientôt, vertigineuse dans l'écoulement extérieur du temps? N'est-ce pas le monde lui aussi — ce grand corps jamais entièrement endormi non plus qu'entièrement éveillé — qui s'avère frappé de vieillissement sans qu'on puisse se reposer sur l'idée que rien, au grand jamais, ne saurait bouger pour un somnambule de cette espèce? Gluant et piétinant alors que (comme on dit) « les événements se précipitent », faible de vue, dur de la feuille et la bouche bredouillante à force d'avoir tordu le vocabulaire dans tous les sens, ce monde dont je viens de visiter non loin des côtes américaines une partie où de franches merveilles n'empêchent pas l'existence de rester difficile, n'est-il pas aujourd'hui traversé de mauvaises rumeurs qui le parcourent de la tête au fondement, de l'orient à l'occident, et sur lesquelles se détache — issue de quelque linguaphone aux sentences irrécusables même si le contenu en est absurde — la voix prédicante du vieux Truman proférant, sans l'ombre d'une ironie, la parole historique : *Je n'hésiterai pas, s'il le faut, à employer la bombe atomique pour le maintien de la paix?*

Mais si je suis fondé à parler d'une faillite dépassant ma propre personne et s'il est, à vrai dire, superflu de franchir l'Atlantique pour m'en trouver des raisons, un tour d'horizon plus complet me force à préciser qu'il ne peut pas s'agir d'un vieillissement du monde dans sa totalité. C'est à la société au sein de laquelle j'ai

grandi, à un mode singulier quoique déjà séculaire d'organisation des rapports humains que la déconfiture se limite. Aux yeux de millions d'individus appartenant à toutes les races la Chine par exemple, dès longtemps en mouvement, n'est-elle pas actuellement un lieu où, de jour en jour, *s'élargit la tache rouge de l'espoir* comme, un beau soir de Martinique, je l'entendais proclamer par le maire de Fort-de-France et député communiste Aimé Césaire s'adressant à tous les siens, au cours d'un meeting qui se tenait à ciel ouvert dans l'enceinte de la municipalité? Pendant une grande heure, avant *La Marseillaise*, puis *l'Internationale*, les haut-parleurs — dont les pavillons n'excédaient guère par leur diamètre les corolles de certaines fleurs qu'on peut cueillir là-bas — avaient diffusé joyeusement des biguines tandis que de tous côtés les auditeurs affluaient, isolés ou par petits groupes de parents ou d'amis, et parmi eux mainte femme vêtue d'une robe courte en étoffe légère, la tête coiffée du vaste chapeau de paille qu'on porte de préférence une fois le soleil couché ou au petit matin par crainte du « serein » et flanquée d'un bébé ou d'un très jeune enfant qu'il lui arrivera tout à l'heure d'élever à l'extrême bout de ses bras comme pour le présenter — signe de reconnaissance ou d'ovation (je dirais presque : d'oblation) — à l'orateur prenant appui sur la foule, et la foule sur lui, en un étonnant *crescendo* né du surcroît de chaleur que renvoie à celui qui parle la réaction des gens que son discours a frappés droit au cœur et qu'à son tour il leur renvoie sous la forme de mots encore plus chaleureux qui déterminent une nouvelle hausse de ton, montée constante en va-et-vient, jusqu'à l'apex de l'acclamation.

Ciel cotonneux. Cloisons de liège. Guipures.

Avec ce livre — où rêveries exotiques pas plus que souci d'un mieux-être social n'empêchent que je me réembarque, sans méconnaître que de plus en plus il trouve sa fin en lui et, peu à peu éclipsant mes autres préoccupations, devient raison de vivre quand il visait, originellement, à être moyen de m'éclairer pour une conduite plus cohérente de ma façon de vivre — la course folle que je mène (galop de rêve qui se galope sans bouger) n'est-elle pas « course à la mort »? Même si ce livre, arrivé à son terme, aboutissait à une découverte, cela sans doute se ferait si tard que je n'aurais plus le temps de la mettre à profit. Et j'ignore même pendant combien d'années je resterai capable de tout tirer ainsi de ma mémoire, comme à la force des bras! Je dois faire face à cette vérité : plus

ingrate que celle d'un savant procédant à des fouilles ou exhumant des documents, ma tâche ne pourra se poursuivre qu'au prix de difficultés accrues, — soit que les souvenirs déjà notés que je tiens en réserve aient perdu toute vertu quand le moment sera venu de les utiliser, soit que je n'aie plus, alors, l'acuité d'esprit suffisante pour les vivre à nouveau et, dans mes phrases, les faire revivre, soit même que, nageur qui se laisse couler, je renonce à tenir à jour mes notes et néglige maints faits susceptibles d'expliquer certains de ceux que j'ai précédemment consignés et qui, ainsi laissés à l'état de matériaux épars, demeureront — sans même atteindre à la dignité d'énigmes — des *choses* simplement posées, au hasard de ma route, d'endroit en endroit et dépourvues, quand j'aurai mis à tout cela le point final, du sens qui aurait pu les animer.

Quelques fautes que j'ai commises touchant des questions de détail, une ou deux assertions sur lesquelles — vu les changements survenus durant un entr'acte qui ne s'est que trop prolongé — il me faut revenir si je veux n'être injuste à l'égard de personne; un ou deux points enfin, quant auxquels je suis aujourd'hui en mesure d'apporter un éclaircissement précis. Dans l'attente de l'instant où j'émergerai de mon trou (et comme premier déblaiement pour me faciliter cette émersion car, à en croire le dicton, *Chaque chose en son temps*, de sorte que j'aurai aidé le temps si j'ai fait place nette en m'acquittant de ces menues mais ennuyeuses obligations), voilà quelle est la matière du travail d'ajustement par lequel je ne puis éviter de passer, malgré ma hâte d'en venir à quelque chose de positif.

M'apprêtant à partir pour les Antilles et voulant me familiariser avec le parler populaire commun à celles d'entre elles qui sont le but de mon voyage, je lis un ouvrage haïtien : la *Philologie créole* de Jules Faine, parue à Port-au-Prince en 1937. J'y trouve que dans le patois normand (auquel l'auteur estime que le créole a beaucoup emprunté) on dit « s'éffants » au lieu de « ses enfants ». C'est donc une expression paysanne, sentant la blouse de fermier, que, sciemment ou non, mon père employait autrefois quand, mes frères et moi, il s'amusait à nous appeler « les éfants ».

Lors d'un récent passage à Paris, une amie anglaise qui faisait route pour la Sicile, me parle des *pubs* de son quartier, qu'elle juge les plus beaux de Londres, et me dit que si je viens dans ces parages j'y boirai du « Guinness »; comme je lui demande si, en fait de stout, le « Guinness » est vraiment meilleur que le « Bass »,

elle m'apprend que la maison Bass fabrique de l'ale et non pas du stout. C'est l'allure sévère du mot « Bass » qui, sans doute, me l'a toujours fait associer fallacieusement — si j'en crois cette amie — à un breuvage couleur presque de café noir; d'où ce malencontreux « stout Bass » auquel m'avait fait penser l'expression « boire un glass » évoquée à propos du verglas (chose d'hiver et de mauvais temps dont l'image se serait, du reste, alliée moins aisément à celle d'une bière plus transparente et plus dorée).

« Gaugé » et non « Gaucher », voilà quel est d'autre part — suivant une indication que mon frère m'a donnée il y a quelques semaines — le nom de l'avenue où se trouvait la villa que, deux étés consécutifs, nos parents louèrent à Viroflay. « Gaucher », « Gaugé » : quoique minime, ce décalage introduit un certain changement de perspective et ce n'est plus tellement le grincement — un peu chuintant — d'une pompe que j'entends (bruit ancien dont j'ai négligé de parler mais qu'évoque « Gaucher », vers lequel cette analogie avait peut-être dévié ma mémoire en la détournant de « Gaugé »); cessant de pousser des antennes dans le domaine de l'ouïe, le nom rectifié par mon frère appellerait plutôt — en raison d'une proximité effective entre les deux voies en question — celui d'une rue qu'un étroit passage nommé par nous la « ruelle » reliait, je crois, à l'avenue que nous habitions : la rue de la Saussaie, où il y avait (si ma mémoire, une fois de plus, n'est pas ici en défaut) une blanchisserie et qui contient dans son appellation même — dont fort longtemps je suis resté sans savoir qu'elle se réfère à un endroit planté de saules, autrement dit une saulaie — un relent triste de cuisine ou de buanderie, comme la vapeur de teinte indécise montant d'une sauce qui mijote ou du linge mouillé que presse le fer à repasser.

C'est encore une chanson des *Dragons de Villars*, dont je puis aujourd'hui restituer le texte authentique alors que je l'avais altéré quelque peu, en le citant :

Blaise qui partait
En guerre s'en allait...

écrivais-je; mais cette chanson, en vérité, commence par les vers suivants :

Blaise qui partait
En mer s'en allait
Servir un an la patrie...

ainsi que j'ai pu le lire dans une des quelques partitions d'opéras et d'opéras-comiques que ma sœur conserve dans sa maison de Nemours, avec toutes sortes de vieux programmes — souvenirs de ses soirées de jeune fille — et de magazines consacrés à l'art du chant.

Dans cette maison provinciale dont la toiture vient d'être refaite, car elle menaçait ruine, la chambre que j'avais décrite comme un capharnaüm a été rangée, paraît-il, et le piano mécanique enfin réparé. Lors d'une de mes dernières visites, ma nièce a tenu à me le faire écouter. N'aurais-je donc pas entièrement perdu mon temps en rédigeant les *Biffures* — puisque ma sœur et ma nièce, en décongestionnant la chambre et faisant arranger le piano (dans la mesure, du moins, où pareille chose était possible), avaient en vue de m'opposer sur ces deux points un affectueux démenti — et pourrais-je, sans marquer une exigence excessive, espérer constater un beau jour que moi aussi, sans m'en être même aperçu, j'ai fait de l'ordre en moi et mis quelque instrument délabré en état de se faire entendre, tel ce piano que je croyais à jamais silencieux mais qui maintenant parvient, quand on l'y pousse avec une suffisante obstination, à exhaler, par intervalles, des groupes d'accords saccadés?

« Tu es rouge comme un coq », « Tu es en nage » : objurgations de ma mère craignant que je ne me refroidisse quand j'avais trop couru ou joué en me donnant trop de mouvement.

Entre la Pointe Z'Oiseaux et Port-de-Paix, revenant par voilier de l'île de la Tortue, mes compagnons et moi, pendant des heures nous subîmes l'espèce d'enchantement dont le verbe « être encalminé » rend compte avec plus d'éloquence que le substantif « accalmie », bien qu'il évoque dans notre esprit l'idée d'une action subie plutôt que celle de calme plat ou absence même de toute action. Torse ruisselant, les bateliers durent y aller de leurs muscles, chantant et parfois heurtant rythmiquement le bordage avec leur rame tandis qu'un passager haïtien et sa femme — une Jamaïcaine point jolie mais gracieuse qui parlait le créole et l'anglais — battaient eux-mêmes en cadence les planches du bateau pour les encourager.

Chevaux de bois martiniquais, mus à bras et tournant au son d'une clarinette ou d'une flûte, d'un tambour, d'une boîte à clous ou *chacha*, plus un gros bambou horizontal que des amateurs en nombre variable frappent avec de courtes baguettes. Conques de

lambi dans lesquelles, en Haïti, j'ai vu des marins souffler pour appeler le vent. Tambours vodouesques du rite *rada*, incroyablement percutants. Coups de fouet et coups de sifflet qui renforcent la batterie dans les cérémonies du rite *petro* et que je n'ai jamais entendus sans songer — bien qu'y manquent les aboiements de chiens — à la chasse infernale de l'opéra le *Freischütz* que ses premiers adaptateurs français ont appelé « Robin des Bois » quoique cette diabolique histoire de balles fondues sur le coup de minuit n'ait rien à voir avec celle du hors-la-loi anglais. Balancements oratoires. Convulsions orchestrales. Tonnerre. Fragments de ce monde auriculaire auquel j'ai toujours été si sensible, pour l'agrément ou le désagrément.

Le 19 avril de l'année dernière — veille donc de mon quarante-septième anniversaire — me trouvant à Nemours chez ma sœur, assis à une table du jardin et feuilletant sa collection d'anciens périodiques et programmes mêlés à des menus de repas ainsi qu'à des cartons d'invitation pour des bals ou pour d'autres galas, je tombe sur un numéro de *Musica* datant de novembre 1906 et consacré à Jules Massenet, que mon père admira avec tant de ferveur (ce qui est l'un des motifs pour lesquels, en dehors de toute possibilité entre eux de vues communes sur la poésie, il se lia d'amitié avec Raymond Roussel, qu'il avait connu dès l'époque où celui-ci écrivait son premier livre *La Doublure* dont le héros est un acteur sifflé). Dans cet hommage à celui des musiciens français qui est le plus populaire sans doute mais malheureusement aussi l'un des plus, sinon le plus, vulgaires, je remarque un portrait de la cantatrice Lucy Arbell dans le rôle de Perséphone, d'une *Ariane* composée sur un livret de Catulle Mendès par le maître dont les mélodies faciles et le pathétique garanti des sujets auxquels il a fait appel ont chance de satisfaire encore un nombre appréciable de générations. Elle y est représentée debout, les mains chargées de fleurs devant son giron opulent, la tête aux longs cheveux tombants coiffée d'une sorte de casque et les oreilles couvertes par deux grands ornements de métal qui sont des disques ouvragés et munis de pendeloques. Dans le chapitre, vieux maintenant de quelque sept ans, que j'ai placé sous le signe de l'épouse du roi des enfers, tout le passage relatif au nom de la déesse souterraine — passage dont la plus grande partie prend la forme d'une sorte de poème — m'a été, à n'en pas douter, suggéré par le souvenir perdu de cette photographie, ainsi que sa re-découverte récente me l'a

fait toucher du doigt. Les éléments courbes ou spiralés que j'ai énumérés afin de rendre compte de ce que signifie pour moi « Perséphone » apparaissent en effet comme une suite indécise d'approximations par lesquelles j'aurais tenté, les avançant l'une après l'autre et n'optant pour aucune, de remplacer ces ornements circulaires d'oreille dont l'image s'était effacée (abstraction faite de ce vestige à peine perceptible de leur forme) et qui expliquent à coup sûr pourquoi la divinité dont j'ai qualifié le nom de « floral » — comme pouvait obscurément m'y engager la gerbe qu'on lui voit sur la photographie — me semble à tel point liée à l'univers auditif. L'un des deux bustes modern-style que mon père avait chez lui — et dont, à la page même où je lui reproche la platitude de goût qui lui permettait de s'enchanter des romances de Massenet, j'ai parlé dans mon premier essai d'explication dénudée de moi-même — portait, je crois, casque et ornements d'oreilles du même ordre, faits de bronze véritable (avec des jours résultant de l'entrelacement de motifs compliqués) alors que le buste était de terre cuite ou de plâtre colorié. Je me rappelle, par ailleurs, avoir entendu quand j'étais enfant dire de cette même Lucy Arbell (généreuse, pourtant, de carrure si l'on en juge par sa photo en Perséphone) qu'on aurait cru, l'écoutant, qu'elle chantait « dans un verre de lampe »; mais quant à ce dernier détail, sauf référence ironique à ce qu'ont de tarabiscoté les lustres et autres appareils d'éclairage du temps de ma jeunesse, je ne vois pas qu'il soit à l'origine de quelque morceau que ce soit dans l'un quelconque de mes écrits.

Ainsi, au-dessous de la trame consciente de mon livre — celle qui est artifice dans la mesure où, préexistant nécessairement à chaque page que j'écris, elle lui imprime *ipso facto* un caractère d'objet fabriqué — court une trame que j'ignore ou dont je n'entrevois jamais que des brimborions au hasard d'une image ou d'une réminiscence. Cheminement souterrain, plus important sans doute que le parcours officiel où tout (excepté, en l'occurrence, l'horaire) est prévu, jusqu'au pourboire destiné à récompenser le zèle (ici unilingue) du guide. Pélerinage de lieux dits plutôt que de monuments, de lieux sans aucun signe spectaculaire pour diriger à leur profit l'attention et dont le nom, connu d'un certain nombre mais incompris de la plupart, reste le seul témoignage des événements réels ou fabuleux qui s'y sont déroulés. Lieux quant auxquels la question serait de savoir si, une fois les honneurs rendus à chacun

de ceux d'entre eux que la chance m'aura fait repérer, je saisirai ou ne saisirai pas l'hiéroglyphe qu'inscrit peut-être, sur dieu sait quel sol! l'itinéraire qu'ils jalonnent à eux tous, tels les reposoirs d'une sorte de voyage initiatique. Série, également, de points irradiant des forces et dont la présence en coulisse pose un autre problème qui, lui non plus, n'est pas indifférent : quelqu'un d'autre que moi, même dans le cas sans doute fréquent où je ne parviens pas à les tirer du secret, peut-il en percevoir du moins (hors de toute possibilité d'appréhension distincte) l'existence clandestine, de sorte que, le livre terminé, la suite de phrases qu'il aura lues lui apparaîtra comme un panorama dont les lointains arrière-plans, bien que presque invisibles, sont indispensables parce que — montagnes ou nuages, plaine ou mer — pour incompréhensibles qu'ils demeurent ils sont ce qui donne au tout sa profondeur vivante?

Compte non tenu de ces images abolies sur quoi se greffent des liaisons cachées, génératrices d'une telle marge d'inconnu, il y a aussi — creusant en moi des trous comme le vide intime et obsédant que créait si souvent, dans mes rêves d'autrefois, ce disque de phonographe riche d'une musique merveilleuse mais que je n'arrivais pas à retrouver ou comme celui que j'essayais en vain de combler grâce à la découverte d'un objet, d'une chose extérieure quelconque à laquelle j'aurais pu m'accrocher ou m'appliquer tout entier — des lacunes positives dans mes souvenirs. Sans parler (il va de soi) de la masse infinie d'éléments vécus qui se sont effacés pour toujours alors même que j'en ai eu une claire conscience sur le moment, maintes expériences — un peu de réflexion doit me le faire tenir pour assuré — m'ont marqué à jamais bien qu'elles n'aient laissé en moi aucune trace en tant qu'événements. Ma mémoire procédant à la façon des livres scolaires où s'enseigne l'histoire, ce sont les éléments d'allure tant soit peu théâtrale qui y sont demeurés fixés, ceux qui — au détriment d'éléments plus discrets quoique d'importance peut-être capitale — se recommandent surtout par leur capacité d'être mis en illustration. Batailles gagnées ou perdues, convocations de parlements, sacres, abdications et décervelages de souverains, levées de sièges, signatures de traités, excommunications, famines, jacqueries, découvertes de continents, grandes premières à la Cour, énonciations de paroles mémorables, tel serait donc, si mon histoire était l'Histoire, le genre privilégié de faits qui y viendraient

en bonne page. N'empêche que dans la croissance et le déclin des nations comme dans le mûrissement et la décadence des cultures ce ne sont pas ces clous de pièce à grand spectacle qui sont les éléments déterminants. Des faits en apparence beaucoup plus humbles et sans commune mesure avec les figures des grands vainqueurs et celles, plus attachantes encore, des grands vaincus (l'émir Abd-el-Kader, immortalisé par Horace Vernet dont on me fit voir autrefois l'immense tableau panoramique *La Prise de la Smalah*, Toussaint-Louverture ou le « Napoléon Noir » popularisé par certains timbres-poste haïtiens à son effigie) représentent les véritables tournants et il n'est pas besoin, pour se convaincre de cette vérité, de faire appel à la philosophie de l'histoire non plus qu'à la sociologie, mais de lire, par exemple, l'ouvrage où le commandant Lefebvre des Nouëttes — dont je ne sais trop s'il a servi dans la cavalerie, l'artillerie ou quelque autre arme attelée, sinon montée, d'avant la motorisation — établit qu'une modification technique dans la manière de harnacher les chevaux fut, dans le monde antique, l'un des facteurs décisifs de la disparition de l'esclavage (cette invention ayant permis d'employer la force animale à des travaux qui, jusqu'alors, exigeaient la main-d'œuvre humaine). Dans ma vie propre, que je pourrais regarder comme relevant tout au plus de la « petite » Histoire si un vent de mégalomanie s'enflait en moi tout à coup, des observations du même ordre pourraient être faites et il n'est pas douteux que des seuils tels que celui que j'ai franchi lorsque j'ai appris à marcher constituent des étapes bien plus considérables que certaine découverte qui, à distance, fait figure de révélation. Le goût que j'ai, comme tout un chacun, de l'image d'Épinal, joint au côté esthète en raison duquel je m'attache de préférence à ce qui fait joli et peut fournir la matière d'un récit, confirme sans doute la tendance naturelle de ma mémoire à retenir dans la somme prodigieuse de choses qui, de même qu'à tout homme, me sont arrivées celles seulement qui revêtent une forme telle qu'elles puissent servir de base à une mythologie.

Le nez de Cléopâtre. L'urèthre de Cromwell. Et que dire d'inventions techniques telles que la cuisson des aliments, si l'on admet que le pot-au-feu est lié indissolublement à la vie familiale telle que nous l'entendons!

De ces lacunes obsédantes — lésions qui sont cause d'inquiétude et qu'il faudrait réparer pour avoir le sentiment euphorique de se

posséder en totalité — l'une, peut-être, me fait sentir son vide de manière un peu plus gênante que les autres et je donnerais gros pour parvenir à la combler. Il est très vraisemblable toutefois qu'il ne s'agit pas là d'une lacune ou d'une de ces cavernes au trajet capricieux telles qu'en ont les bois anciens qu'ont taraudés les insectes mais d'un manque absolu (d'un défaut originel et non d'une disparition d'après coup) de sorte que ce serait, en bonne logique, perdre son temps sur un faux problème que vouloir à tout prix reconstituer cette partie absente comme se reprise un vêtement mangé aux mites ou une vieille chaussette. Il est malaisé, néanmoins, de résister à l'attraction qu'exerce cette lacune, de même qu'il faut faire effort sur soi quand on se trouve à deux pas d'un abîme pour en détourner ses yeux, bien que sachant qu'à prolonger cette vaine contemplation l'on peut s'attendre à n'éprouver que nausée, sans même parler d'un certain risque de chute au cas où la tête viendrait à vous tourner. Pour discutable que soit, quant au bon goût, l'emploi d'un mot qui traîne derrière lui un tel sillage sulfureux, « abîme », dans le cas ici évoqué, ne me me paraît pas excessif comme terme de comparaison. L'événement capital que j'ai toujours été dans l'incapacité de retrouver (cela pour la simple raison qu'il n'a jamais dû se produire, soit qu'il n'y ait pas même possibilité de pareille découverte, autrement que de façon toute formelle, tant qu'on n'est pas au pied du mur, soit qu'elle s'opère seulement par degrés et de manière subreptice à mesure que l'échéance se rapproche) est en effet celui qu'aurait constitué pour moi ma prise de conscience de la mort ou, plus précisément, du fait que ma propre vie — cette vie que je ne peux pas croire soumise aux mêmes lois que celle des autres — ne saurait manquer de s'arrêter pile, en un radical écroulement.

Difficile de s'imaginer la mort comme points de suspension (coupure, après quoi il n'y a plus rien sinon, en l'occurrence, le processus physique de progressive désagrégation) et non pas comme point d'orgue (indiquant que tout n'est pas dit après émission de la note, que suit une pause de durée illimitée pendant laquelle des fioritures, espèce d'autre vie encore traversée d'une résonance, sont possibles). Si la coupure décisive qu'est le fait de mourir reste à ce point inconcevable que l'imagination n'en fournit que les symboles les plus pauvres (idée de chute, de saut ou de changement de lieu, sur cette dernière image se fondant le mot « trépas ») la mort en tant qu'état — bien qu'au vrai tout

aussi peu concevable puisque ce qui n'est *rien* ne peut, par définition, être la matière d'aucune représentation si ce n'est illusoire — l'état de mort dont toutes les religions, y compris le boudhisme avec l'ambiguïté de son nirvâna, sont la négation obstinée, semble offrir un champ moins ingrat aux constructions de notre esprit. Possible que sur ce chapitre (comme sur d'autres, d'ailleurs, dès que je me mets en tête de généraliser) je m'avance beaucoup. Il est toutefois certain que, pour ce qui me touche personnellement, quand j'essaie de me représenter ce que c'est que la mort, bien plutôt qu'à celle-ci vue comme limite en tranchant de rasoir séparant un état de l'absence d'état, c'est à une sorte d'autre mode d'existence que je songe (jouant ici, naturellement, et contre toute raison, l'appétit furieux de survie). Aussi, ce que j'ai pu glaner de faits quand je cherchais encore (avec l'espoir naïf de me remémorer quelque expérience positive) comment a pu s'effectuer ce que j'appelais ma « prise de conscience de la mort » se réduit-il surtout à des situations dans lesquelles il semble que j'aie ressenti, non pas l'impression de glissade dans le néant que donne par exemple un malaise tel que l'évanouissement mais celle ou bien de me trouver placé à la lisière de l'*autre monde*, d'en recevoir un message, voire même d'y être entré sans m'y être dissous, ou bien d'embrasser du regard la marche de la vie et de la mort selon une optique d'outre-tombe. Attitude religieuse — irrationnelle en tout cas — que celle dont une telle constatation témoigne, je n'en disconviendrai pas.

A Viroflay une fois de plus (et sans doute l'âge que j'avais, quatre ans puis cinq, lorsqu'on m'y mena en vacances explique-t-il pourquoi cette localité a été le théâtre de tant des expériences que je relate) c'est un bruit grêle, et apparemment éloigné, que j'entends. Bruit dont j'ai peur, parce que c'est le soir et qu'il fait sombre sur la route où nous nous promenons. Je ne crois pas qu'il y ait eu là de ces arbres si effrayants toujours quand nous passions. à la nuit tombante, dans une avenue ou un chemin quelconque qui en était bordé. Nul souvenir de frondaison au-dessus de ma tête non plus que d'une de ces silhouettes bizarres de Roi des Aulnes que, si souvent, dessinent branches et troncs; plutôt le ciel ouvert et peut-être même des étoiles. Le bruit qui m'impressionne si fort est une sorte de grelottement rapide et continu, sûrement bruissement d'insecte (mais je suis alors incapable d'une telle identification). Fais-je mine de pleurer ou ai-je l'air

« tout chose », la gorge un peu serrée en m'enquérant de la nature de ce que j'entends? mon père me dit pour me rassurer : « C'est une voiture qui est très loin, très loin », ce qui me fait encore plus peur.

Pourquoi ne m'avoir pas dit que c'était un insecte? J'y réfléchis maintenant et cela éveille en moi un peu de suspicion quant à la véracité de l'histoire. Je déforme peut-être la qualité de ce bruit quand j'évoque un crissement comparable au chant de la cigale ou du grillon car, ce crissement, il est douteux que mon père ne l'eût pas reconnu et, l'hypothèse d'une méprise de sa part se trouvant ainsi écartée, quel motif aurait bien pu le pousser à me parler d'une voiture au lieu de rapporter tout simplement à son origine réelle un bruit qui, pour ne pas m'inquiéter, devait seulement être *expliqué* et ne signifiait rien de plus alarmant si sa cause était élytres d'insecte et non pas véhicule? Ou bien cette réponse que mon père est censé m'avoir donnée, serait-ce que je l'ai modifiée ou encore accolée à des circonstances distinctes de celles où il a pu tenir effectivement un propos de ce genre? Il me semble pourtant que, si ma peur fut accrue, ce fut en raison même de cette phrase explicative et de ce qu'elle avait d'inadéquat, comme si j'avais dépisté sa fausseté et pensé qu'elle n'était que pieux mensonge destiné à me *cacher* quelque chose que j'aurais pu, à bon droit, redouter.

Qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas là un motif sérieux de rejeter mon soupçon, toujours est-il que j'ai gardé un souvenir très vivant de cette peur. Souvenir imprécis, voire fantaisiste, quant à la façon dont a pu intervenir mon père. Souvenir vrai, quant à la peur provoquée par ce bruissement léger entendu dans la nuit et dont le caractère angoissant reposait peut-être exclusivement sur le fait qu'il manifestait l'état de veille de quelque chose d'infime ou de lointain, unique présence sonore dans le silence d'un lieu plus ou moins campagnard où j'imaginais qu'à pareille heure tout devait être endormi ou commencer à s'endormir.

Crainte de la nuit. Crainte de l'obscurité. Mais ce n'est pas seulement l'impossibilité d'y voir clair ou de voir plus qu'un bloc compact de noirceur, qui est en cause. Il y a l'idée de cette portion opaque du temps sur laquelle règne le sommeil. Monde mystérieux que celui-là et dont l'étrangeté s'éprouve quand, soi-même éveillé, l'on sent que les autres ne vivent plus que d'une vie réduite, ce qui peut engendrer chez l'adulte une certaine euphorie mais

troublera désagréablement le veilleur s'il s'agit d'un enfant, d'ordinaire le premier couché et inconscient déjà tandis que les grandes personnes vaquent encore à des occupations. Se promener un soir d'été, à l'heure dite d'entre chien et loup (confins du jour et de la nuit en même temps que zone frontalière du monde de la veille et de celui du sommeil), cela dans une banlieue encore passablement rurale il y a quelque quarante-cinq ans, c'était, certes, pour l'enfant prompt à l'inquiétude que j'ai toujours été, quelque chose d'assez peu rassurant. Le crépuscule, d'abord, moment de la journée qui dispose à l'angoisse (je l'ai constaté alors même que j'étais un homme fait, quand je revins de mon premier voyage en Afrique et que j'eus un certain mal à me réhabituer aux crépuscules parisiens qui, par contraste avec le crépuscule presque inexistant des régions tropicales, m'étaient insupportables tant je les trouvais longs et tristes). L'exotisme, ensuite, dont était revêtu à mes yeux de jeune habitant de la ville un paysage qui, pour n'être que de banlieue, était néanmoins plus champêtre d'allure que le décor citadin auquel j'étais accoutumé. Le fait, enfin, qu'à l'approche de la nuit les parages même immédiats d'une commune telle que Viroflay étaient assez déserts pour frapper d'une impression d'isolement un enfant habitué à une certaine animation des rues, même dans le quartier alors des plus calmes que ses parents habitaient. L'on a par conséquent quelques raisons de supposer qu'avant d'avoir entendu le bruit qui m'intrigua si fort, je me sentais mal à l'aise, en proie déjà à une crainte vague qui n'avait besoin que du moindre prétexte pour se concrétiser. Qu'ajouta donc, exactement, ce bruit?

Je dois répondre à cette question si je veux déceler pourquoi pareille histoire, plus que toute autre à laquelle je pourrais faire appel pour illustrer l'inquiétude que m'inspirait la nuit, me paraît entretenir avec l'idée que j'ai de la mort une relation précise. Mais, y répondant, je ne puis éviter de construire, puisqu'il me faudra substituer raisonnement et conjecture à ce que m'a refusé une mémoire à mon gré trop souvent défaillante. Si je comble donc une lacune avec cette analyse d'après coup et si, réduisant apparemment la part trop large d'inconnu qui bée en moi, il me semble rogner d'autant la part du lion que le vide s'y est taillé par anticipation, la portion de moi-même ainsi reprise au néant l'aura été de façon tout artificielle et provisoire, sans que je puisse me flatter d'avoir mené à bien une entreprise que j'aimerais pou-

voir comparer à ce que furent d'autres opérations de comblement tels les grands travaux d'asséchement effectués au XVIIe siècle par les Hollandais pour gagner sur la mer des territoires habitables, — travaux auxquels il m'arrive de songer comme à une image illustrant ce qu'est l'art quant aux œuvres qu'on peut regarder comme ses manifestations majeures : tentative d'aménager ou de coloniser des parcelles qu'il est d'une importance vitale de soustraire à la chose sans nom qui est en nous et dont le flux nous menace.

Il n'y a pas autour de nous de mer — ou Zuyderzée — mais seulement la campagne ou, plutôt, ce qui pour moi est la campagne. A coup sûr, le bruit de nos pas sur la route. Quelques lumières peut-être, dispersées comme le sont les maisons. Il est probable qu'on parle, qu'on échange de père à mère, frère à frère (ou sœur) et parents à enfants des propos à bâtons rompus sur tels événements de la journée ou menus détails du chemin. Courte promenade d'après dîner pour s'aider à digérer et « prendre l'air », puisque s'éloigner temporairement des miasmes de Paris est le grand but de ce séjour estival. Nous devons être tout au plus à un quart d'heure de notre villa. Mon père a dû, comme d'habitude, arriver par un train du soir que, son travail terminé, il a pris à la gare Saint-Lazare. Soudain, le bruit.

Si j'entends aujourd'hui, dans un pays ensoleillé, les cigales, cela ne fait que porter à l'extrême le plaisir que j'éprouve à me trouver baigné dans la lumière et la chaleur : rumeur de fête qu'on dirait issue d'une quantité de voix qui ne seraient elles-mêmes que la traduction, sur un autre registre, d'une ardeur et d'une luminosité trop vives pour rester sans répercussions. Quand j'ai entendu, il y a maintenant plus d'un an, l'incroyable vacarme produit à la Martinique, sitôt l'obscurité venue, par les sauterelles qu'on appelle « cabrit bois » et les grenouilles — entre autres êtres fort divers qu'il est d'usage de classer, les uns comme les autres, dans le règne animal — cela aussi m'a semblé réconfortant : nulle correspondance harmonique entre cette clameur et la moiteur d'une nuit de saison des pluies sous les tropiques mais, comme pour les cigales, une jubilation multiple et sa résultante musicale. Sous deux climats différents et à des heures bien distinctes, fouillis de sons, exubérance, bourgeonnement sonore signalant un nombre incalculable de présences, trop infimes pour faire peur (comme le pourrait un déchaînement de foule humaine)

et qui, bien au contraire, sont rassurantes puisque leur nombre évoque une vie intense, capable de proliférer à l'infini.

Dans le silence presque inentamé par nos paroles et par nos pas sur une route de Viroflay, crissement d'insecte ou mince roulement de voiture dont essieux et rayons ne seraient que frêles membres desséchés, que venait donc — en son unicité — me murmurer ce bruit?

Tout bien considéré, je pense que ce bruit disait une seule chose et que cette unique chose qu'il disait c'est qu'il était *unique*.

Monde de la veille, monde du sommeil : entités bien distinctes qui, telles deux parallèles, sont faites pour se côtoyer mais sans jamais se rencontrer. Nous bavardions et nous marchions, nous, famille éveillée, dans un lieu relativement désert et qu'enveloppait l'obscurité. Seules, quelques lumières affirmaient que tout ne dormait pas absolument dans cette mer où nous étions îlot de veille. Affirmation timide, sans force contre le silence qui partout alentour témoignait de notre isolement au milieu d'un espace vague, où ne se profilait l'image d'aucun corps vivant et où nul être ne semblait même atteindre un suffisant degré de réalité pour que de cette réalité impliquant à tout le moins une instance de fonctions actives (souffle, battement, que sais-je?) naquît le moindre son.

Parce que se croisent en lui mouvement diurne et inertie nocturne, un somnambule fait toujours peur. Ainsi Jeannot qui, en ce même Viroflay, vint une belle nuit au pied du lit de mon cousin (celui qui avait dans son jardin un si merveilleux chemin de fer) et lui dit : « Tu viens jouer? » Le bruit que j'entendis s'immisça, peut-être, dans notre îlot à la manière d'un somnambule se faufilant, tout blanc dans sa chemise de nuit, à travers l'ombre d'une chambre : apparition prouvant que parmi toutes les choses en sommeil il y en a une — toute proche de nous bien que très éloignée de notre monde (car son regard n'évoque rien de ce qu'on trouve au catalogue des sentiments humains) — il y en a une qui persiste à mener sa vie, toute seule et toute fermée sur elle-même. Aussi étrange qu'un scaphandrier prisonnier du costume qui le fait amphibie ou qu'un Martien en rupture de sa planète, avènement de la stature debout, devant nous qui les pensions tous couchés, immobiles entre leurs draps, et ne nous attendions pas à la venue de ce spectre, seul parmi nous comme il devait l'être au cimetière. De même, l'intrusion de la voix isolée, insolite (et qui n'est pas même voix). Faible chant lancé pour soi tout seul et qu'on

devine être l'accompagnement ou le produit direct de quelque occupation qui, elle, ne se laissera pas deviner : fragile son qui, à travers le labyrinthe que constituent les parties intérieures de l'organe de l'ouïe, n'aura charrié nul message sauf pour se désigner lui aussi comme un ambassadeur du monde du sommeil (si voisin de celui de la mort) puisque son grêle cliquetis s'introduisait dans notre sphère de veilleurs comme l'unique signe d'une unique obstination trop solitaire pour se situer autrement qu'*au delà*.

J'opère une série de glissements : d'obscurité à sommeil, de banlieue à désert, d'oubli à Zuyderzée, d'insecte à somnambule, de solitude à mort. A des proximités réelles d'images ou de notions se mêle ici un certain entraînement de la plume, toujours si prompte au coq à l'âne dès qu'une censure sévère (une pesée de tous les mots) cesse de s'exercer; et je vois mal pourquoi, au train dont j'y vais, je me retiendrais d'en appeler, par exemple, aux mandibules pour justifier, à l'aide de ce nouveau chaînon venu par la voie torse de la rime, le passage de l'insecte au somnambule — lui-même rattaché au travailleur sous-marin qu'est le scaphandrier, puis au monstre tombé d'une autre planète — et renforcer ainsi le lien un peu trop lâche qui s'est établi jusqu'ici entre la bestiole tardivement susurrante et le dormeur éveillé, à partir de l'idée de *solitaire d'un monde étrange* (ou *isolé insolite*) *en nocturne intrusion.* « Mandibules », plus que « gueule » ou que « mâchoire » (si fermement en place dans la vie journalière), ne recèle-t-il pas un danger singulier, comme la mouche charbonneuse que je croyais reconnaître en chacune de ces grosses mouches bourdonnantes dont le corps, brillant et d'un noir bleuté, a la couleur de l'anthracite?

Si je reviens, maintenant, à la très banale anecdote que j'ai ainsi exploitée, la tiraillant un peu pour lui faire rendre gorge et ne me résignant pas à la laisser de côté malgré tout ce qu'elle comporte de douteux, je m'aperçois d'un oubli : suivant la piste de l'insecte entendu dans la nuit, j'ai négligé la voiture. Même si je me fourvoie quand j'attribue à mon père l'explication du bruit par la présence lointaine d'un véhicule (véhicule à traction animale et non auto, car c'est pourvu de ce sens que « voiture » roule en moi, dans ce souvenir positif ou souvenir déjà en partie mensonger et dévié une fois encore selon l'optique d'ici même qui est celle du souvenir de souvenir, surprenant double fond! un peu comme il existe un théâtre de théâtre : pantomime qu'Hamlet fait jouer pour démasquer un coupable qui n'est lui-même qu'un roi à cou-

ronne de clinquant ou bien scène muette se déroulant à l'arrière-plan, regardée par quelques-uns des acteurs placés à l'avant-scène et regardés eux-mêmes par le public de sorte que ceux de la scène muette, acteurs au second degré sertis dans un éloignement qu'accentue leur mutisme, passent presque au rang d'apparitions comme il en est pour mon souvenir, élevé à la deuxième puissance par le rappel écrit que j'en fais outre qu'en soi il est déjà immixtion d'un bruit assez ténu et peu localisé pour qu'on le croie monté de l'arrière-fond de la mémoire), même si pareille attribution n'est qu'une erreur qui me jette dans l'irréalité de la fiction, il demeure qu'à un moment quelconque du temps selon lequel se fait et se défait ma vie — moment sans doute reculé puisque vraisemblablement antérieur à l'époque où, dans le langage commun, « voiture » a commencé d'être employé pour dire « automobile » (ce qui, si le moment dont il s'agit avait été postérieur, ne manquerait pas d'entraîner dans ma pensée ne fût-ce qu'un peu d'incertitude quant à la nature exacte du roulement) — vers moi cette voiture qui ne pouvait être tirée que par un cheval s'est avancée comme l'un des accessoires contribuant à produire un effet de peur, soit qu'elle ait fait matériellement partie du scénario réel, soit qu'en vertu de quelque affinité indécelable elle se soit, un beau jour, ajoutée à la réminiscence qui en était le reflet plus ou moins déformé.

Passage d'un fiacre dans la rue, au plein cœur d'une nuit parisienne, alors que depuis un certain temps on est au lit. Rien de l'insecte (car le choc des sabots contre le pavé déclenche un bruit trop gras) et rien même, à dire vrai, de quoi que ce soit de défini qu'on pourrait mettre en parallèle et qu'une analogie quelconque permettrait d'introduire comme terme de comparaison. A moins de convoquer ici le scaphandre, aux semelles de plomb assez lourdes pour être assimilées à des fers à cheval; mais on n'imagine guère scaphandrier capable de se mouvoir, une fois sorti des profondeurs, avec une agilité telle que son pas ait l'allure allègre d'un trot. Passage d'un fiacre, donc, ni insecte ni scaphandre; fiacre seulement que tire un quadrupède à longue tête dont la bouche, par l'intermédiaire du mors auquel sont attachées les guides, est reliée aux mains d'un cocher et dont les flancs sont pris entre deux brancards, de ces brancards qui se brisent si souvent quand le quadrupède tombe et s'agite convulsivement sur le pavé, scandale soudain parce qu'éclatement public de la tragédie, telle la chute

de quelqu'un que frappe le haut mal ou de celui dont le sang, toute vergogne anéantie à la suite de quelque accident, se répand brusquement au dehors en une horrible excrétion.

Aucune idée, pourtant, de mort violente. Le fiacre, qui passe ainsi, est paisible. Bien rythmique, il va son petit bonhomme de chemin. Mais que fait-il? et où va-t-il? C'est là que les choses se gâtent car on n'a pas idée d'une promenade en fiacre à pareille heure. Sans doute rentre-t-il à l'écurie? Ce n'en serait que plus sinistre. On se représente la paille, le ratelier, la mauvaise lueur du falot et cela dans une masure d'un quartier pauvre, entre des murs tachés d'humidité et sur un sol jonché d'épluchures. Quartier trop misérable pour que ceux qui l'habitent soient vraiment des vivants. Êtres d'une autre espèce, qu'on ne connaît pas, qu'on aperçoit seulement. La crainte que l'enfant bourgeois a de l'ivrogne est surtout celle de l'ivrogne *pauvre*, — du pauvre tout uniment dès qu'il se déchaîne tant soit peu, rejette la bienséance que l'ordre des gens aisés lui impose et zigzague sur le trottoir ou la chaussée en beuglant comme un vrai sauvage, montrant ainsi qu'en effet il fait partie d'une autre espèce dont les réactions, lorsqu'elles ne sont plus policées et qu'il est en rupture de ban, ne peuvent être que redoutables.

Passage d'un fiacre, au trot pourtant bien résigné, ni ivre ni révolutionnaire, et qui pourrait très bien, plutôt que fiacre, être calèche s'il n'y avait ce pas lourd qui n'est pas celui d'un cheval de luxe (plus léger et, comme on dit, plus « fringant ») mais d'un cheval prolétaire, d'un cheval qui a bouclé sa journée et que son cocher, peut-être endormi à moitié, conduit sans coup de fouet et sans mot dire, à l'aller ou au retour d'une besogne inconnue qui, par définition ainsi devenue un mystère, nous inquiète.

Que fait-il? Où va-t-il? Insecte, véhicule ou peu importe quoi, telle est la question que pose l'*isolé insolitement éveillé quand tout le reste est* (*ou paraît*) *endormi*. Nous ne savons rien de ce qu'il est au vrai et il n'existe pour nous que par l'intrusion de son bruit. Indifférente à tout, totalement extérieure à nous (sinon qu'elle se faufile à travers notre oreille), son activité se poursuit. Peut-être sa capacité, les circonstances aidant, de provoquer l'angoisse tient-elle, plus encore qu'à son caractère mystérieux, à cette simple persistance séparée, preuve formelle que — de même que nous pouvons veiller quand d'autres sont endormis — quelque chose peut être vivant *sans* nous?

Quelque chose qui, de ce fait, ne peut être entendu de nous que comme un bruit de glas : sans commune mesure avec notre propre vie (puisque cette chose, que nous la disions insecte ou voiture à cheval, demeure au fond impénétrable étant donné l'ignorance où nous sommes de ce à quoi elle est occupée), indépendante de nous comme elle est indépendante du reste (de tous ces êtres qui, en apparence, sont endormis alors qu'elle veille) n'exprime-t-elle pas de manière tangible une permanence imperturbable qui est celle même du cours des choses, soit l'un des aspects de la mort les moins aisés à considérer sans trembler, à savoir, que notre fin a toutes chances de n'être pas fin du monde mais seulement fin se limitant — injustement, semblera-t-il toujours — à nous?

Voitures « Mors », jadis comptant parmi les plus rapides et dont le nom évoque le bruit doux et régulier des anciennes automobiles électriques (pas de moteur à l'avant, mais une simple paroi derrière laquelle on voit le chauffeur en livrée assis tout droit à son volant vertical). Alphabet Morse dont on s'est demandé s'il n'avait pas quelque connivence avec les signaux de la planète Mars. Le morse, mammifère de la même famille que le phoque (de ces phoques jongleurs qu'on montre dans les cirques ou de ceux qui plongent, à grands éclaboussements, dans les bassins de zoo), très voisin, mais plus gros peut-être? et muni, outre sa belle moustache en longs poils raides plantés dans son museau, de deux grandes dents pointant à la manière de défenses. *Mors*, la mort, comme on l'apprendra quand on fera du latin, alors qu'on aura oublié la peur suscitée par les « chauffeurs de la Drôme », qui ne sont pas des chauffeurs d'automobiles masqués de leurs lunettes mais des brigands chauffant les pieds des paysans pour leur faire révéler où ils cachent leur argent.

Sur la route de Picardie, près Viroflay, il y avait aussi la guinguette du « Père l'Auto » : jardins et bosquets, portique de gymnastique avec anneaux, corde à nœuds, trapèze et balançoire, jeu de tonneau peut-être mais pas de jeu de loto. Au moins une fois, je crois, nous y bûmes de la limonade, à moins que ce n'ait été pour moi un sirop de grenadine (consommation à laquelle je substituai, quelques années plus tard, la *grenadine au kirsch*, acheminement vers les boissons franchement alcoolisées dont usent ceux pour qui demeurent lettre morte les slogans comme « La phtisie se prend sur le zinc » et autres prudents aphorismes). Il me semble, toutefois, qu'à l'image imprécise et presque désincarnée qui m'est

restée de la guinguette du « Père l'Auto » s'attache, plutôt que l'onction d'un breuvage sirupeux, le pétillement de la limonade — dû aux bulles visibles dans les verres et jusque sur le bois de la table, à travers le ménisque de chacune des petites flaques formées par le peu de liquide répandu presque inévitablement à la minute du débouchage — de sorte que, s'il est bien entendu que ne pas citer la grenadine (si plausible en pareil lieu, pareille époque et à l'âge que j'avais) serait un manque de circonspection et, par conséquent, une faute à l'égard de cet esprit scientifique dont je tiens absolument à ne pas me départir, je suis, du moins, fondé à ne la citer qu'en seconde ligne.

J'ignore si nous suivîmes cette route de Picardie, au parfum de goudron, le jour que nous allâmes visiter « Les Jardies », maison mortuaire de Gambetta, et revînmes chez nous en passant, il me semble, par Jouy-en-Josas. Qu'y a-t-il au juste dans cette maison des Jardies? J'en ai perdu tout souvenir. Mais à coup sûr il y a au moins un buste et peut-être également des roses (à moins que je ne transforme ici en fleurs vivantes un racornissement d'immortelles ou de buis). Les Jardies — avec roseraie ou sans roseraie, avec grand homme ou sans grand homme en effigie — c'est, de toutes manières, un nom curieux : il ressemble à « jardin » mais n'en a pas la fraîcheur; il est humide, plat, amaigri, un peu comme la route de Picardie.

De fait, ce qu'il désigne est une bizarrerie : maison de campagne changée en musée, immobilisée — elle et son décor de plein air — en un point donné du temps comme par la baguette d'une fée (de sorte que, si roses il y a dans le jardin, plutôt que roses actuelles et naturelles elles sont roses du passé qu'un artifice aura douées de pérennité); endroit d'habitation où un homme a vécu et dont on ne sait plus, parmi tant de souvenirs qu'on y voit rassemblés, lesquels étaient choses *à lui*, qui l'entourèrent de son vivant, et lesquels n'ont été mis là que plus tard, souvenirs impersonnels de l'Histoire et non pas reposoirs d'une mémoire humaine. Roses de Gambetta, roses du temps de la visite aux Jardies (qu'on est enclin à croire les mêmes et roses de toujours plutôt que saisonnièrement renouvelées); et puis les roses que je dis ici, qui sont souvenir de roses ou roses que j'invente. L'incertitude où je présume avoir été enfantinement plongé quant à ces roses fleuries à la suture de deux moments de la durée, l'incertitude préjudicielle qui fait ici que j'use du terme « présumer » pour *me couvrir*

(comme on dit en langue de bureaucratisé) contre une accusation possible de légèreté si ce n'est de mensonge m'amènent à toucher d'un doigt oblique l'un des principaux nœuds de la question : vertige que j'éprouve dès que je perds le fil de la durée, dès que j'hésite aussi entre rappel et invention, — tel ce vertige auquel je m'abandonne présentement et qui atteint au comble, comme si le mouvement par quoi l'on tente de contracter le temps et de ressusciter ce qui, une fois, fut vécu (mouvement qui, par sa nature même, appelle une suspicion puisque se remémorer n'est après tout qu'une façon plus terre à terre d'imaginer), comme si ce mouvement déjà suspect en son essence et que je ne puis envisager sans vertige s'affirmait plus troublant quand je m'essaie à rendre compte de vertiges anciens et plus troublant encore avec une histoire comme celle-là qui, centrée sur un doute relatif au temps, recèle en outre le piment d'être douteuse par elle-même.

« Consommé », qui n'est que l'enveloppe verbale plus distinguée sous laquelle, au restaurant, est servi le bouillon. « Consommation », qui désigna d'abord pour moi certains jetons de métal gagnés dans les jeux automatiques de bistrot et qu'on peut échanger contre une consommation (je ne savais rien de ces appareils à sous et j'ignorais aussi que les consommations sont des choses qu'on boit mais, parfois, je recevais une telle piécette venue de la poche d'un de mes oncles qui, sans doute, l'avait gagnée au café mais n'avait pas cru bon de l'utiliser, lui que je n'ai guère vu, s'il lui fallait prendre l'apéritif, commander que d'innocents *madère-citron*). « Tout est consommé » venant après le vin mêlé de fiel et l'éponge imbibée de vinaigre, « consommation des siècles » en bronze de cloche comme la « confusion des langues » et comme le « fruit de nos entrailles » : expressions apprises à l'époque du catéchisme et que leur son trop grave différenciait absolument du consommé et de la consommation qui sont liquides qu'on absorbe ; expressions assurément trop lourdes, l'une d'agonie l'autre de fin du monde, pour que je puisse même maintenant opérer ce rapprochement sans avoir l'impression de céder au bas esprit chansonnier en m'adonnant à la plus calamiteuse espèce de calembour.

Yeux du bouillon. Yeux qu'on roule en boules de loto. A ces yeux au pluriel s'opposent l'œil d'aigle, l'œil d'épervier, l'œil de lynx, l'œil de vipère. En somme, ce sont des yeux qu'on voit mais c'est *un œil* qui vous regarde (ou de cet œil singulier qu'on

regarde). Dedans, la double chambre noire que nous aurions dans notre tête (mais ce n'est vrai qu'à voir ainsi la chose du dehors, car, au dedans, nous n'en éprouvons rien) avec ces deux lentilles à fleur de peau; dehors, l'air d'outre-tombe revêtu par ce qui est diorama, scène artificiellement éclairée et encastrée dans l'espace, comme par tout ce qui semble agencé pour que nous y reconnaissions la projection externe de la vraie chambre du dedans — cette cavité bien close qui est la réalisation imaginaire de ce qu'on nomme « for intérieur » — soudain illuminée et passée à une espèce de fixité mortuaire de musée Grévin. Chapelles ardentes donc, que maints spectacles offerts au regard indivis en quoi s'activent nos deux yeux, — cela, quand ces visions sont empreintes, de par leur nature même ou par les circonstances, d'une certaine allure de théâtre qui nous décolle à demi de la vie et quand leur contenu remplit la condition primordiale de se prêter à ce que nous devenions face à elles des rois Claudius assistant à la reconstitution de leur crime, des impétrants à qui une mise en scène symbolique révèle les arcanes de l'initiation, des condamnés à mort rêvant à leur châtiment comme il y en a sur les images (avec la guillotine ou la potence vers l'un des angles supérieurs, au milieu d'un petit nuage) voire même celui dont l'œil — nécessairement unique — se colle au trou de la serrure pour épier le déroulement d'une action érotique dans une pièce fermée dont les murs, le plancher, le plafond imitent les œillères de son esprit qu'obnubile presque entièrement la vue de la scène salace.

Sans doute est-il de la nature des grottes, des gouffres et de tout ce qui sur terre imite, à une échelle gigantesque, la concavité d'une bouche d'engendrer une appréhension qu'il faudra toujours dominer, même si cette reprise sur soi s'opère de façon instantanée et pratiquement sans effort. Ainsi qu'il en est peut-être du malaise éprouvé dans l'obscurité (cette autre sorte de caverne où nous nous sentons déjà comme avalés, mis à part tous les autres dangers dont nous subissons la menace), il se pourrait qu'une telle appréhension doive être rattachée à la crainte enfantine que nous avons d'être mangés, forme la plus élémentaire d'agression parmi celles auxquelles nous pouvons imaginer que notre présence au sein du monde nous expose, en cette phase de la vie mentale où l'on est encore si proche de l'état du bébé qui ne sort guère de son sommeil que pour sucer le sein de sa mère ou absorber de la nourriture de n'importe quelle autre manière. La mort, que les allégories

chrétiennes représentent comme un squelette aux orbites vides et aux dents bien apparentes, ne serait-elle pas — avec les deux trous noirs qui lui servent d'yeux et son rictus d'ogre sadique — la chose obscure et sans regard qui un beau jour vous mange? C'est un souvenir de véritable incursion dans les viscères de la mort (comme si j'avais été dévoré tout cru par le monstre de même que le sont censément les initiés de nombreux cultes archaïques), un souvenir de prise de contact avec l'abîme ou de descente aux enfers que je conserve de certaines promenades touristiques ou circonstances diverses qui m'amenèrent à visiter des grottes, des carrières ou, du moins, à me trouver confronté avec ce qui passait à mes yeux pour tel.

Le fameux puits de Padirac (où je suis allé une seule fois, en 1934) a tout d'abord quelque chose de comique, aménagé comme il l'est, avec ce bâtiment sur le fronton duquel on lit : « Entrée du Gouffre » écrit en gros caractères comme s'il s'agissait d'une attraction genre *Train fantôme* ou *Rivière mystérieuse*. Le guichet franchi, l'on prend un ascenseur et l'on descend dans un vaste cylindre naturel (ou espèce de gazomètre retourné) qui, à peu de mètres de profondeur, comporte une corniche sur laquelle est établi un « Restaurant de la Terrasse »; après l'ascenseur, un certain nombre d'escaliers et une galerie qu'on suit à pied l'on arrive à un embarcadère, au bord de la rivière souterraine. Jusque là, rien de vraiment sensationnel : une curiosité géologique telle qu'on pouvait l'imaginer, équipée dans un style très Jules Verne. L'émerveillement viendra avec la promenade en bateau sur la rivière sans une ride : hautes voûtes, bien entendu, avec des stalactites et, à tout instant, des roches de forme fantastique dont le nautonnier ne manque pas de vous donner les noms, tous indicatifs des êtres ou objets qu'elles évoquent : mais — et c'est là l'étonnant — la voûte par moments se reflète dans l'eau, en apparence tout à fait immobile, d'une manière si parfaite qu'on oublie l'existence de cette eau et qu'on peut croire que l'esquif se déplace sans support sur un plan rigoureusement médian à une double voûte dont on ne sait, en maints endroits, lequel apparaît le plus vertigineux, de son zénith situé à une hauteur à laquelle il semblerait que ne puisse atteindre ni plafond ni coupole d'aucune construction humaine ou bien de son nadir, qui en est l'exacte réplique et vers quoi mènent les mêmes parois inversées. Nul spectacle de plein air, je pense, ne saurait m'en imposer au même degré que le

fit cette immensité en vase clos, où sont niés terre et ciel et où l'espace infini, englouti au fond d'une énorme poche, apparaît comme un contenu et non comme une enveloppe.

« Ici chambres à coucher pour géants », tel est, trois ans plus tard, le graffito que je lisais dans une des carrières des Baux-de-Provence, ces niches extraordinairement élevées et spacieuses, mi-grottes mi-architectures, qui ressemblent à des sanctuaires égyptiens taillés à même le rocher et font penser au caveau où agonisent emmurés, au dernier acte d'*Aïda*, le jeune officier du pharaon et la captive éthiopienne qui est devenue son amante. Dans la carrière qu'un plaisantin avait imaginée transformée en caravansérail pour titans, un grand squelette muni d'une faux était également dessiné et c'est aux Baux aussi que — l'une des fois que nous y allâmes à pied de Saint-Rémy où nous étions établis pour la durée de l'été — nous visitâmes ma femme et moi une Grotte aux Fées, grotte à vrai dire bien quelconque mais dont on dit qu'il en part une galerie souterraine si longue qu'elle irait jusqu'en Arles où elle déboucherait sous les arènes. Un lieu tel que les arènes d'Arles — où se donnent aujourd'hui des courses de taureaux à l'espagnole et à la provençale — ne joint-il pas à sa gloire de monument un prestige assez actuel pour être l'un des points cruciaux d'une région? Et doit-on, par ailleurs, s'étonner que dans cette même région, où des carrières sont exploitées depuis l'époque romaine, l'imagination populaire ait travaillé sur l'idée d'une communication presque magique entre l'une de ces anciennes constructions dont Arles, Nîmes et leurs parages portent encore les ruines et un endroit comme les Baux, si spectral avec ses vieux palais abandonnés, aux croisées béantes qui se distinguent à peine des éléments de nécropole ou de dortoir pour ouvriers de Babel creusés dans le roc par les carriers? Il est probablement difficile d'échapper à l'appel de la fable aussitôt qu'il y a grotte, carrière, trou quelconque faisant figure de vestibule — sinon de parcelle domaniale — du monde sub-terrestre confondu avec le monde de la mort dans nos pays où l'on enterre.

Aux abords immédiats de Saint-Rémy, non loin du lieu dit le « Plateau des Antiques », il y a des carrières; et nous le découvrîmes par hasard, sans savoir sur le moment ce dont il s'agissait : anciennes exploitations romaines aujourd'hui délaissées. Ayant tenu, le soir même de notre arrivée, à jeter un coup d'œil sur le petit arc de triomphe et le mausolée qui constituent les « Antiques »

nous vîmes près de là un sentier qui s'amorçait et, désireux de prolonger un peu notre promenade d'avant dîner, curieux aussi de savoir où menait ce sentier, nous nous y engageâmes, bien qu'en cette fin de journée et dans un pareil chemin, bordé de part et d'autre d'arbustes ou de broussaille, il fît déjà très sombre. Après quelques sinuosités et une brève descente, je me trouvai tout à coup en face d'un immense écran de noirceur : obscurité totale, surgie d'un bloc et parfaitement impénétrable; selon toutes probabilités, ouverture d'une vaste grotte, mais apparue de manière si soudaine et fermée à tel point au regard qu'elle était bien plutôt portail donnant sur le néant. Si j'en fus effrayé, c'est bien moins comme d'un mur, d'un précipice ou d'un quelconque obstacle qui se serait révélé brusquement et nous aurait forcé d'interrompre notre marche avec le sentiment d'esquiver une collision ou une chute que comme si réellement j'eusse été à quelques mètres du seuil qu'on franchit quand — suivant l'expression consacrée — l'on passe « de vie à trépas ». Frayeur moins vive que celle que peut susciter l'imminence d'un danger positif; frayeur qui, néanmoins, était peut-être plus profonde, car son objet se présentait en quelque sorte à l'état pur, hors de toute atmosphère de violence et sans que fût là, pour oblitérer en moi la crainte toute nue de la mort, l'idée d'une possibilité précise de catastrophe vers quoi l'être entier est tendu, dans l'oubli même de ce qui est l'inéluctable conséquence d'un aussi brutal accident. Quand je revis — dès le lendemain — le même lieu à la pleine lumière du jour, je constatai en vérité que ce n'était pas sur une grotte que le sentier débouchait. Pas une grotte, mais une sorte de salle, visiblement creusée de main humaine dans la paroi rocheuse où elle s'ouvrait, et la première d'une longue série dont je parcourus les moins sombres, quelque peu dégoûté par les grosses chauves-souris roussâtres qui y voletaient. Dans l'une de ces excavations je trouvai plusieurs chariots à deux roues, aux brancards appuyés sur le sol, qui y étaient entreposés comme s'ils avaient fait partie d'un campement déserté pour un temps plus ou moins long par des êtres appartenant à l'une de ces époques indépendantes de toute chronologie qu'évoquent certains ustensiles campagnards apparentés aux toits de chaume et aux troupeaux de moutons; de sorte que je me plus à croire qu'il y avait là — à deux pas des Alpilles, cette étrange chaîne de montagnes en miniature, guère plus hautes que des montagnes russes dans un parc d'attractions et arrangées,

parfois, comme un jardin public où l'on aurait prévu pour les promeneurs des simulacres d'ascensions — un vieux repaire de contrebandiers ou de brigands semblable à la caverne dont parlent les *Mémoires d'un âne* au chapitre où l'on voit l'astucieux Cadichon alerter les gendarmes de ses braiements et provoquer ainsi la capture de la bande de malandrins qui l'avaient enlevé et emmené dans leur tanière. Rentré en ville, j'appris que je m'étais promené dans des carrières antiques depuis longtemps abandonnées. L'idée me vint de les explorer à fond; mais quand j'allai à la mairie pour obtenir l'autorisation nécessaire, l'employé que je vis ne laissa pas de m'en dissuader : les galeries s'enfonçaient très loin; pour explorer leur dédale, il me faudrait sérieusement m'équiper au point de vue lumière à cause des trous et des puits que je rencontrerais peut-être; bref, ce serait toute une expédition. J'y renonçai donc finalement; mais plusieurs fois je retournai à ces carrières, et chaque fois avec la même émotion. Ce n'était plus l'angoisse de ma première visite à la tombée de la nuit devant le rideau d'un noir absolu passé lequel je devenais aveugle, c'était un sentiment beaucoup plus mélangé : celui d'un enfant qui, jouant à certains jeux, affronte des dangers qu'il sait bien n'être que la semblance des véritables dangers; celui d'un enfant aussi, qui se trouve à l'église, point forcément devant une crèche aux roches de carton-pâte mais, du moins, au sein de cet autre monde réduit à des proportions imposantes encore mais habitables et purgé de tout mystère trop vénéneux par l'abécédaire de ses emblèmes et de son imagerie; celui également que l'on peut éprouver dans les coulisses d'un théâtre où cordages, portants, praticables joints à ce qu'on devine des trappes et des dessous donnent l'impression d'un voyage dans les sphères infernales ou d'une épreuve maçonnique qu'il faut accomplir sans broncher, bravant le risque de se perdre, de buter contre un obstacle imprévu, de commettre un impair qui amènerait à tomber inopinément dans le champ visuel de spectateurs hilares ou à subir une exclusion ignominieuse après la chute ou la crevaison d'un décor. Bien plus qu'en parcourant, par exemple, les ruines d'Eleusis, j'ai pu m'imaginer — visitant les vieilles carrières romaines de Saint-Rémy après m'être heurté à leurs ténèbres — avoir pénétré dans l'*antre des mystères* et en être sorti bien vivant.

(*A suivre.*)

Michel Leiris.

Léon Pierre-Quint.

ANDRÉ GIDE

(*Fragments*)

. . . .

Finalement, Gide, dans *Corydon*, ne s'est pas livré à une étude objective; ce livre, quoique l'auteur y semble absent, n'est encore qu'une étude sur lui-même. Il n'a pas cherché non plus à faire la peinture d'un milieu; c'est lui avant tout qu'il a voulu libérer.

Lorsque *Corydon* parut, Paul Souday écrivit dans son feuilleton du *Temps* avec la certitude du libéral qui croit que l'individu vit isolé, en dehors des réalités : « On ne s'enquiert nullement de la vie privée d'André Gide et on le laisse bien tranquille. » Pourtant personne ne laissait Gide tranquille, ni les hommes avec leurs mythes, ni la religion, ni Claudel, ni Jammes, ni Maritain.

Il lui a fallu parler. Sans se vouloir écrivain maudit, homme impie, il n'a pas craint le blâme de l'opinion, la contradiction de ces Évangiles auxquels il a été tout au long de sa vie si intimement attaché...

...Quand il a connu la gloire, il a accusé sa position, revendiquant encore une fois son livre. Et ce n'est pas l'Académie Française, c'est le jury du Prix Nobel qui, en le couronnant, a accepté ce grand écrivain tel qu'il était, tel qu'il s'était voulu [1].

1. Dans l'allocution prononcée à Stockholm pour la remise de son Prix Nobel, le secrétaire perpétuel de l'Académie suédoise, sans citer *Corydon* et *Si le grain ne meurt*, ne passe cependant pas ces livres sous silence : l'œuvre de Gide, dit-il, « contient des pages qui provoquent un défi, par l'audace presque inégalée dans la confession ». C'est le pharisaïsme qu'il veut combattre, et par là, se trouvent atteintes certaines normes humaines de caractère plutôt délicat.

En ce sens, sa revendication est une réussite de l'homme. Ce n'est pas *Corydon* qui prend une portée générale; c'est la position de Gide par rapport à ce livre, qui est un enseignement. Encore ne s'est-il pas livré inconsidérément, mais après de longs détours. Sa prudence est la forme de son intelligence. Ce n'est qu'après avoir envisagé la question sous bien des contradictions, qu'à 55 ans il publia son livre; il n'avouait pas, à proprement parler, ni ne se confessait, il s'affirmait.

. . . .

. . . .

Gide cherche la beauté dans les étroites limites du début de l'adolescence, dans « l'âge voisin de l'enfance », comme dit Montaigne que Gide cite ici non sans plaisir, et seulement « jusqu'à ce que le menton commence à s'ombrager ». Le désir s'attache à une équivoque figure, comme Vinci à ses visages d'anges; à la douceur féminine des formes fondue dans les traits d'un garçon, à une recherche contradictoire, à l'impossible androgyne. Le désir évolue entre les bornes les plus fragiles : un garçon efféminé ne plaît pas le plus souvent à Gide; un garçon qui ne doit l'apparence de sa jeunesse qu'à la dégénérescence non plus. Chacun parle de « son genre », mais pour Gide le genre est à la fois si indécis et si fixé qu'il s'évanouit dans l'imperceptible déplacement de la ligne d'une nuque ou d'un mollet. « Le petit *Tireur d'épine* de bronze qui se trouve au Musée du Capitole... est une incomparable merveille », écrit Gide. « L'étonnante gracilité de ce petit corps impubère ne fait pourtant point regretter que les formes ne soient ou plus enfantines ou plus pleines. » Dans ces corps grêles, à l'âge ingrat de la croissance, c'est l'incertitude même, le devenir qui est appelé beauté. La beauté, c'est non seulement une ligne difficile à saisir, mais aussi la peau imberbe, uniformément chaude et dorée, son duvet blond, son « rayonnement blond », dont Gide parle si souvent.

Avec quelle rapidité la peau paraît se faner! Le vieillissement n'est pas celui qui apparaît progressivement au-delà de l'âge mûr; c'est un brusque et soudain désenchantement de tout l'être qui se produit parfois « en à peine un peu plus de deux

ans ». Les enfants « ont affreusement grandi ». « Quelle déconvenue! Que s'est-il donc passé?[1] » Chaque amour ne peut évoluer que dans un bref espace de temps; chaque plaisir, presque immédiatement déçu, est sans cesse à retrouver.

Devant les enfants, le sentiment lui-même hésite entre le désir et une sorte d'attendrissement apitoyé. Dans les environs de Cuverville, raconte Gide, au cours d'une promenade, il se sent attiré par les enfants de la lande, mais ceux-ci sont dénués, monstrueux, et ils viennent « se blottir » dans « les plis de mon manteau ». Devant d'autres aux « cheveux blonds », au « regard pur », à Weimar, la même année : « Que n'ai-je osé m'asseoir auprès d'eux![2] » Le désir le rend timide quand ils sont beaux; quand ils sont laids, il ne reconnaît plus que l'enfance en eux. L'enfance par elle-même allège de la timidité : il s'agit plutôt de jouer, et non de conquérir. Mais le sentiment est parfois plus complexe. Parlant d'Athman : « ...Et je retrouvais aussitôt le docile enfant que j'aimais », écrit Gide; au contraire, la dureté du visage d'Ali « arrêtait en moi tout désir[3] ». La personnalité le gêne; la docilité le met à l'aise. Mais entre la douceur et l'insignifiance, le désir n'a presque pas d'espace pour se reconnaître.

Alors cette figure de la naissante adolescence est recherchée parfois dans les milieux équivoques d'apprentis en « demi-chômage », dans une sorte de prolétariat en haillons, où deux enfants survivent sur onze, mais où peut apparaître un « Apollon » de quinze ans, dans une « pose à la Praxitèle[2] ». Il arrive que, parmi ces enfants, certains se fassent proxénètes, et Gide, revendiquant les droits du plaisir, écrit : « Je ne sais pourquoi l'on a toujours fait des monstres et des êtres vils des procureurs[2]. » La rencontre de hasard, souvent, n'a lieu qu'après de longues recherches. « Je ... rôde jusqu'à la nuit dans d'extraordinaires ruelles pleines d'hôtels borgnes ou louches », écrit Gide[2]. Entre son horreur puritaine de l'hypocrisie et l'attrait

1. *L'Immoraliste.*
2. *Journal.*
3. *Si le Grain ne meurt.*

du clandestin s'est établi un compromis, que Gide a introduit habilement voilé dans son œuvre. Dans le *Journal*, Alexandre, « à peine un peu moins beau qu'à quinze ans », vit des hommes, des femmes, des « trucs » : « Comme il serait intéressant, déclare Gide, s'il ne mentait pas constamment! » A Alexandre, il demande des nouvelles de son frère cadet, un frère plus ou moins supposé : « Il est à Madagascar », répond-il. Gide ajoute : « La dernière fois que, moi, je l'avais vu, il sortait de la Petite Roquette. » Ainsi incline-t-il fréquemment de l'aîné au puîné, de Bernard à Caloub — dans cette recherche incertaine, dans ce besoin de saisir la silhouette de la beauté fuyante. Une fois, il laisse échapper ces mots : « Je ne sais quand cette poursuite est la plus avilissante et la plus vaine? quand on rencontre le plaisir ou qu'on le cherche sans le trouver [1]. » Il note cela à cinquante-huit ans, à Marseille, et ajoute : « Et demain je recommencerai. » Mais peu à peu, il a appris; il est parvenu à intégrer cette « poursuite » du plaisir dans sa vie comme dans son art, et le plaisir véritablement assouvi lui a apporté ses moments de certitude. Son inquiétude est venue d'ailleurs.

*
* *

« Qu'advient-il, écrit Gide, lorsque la fonction sexuelle se trouve amenée, pour s'exercer, à quitter l'objet de son désir?...» Dans ses périodes de chasteté, il connaît le malaise. La confession apparaît voilée en divers endroits de ses écrits. Après son aventure de Sousse, sa première aventure, cloîtré dans sa chambre à La Roque : « Rien qu'un désert affreux, plein... d'épuisants rêves, d'exaltations imaginaires...; je me dépensais maniaquement jusqu'à l'épuisement. »

Rousseau, pour d'autres motifs, raconte qu'il s'est livré à ces pratiques secrètes, mais Rousseau nous laisse entendre, sous ses allusions poétiques, qu'il s'en est fort bien accommodé. Rien de plus innocent en apparence, de plus facile; ce n'est

1. *Journal.*

u'une sorte de paresse [1]. Mais la facilité même crée le danger. l suffit de se laisser aller, comme on se soûle, comme on augmente les doses dans la drogue. Le besoin crée le besoin, et uis le manque. Au début de la guerre de 1914, à Cuverville ù Gide fait des séjours répétés, il écrit quelques-unes des pages es plus désespérées de son *Journal* : il parle d'un état « dans equel je n'ai que trop de tendance à retomber »; le 15 juin 1916 : J'ai déchiré une vingtaine de pages de ce carnet... On eût dit es pages d'un fou »; ou bien : « Il ne me reste plus que juste ssez d'intelligence pour constater que je deviens idiot. » lais, même pendant cette crise [2], la force de sa lucidité lui ermet précisément de reconnaître un « état maladif » qui ompromet son équilibre nerveux. Et lui qui aime tant la vie t la maîtrise de soi, prend-ce « désordre d'esprit » en horreur.

S'il s'abandonne au lieu de résister, son désespoir augmente : spérant peut-être « exténuer mon démon... et n'exténuant que noi-même ». Alors que ses plaisirs avec des êtres de rencontre rendent à lui-même, léger et dispos, ou ravi, et lui paraissent bien, ses « retombements » l'épuisent; il les appelle : le vice ». Le vice devient le démon. La lutte se présente, à un noment pour lui, comme un choix à la croisée des chemins, ont l'un serait censuré et l'autre ouvert; l'un le bien et l'autre mal, comme dans une imagerie religieuse. Le mécanisme e la lutte apparaît toujours le même, aussi longtemps qu'on herche à résister de front, qu'il s'agisse d'une passion dont n se promet de se défaire sans le pouvoir : « Demain, demain, out cela finira! » dit le Joueur de Dostoïevski — ou qu'il 'agisse d'une manie comme le besoin de fumer (« Troisième

1. Dans *Les Faux-Monnayeurs*, Édouard s'amuse à citer cette maxime de a Rochefoucauld sur la paresse : « Il faut dire que la paresse est comme ne béatitude de l'âme, qui la console de toutes ses pertes et qui lui tient eu de tous les biens. »

2. A cette époque l'emprise puritaine l'amenait à des notations comme elle-ci : « Pourtant cette nuit je ne m'abandonnai pas complètement au laisir; mais, ne bénéficiant même pas ce matin de cette répulsion qui suit, je doute si ce semblant de résistance n'était pas pire » (*Journal*, 917).

Il semble que cette retenue ait correspondu, dans sa jeunesse, à une orte de méthode destinée dans sa pensée à éviter de laisser au diable le ernier mot.

jour sans fumer » (1921); « Ne me souvenais plus de mon âge C'est là ce que j'avais été chercher aux bains. — Mais je m laisse aller à fumer beaucoup trop » (1929); des notations d ce genre apparaissent de temps à autre dans le *Journal*). Mai il est vain de prétendre lutter par le refus d'échappement, e Gide écrit : « Je fumerais moins si je cherchais moins à moin fumer. » (1929.)

Dans sa jeunesse, André Walter s'enorgueillissait du combat « C'est sublime cette lutte dans le noir — seul à seul, corps corps... Quelle fierté, Seigneur, que vous m'en ayez jug digne! » En 1916, la lutte reprend : « ... Souvent je doute s j'en puis échapper sans un secours venu d'ailleurs. » C'es l'époque de sa grande embardée mystique et de *Numquid* *tu...?* L'homme en détresse lance un appel : « Je roule au marches mêmes de l'Enfer. » Mais il n'est jamais complètemen dupe. Il a cru un moment (ou voulu croire) qu'une aide contr l'obsession pourrait venir de l'Église. Il a cherché la paix — sans oublier que l'Église ne pouvait la lui rendre sans le sou mettre à sa règle, sans lui imposer l'exercice de l'hypocrisie e du mensonge. Pour l'Église, la sodomie est aussi condamnabl que l'onanisme; Gide, au contraire, les oppose l'un à l'autre pensant que l'amour est la véritable délivrance de l'obsession Dans sa correspondance avec Claudel, il revendique son homo sexualité; il ne croit pas que l'abbé F., dont Claudel lui a donn l'adresse, puisse, par ses « exhortations, ses réprimandes e ses conseils », obtenir plus qu'il n'a pu lui-même. En ce qu le concerne, il ne lui paraît pas que l'Église ait à voir dans ce questions [1]. Et dans son *Journal*, il note : « Il est malséant d

1. Pour l'Église, seul est méritoire l'acte de chair avec l'épouse dan le but de la procréation. Il y a un demi-siècle, Mgr Bouvier écrivait « Il n'est pas permis de refuser le devoir conjugal dans la crainte d'avo un trop grand nombre d'enfants; les époux doivent se confier à Die qui donne la nourriture aux animaux et à leurs petits lorsqu'ils l'in voquent... » Point de vue qui s'est considérablement assoupli aujourd'hu Dans un recueil intitulé *Limitation des Naissances et Conscience chré tienne* (1950), les auteurs, considérant qu'un trop grand nombre d'enfan n'est pas nécessairement un bien pour la famille ni pour le pays, cherchen à indiquer — (en plus de la pratique recommandable mais difficile de l continence dans le mariage) —, des méthodes pour éviter la conception « méthode Ogino », « étreinte réservée », c'est-à-dire coït interrompu no

hercher à intéresser Dieu à des défaillances physiques dont ne meilleure hygiène peut aussi bien venir à bout. » (1916). l est remarquable que, sans le secours ni d'un prêtre, ni d'un sychiâtre, il se soit dégagé seul de cette forme d'obsession exuelle. Il a aspiré du plus profond de lui à un amour, et voici u'en 1917, il rencontre, dans son propre milieu, l'adolescent i longtemps attendu. Il semble que son désir de le rencontrer 'ait fait apparaître. « ...Un pareil calme, je ne l'avais plus onnu depuis des mois, des années. » Il éprouve un rajeunisse-nent, une sorte de puberté nouvelle, un élan tel qu'il est prêt tout sacrifier à cet amour. Il comprend que par lui il a trouvé a joie et l'équilibre, qu'il a toujours appréciés comme les iens par excellence.

Plus tard, quand il cherchera à analyser la nature de l'instinct exuel « non assouvi directement », il expliquera qu'il « est usceptible... de multiples hypocrisies »; il divise la conscience t la déchire. « ...Quand l'assouvissement de la chair n'entraîne ucun assentiment, aucune participation de l'être... Quelles engeances secrètes peut alors se préparer la part de l'être qui 'a pas trouvé place au festin[1]? » En créant le personnage 'Armand, un des plus curieux des *Faux-Monnayeurs*, Gide a résenté dans cet être divisé, contrefait, qui exerce ses « ven-eances secrètes » sur sa famille, un cas extrême d'hypocrisie exuelle. Les expressions de son obsession reproduisent parfois uelques notations du *Journal*, surtout de 1916. Sans doute, ien n'est dit dans le roman de la vie secrète d'Armand[2]. La ause de l'obsession peut avoir des origines différentes; elle evêt parfois des formes d'expressions voisines les unes des utres. Mais alors que les crises, même « terribles », de Gide

uivi d'onanisme, — méthodes qui excluent le recours aux artifices qui, elon l'*Encyclique* de 1930, « offensent la loi de Dieu et la loi naturelle ».

1. *Journal*.

2. L'Armand du roman est également tiré d'un personnage réel dont ide parle dans *Si le grain ne meurt* : Armand Bavretel, camarade de eunesse de l'auteur, et qui finit par se tuer. Cet Armand ne nous éclaire uère davantage : nous le voyons seulement exercer son ironie et ses arcasmes contre les siens et particulièrement contre sa sœur qu'il cherche faire pleurer, ou, si les mots n'y suffisent pas, à brutaliser, à pincer, et u'il doit adorer néanmoins.

sont toujours maintenues à l'arrière-plan d'un moi qui se veut harmonieux, le comportement d'Armand est mis en pleine lumière et les traits de ce personnage, poussés dans le roman à la limite, font de lui un raté, contorsionné et impuissant. Peut-être l'hypocrisie sexuelle apparaît-elle également, mais vue sous une autre face, chez le Pasteur Vedel, père d'Armand, dans *Les Faux-Monnayeurs :* son désir qui s'exerce à vide lui a donné le besoin de s'étourdir en s'agitant continuellement dans la pratique de son ministère; distrait de lui-même par l'ineffable illusion d'une vie toute adonnée aux œuvres, il représente pour l'auteur l'exemple de l'inconsciente malhonnêteté.

Gide constate dans cette obsession le leurre et la division de la conscience. Mais le « mal » véritable, c'est d'être seul; c'est d'éprouver sa solitude, qui conduit à une solitude plus grande encore. L'homme seul n'existe pas, et l'amour est précisément la première manifestation de l'acte social. Cet « horrible dégoût de tout et de moi-même [1] » exprime la honte de la solitude. La honte qui suit le plaisir solitaire, c'est d'avoir rayé l'espèce humaine. « Je ne sens pas en moi beaucoup d'inavouable, écrit Gide, si ce n'est dans le domaine de la chair. » Remarque qui peut surprendre de la part de celui qui, dans ce domaine, paraît avoir avoué sans réserve. Mais alors qu'il a placé en plein soleil ses aventures d'Algérie, il a cherché à voiler ses nuits désespérées par un sentiment de pudeur qu'il n'a jamais pu complètement vaincre, et la pudeur, ici, c'est la crainte d'apparaître seul, de n'avoir rien à cacher de sa nudité.

Cependant, quand Gide se dégagea peu à peu de l'inquiétude religieuse, il se dégagea par là même de l'obsession du désir sexuel « non directement assouvi ». Ses allusions voilées au besoin « d'exténuer son démon » sont notées de plus en plus rarement dans son *Journal* et, à partir de 1925, n'y figurent presque plus : il a cessé de connaître après le plaisir solitaire les « retombements », le « dégoût de tout et de soi-même ». « ... Savoir si j'ai raison de triompher de ce désir », de ne plus

1. *Journal*, 1916.

lutter, ce sont des « questions, du reste, que je ne me pose plus jamais [1] ». De quelque façon que le désir se satisfasse, la satisfaction lui apparaît comme un repos, nécessité physique pour son équilibre moral. Et la fin de la hantise puritaine met naturellement fin à l'excès.

Il semble aussi, quoiqu'il n'y ait pas d'aveu bien net, que Gide ait pris son plaisir à des caresses dont il ne demandait pas la réciprocité et que l'écart lui ait paru peu à peu moins net entre ces caresses et les pratiques secrètes. Sans doute peut-il paraître surprenant que la jouissance dans le plaisir solitaire soit de nature différente de la jouissance par le plus furtif contact avec autrui; mais la jouissance avec autrui, même dans l'obscurité, s'accompagne de sa présence et de sensations précises. Sensations plus ou moins fortes qui peuvent faire varier l'intensité de la présence de l'autre. Sa présence est d'autant plus réelle que l'assouvissement est profond. Il arrive qu'il n'y ait que dégoût dans une rencontre de passage : alors le dégoût peut ramener au sentiment de la solitude. Quelque fondamentale que soit la différence, dans le plaisir, entre la présence et l'absence, la frontière n'est cependant pas précisément tracée. La présence de l'être aimé peut déborder le temps de sa présence physique : après une nuit de plaisir à Biskra avec le jeune musicien arabe, Gide raconte que sa « jubilation » est telle que, resté *seul :* « ...Je ravivai nombre de fois encore mon extase [2].» Ou bien, quand il note, en 1918 : « ...Assouvissement médiocre et qu'aucune détente ne suit », le souvenir et l'attente de l'être aimé sont tels qu'il écrit aussitôt après : « Je parviens néanmoins à me maintenir en état de joie. »

Et cependant pourquoi tant de souvenirs et tant d'attentes, et si peu de présence réelle, ou dans la présence même des plaisirs si brefs, si épisodiques? L'assouvissement, quelque joie qu'il ait donnée, n'est jamais qu'éphémère. Il semble que, dans l'amour pour l'adolescent, l'enlacement suive trop rarement l'étreinte.

1. Journal, 1927.
2. *Si le Grain ne meurt.*



L'amour peut-il donner une joie complète et dans l'instant durable? Il semble qu'il aspire à cette contradiction qu'est toute possession qui, en apportant la personnalité à un être la lui enlève au même moment, qui donne à l'homme le sentiment d'une volonté qui s'oppose à lui et d'une volonté qu'il domine, qui est proprement l'acte de vaincre et de créer — un dépassement. « Prends-moi donc et étreins-moi durement » dit Marthe dans *L'Échange*. Étreindre un être, c'est à la fois affirmer son existence et sa liberté — et se soumettre à la nécessité du désir; c'est s'insérer dans l'existence d'un autre — et la nier; c'est réellement ou symboliquement pénétrer dans la masse d'une chair et lui donner l'existence et l'autonomie c'est, dans la lutte de deux forces confondues, faire son œuvre

On pourrait croire qu'un inconscient besoin d'imitation incite les invertis à conformer leur comportement à celui du couple traditionnel. Mais la sodomie paraît loin d'être la règle Même l'amour pour l'adolescent, qui semble le plus près de l'amour pour une femme, en reste fort éloigné. La possession dans le couple traditionnel prend un sens si différent de celui que lui donne le couple inverti qu'un homme et une femme même s'ils ont pris leur plaisir, ne déclarent pas avoir fait l'amour lorsqu'il n'y a pas eu acte de possession. Cette manière de parler correspond à une certaine réalité pour eux, mais elle traduit toujours inconsciemment une conception traditionnelle de l'amour. Dans les amours réprouvées, la conception rituelle du plaisir prend moins d'importance; la représentation du plaisir, davantage; les mots « faire l'amour » correspondent à presque toute la réalité, mais à une réalité de plus en plus difficile à cerner. L'enlacement de deux corps nus en contact par tous les pores de la peau, sans qu'il y ait possession dans le sens habituel de ce mot, peut paraître à ces amants, dans l'ivresse de leur désir, la forme accomplie de la réalisation Ou bien les préambules, les caresses peuvent être pris pour fin. Alors les amants ne trouvant plus dans le plaisir même un

ritère précis aux mots « faire l'amour » décident parfois qu'ils ne l'ont fait que lorsque l'un ou l'autre ont pris leur plaisir [1]. Mais il arrive que le plaisir prenne des formes encore plus incertaines : un contact, un acquiescement sous-entendu peuvent conduire à l'assouvissement. Ou parfois dans l'attente d'une rencontre la nuit, à la lueur d'un réverbère, l'impression d'être traqué, adjuvant au plaisir, devient tout le plaisir.

Sans doute chaque couple réinvente le plaisir; chacun éprouve à sa façon le sentiment d'une possession. Mais revient toujours la contradiction : comment faire de l'être désiré une chose possédée, puisque l'être aimé est lui et pas moi? Pour nous rendre maître de l'objet aimé, il nous faut parvenir tantôt à dominer sa personnalité, tantôt à nous assurer qu'il nous désire ou l'un et l'autre à la fois.

Gide a cherché le plaisir dans la docilité de l'enfant, mais plus encore dans la croyance d'être aimé par lui. Il ne veut être aimé ni par vanité, ni par orgueil, mais pour se rassurer, pour rassurer sa timidité, mu par une sorte de nécessité intérieure, qui rejoint son besoin d'éprouver la sympathie d'autrui. Devant ses amis, il ne retrouve ses moyens, dit-il — pour parler ou pour lire à haute voix — que lorsqu'il se sent attentivement suivi.

Le désir d'être aimé aboutit parfois à la méprise. En Égypte, dans les jardins de son hôtel, il voit un peuple de petits jardiniers qui s'offrent avec facilité, à l'affût d'un bakchich [2], mais dans l'instant où il constate leur cupidité, il peut l'oublier aussitôt, parce qu'il demande très peu de choses à l'enfant. « Je m'en suis tenu aux caresses, écrit Gide, et le petit s'en montrait encore plus ravi que moi-même. » Dès sa première aventure à Sousse, qu'il a racontée dans une forme d'une rare pureté poétique, l'initiative vient de l'enfant : c'est lui qui « invite », lui qui, lorsqu'il croit que Gide refuse ses avances, prend « une expression de déconvenue », lui qui, dans un mouvement d'impatience, défait son vêtement et, nu, « en

1. Une femme au contraire dira souvent qu'elle a fait l'amour si elle a été possédée même en restant insensible au plaisir.
2. *Pages de Journal* dans la revue *84* (1949).

riant, se laissa tomber contre moi [1] ». En 1942, dans son dernier *Journal*, Gide raconte avoir connu « deux nuits de plaisir comme je ne pensais plus en pouvoir connaître de telles à mon âge », et précise : « Il dit avoir quinze ans... Il n'était pas question de complaisance de sa part, car il prenait au jeu autant d'initiative que moi-même... Tout son être chantait merci. »

L'être aimé a une volonté d'être; c'est pourquoi il faut le conquérir, le circonvenir, mais précisément la certitude d'être aimé rend la conquête inutile, enchaîne l'objet aimé, le fait prisonnier. Alors le désir est libéré. La conquête paraît pré-établie et tout acquiescement, amour.

Que peut d'ailleurs signifier : être aimé d'un enfant? L'enfant peut être flatté d'avoir été distingué, d'intéresser un adulte qui lui consacre son temps, avoir le sentiment qu'il devient un personnage, s'en targuer — sans que ces sentiments s'associent directement à son plaisir. Un enfant se rend parfois si peu compte de ce qu'est véritablement la sexualité que, tout en répondant aux invitations d'un aîné, il lui arrive de nier qu'il s'agit de gestes « d'amour » — et si un camarade lui disait : « Il t'aime » — « Il m'aime? », répondrait-il avec surprise. Tout se déroule pour lui sur le plan du jeu, dans une atmosphère de gratuité (c'est d'ailleurs peut-être au contact des enfants que l'idée d'acte gratuit a pris naissance chez Gide). C'est la forme du jeu que revêt l'amour de l'adolescent : « ...*en riant*, se laissa tomber contre moi »; les « *riantes* avances de l'enfant [2] »; « il apporta dans le plaisir une sorte de frénésie *amusée* [3] ». Le plaisir n'est qu'un ébat parmi d'autres, sans plus d'importance que les ébats du collège dont on ne parle pas; et la volupté est cueillie « en passant, comme furtivement; délicieusement pourtant ».

1. *Si le Grain ne meurt.*
2. Revue *84*.
3. *Journal*, 1942-1949.

*
* *

Et Gide répète : « Pour moi... que souvent, pareil à Whitman, le plus furtif contact satisfait. » Le rôle du toucher s'aiguise; — le rôle de la vue devient plus important comme s'il était à lui seul tout le plaisir; — la naissance du bras au poignet; — la vue d'un genou nu, qui permet d'imaginer la ligne du mollet et de la cuisse. Il semble que chez Gide, l'amour ait pris la forme de la caresse la plus légère, se fasse aperçu, évocation, insinuation et corresponde dans son art à ces indications à peine marquées, à ce goût si connu chez lui de l'ambiguïté et de l'allusif.

A la possession, il préfère « le mystérieux attrait émanant de l'aspect d'un corps [1] », ou « certains visages de rencontre — et j'abandonnerais tout pour les suivre [1] », — un coin de joue apparu, une silhouette par opposition à l'éclatante allure d'un beau type d'homme, et même quand la santé d'un « petit corps » l'attire, c'est avant tout d'une tache de soleil sur ce corps qu'il s'éprend. « Je préfère, précise-t-il, mon désir même et ce simple plaisir des yeux qui..., en soufflant sur la convoitise, à la fois l'avive et l'apaise [2] ». Dans toute son œuvre, le désir prend la forme d'une étoile fluide. Quand il parle de sa rencontre, tel soir, avec le jeune batelier du lac de Côme, « l'enchantement brumeux », « les parfums humides » enveloppent son « extase [3] ». Dans les *Nourritures*, c'est « au tournant creux du ruisseau », à travers « un peu d'air tiède », qu'il évoque « un sourire et une caresse au petit garçon de la forge... »; c'est dans la nature et ses « voluptés réservées » que s'exprime son « désir même », un désir diffus qu'il semble préférer à l'objet de ce désir et qui finit par s'identifier avec l'être. Certains des traits caractéristiques de son œuvre s'éclairent, et cet état de convoitise perpétuelle se traduit par une perpétuelle curiosité. Devant le petit corps nu et très beau d'un tout jeune

1. *Journal.*
2. *Pages de Journal* parues en 1949 dans la revue *84*.
3. *Si le Grain ne meurt.*

démon, Saül, « affriandé », demande : « Ah! il y en a d'autres? — Où donc? » *Les Faux-Monnayeurs* s'achèvent par ces mots : « Je suis bien curieux de connaître Caloub », le petit Caloub, frère de Bernard, qui représente pour Édouard la perspective d'une aventure nouvelle. Répondant à l'auteur d'un roman équivoque, il écrit, en se gardant de le juger : « Je voudrais bien savoir qui est ce personnage dont vous parlez, page ... » L'art de Gide c'est d'avoir donné à sa curiosité une forme amusée et humaine.

Il est parvenu à dégager le désir des veto, des commandements et d'une arbitraire hiérarchie. C'est naturellement vers la plus intense joie que se dirige l'homme libéré. Certes, la satiété crée la tristesse qui est mauvaise, car le désir comporte l'excès. Mais seul l'homme connaît lui-même l'étendue de son désir qu'aucun prêtre, ni aucune morale ne saurait lui mesurer; son désir, expression même de son être.

On sait qu'aussitôt après les *Nourritures*, Gide écrivit *Saül*. Saül est retombé dans l'inquiétude : c'est par une suite d'étapes opposées que Gide s'est progressivement libéré. Les curiosités de Saül tournent autour d'un secret. Il ne dira rien, mais si nous savions ce qu'il sait... Il a fait tuer les sorciers d'Israël pour qu'aucun autre que lui ne sache. Son secret l'oppresse; parfois il le rejette en des « paroles égarées ». Il ne le reconnaît pas pour sien; il ne l'a pas encore pris en charge; il ne peut jouer qu'une sorte de comédie pour dissimuler son inquiétude. Mais plus tard, quand le secret sera proclamé, Gide se sentira délivré : le désir aura retrouvé la voie libre.

Le personnage du *Roi Candaule* aussi repose sur une équivoque. Mais son secret est celui d'un manque, le manque de jalousie, dont il s'enorgueillit comme d'un « courage ». Il ne veut pas la reine uniquement pour lui : « Je souffrais trop de la connaître seul... — Je me semblais comme un cupide accapareur. » Son besoin d'appropriation est si peu marqué que l'appropriation lui paraît parfois n'exister que dans la connaissance qu'en ont les autres. *L'Immoraliste* également paraît avoir un secret, et Ménalque cherche à révéler Michel à lui-même : « Il y a là, lui dit-il,... un sens qui semble vous manquer...

— Le sens moral, peut-être... — Oh! simplement celui de la propriété. » C'est peut-être finalement l'absence du sens de la propriété qui caractérise le désir furtif. Le désir de la possession ne dure que le temps du désir, s'évanouit et renaît, toujours fugace. Le désir n'aboutit pas à posséder en propre; il n'est ni désir de l'avare, ni désir de conquête. Il ne s'agit pas de posséder un être comme on possède une chose, une terre, pour en faire *son* bien.

Pourtant l'idée de possession est accompagnée généralement de l'idée de propriété que le Code définit par le *droit de jouir, d'user et d'abuser*. Au roi Candaule, précisément, s'oppose le pêcheur Gygès : « Je peux tout sur cette femme », dit-il en parlant de *sa* femme. — « Elle est à moi », et dans ce moment, par jalousie, la tue. L'acte de tuer apparaît ici comme l'aboutissement extrême et presque symbolique du désir de possession exclusive, — le plus éloigné de la caresse furtive.

(A suivre.)

Léon Pierre-Quint.

Georges Poulet.

ESPACE ET TEMPS BALZACIENS

I

« Il n'était encore aux prises qu'avec ses désirs... [1] » Le premier moment où se révèle l'être balzacien, le point de départ de son existence consciente, n'est donc pas un moment où il se saisirait dans la plénitude de son être présent, égal à ce qu'il est dans l'instant où il est. Rien de moins cartésien ou de moins cornélien que ce *Cogito* balzacien, qui est celui d'un être aussitôt orienté vers ce qu'il n'est pas, vers ce qu'il désire être : « Il s'était créé la vie la plus exigeante et, de toutes, la plus avidement insatiable. [2] » « Dès son enfance, il avait manifesté la plus grande ardeur en toute chose. Chez lui, le désir devint une force supérieure et le mobile de tout l'être... [3] » Etre, c'est donc désirer, c'est-à-dire vouloir être. A la façon du Dieu de Boehme, l'être balzacien se découvre d'abord comme une sorte de creux vivant, d'appel à la vie. Il est un besoin d'exister, plutôt qu'il n'est une existence : « J'ai faim, et rien ne s'offre à mon avidité ! [4] » — « C'est moi qui contiens dans mon sein cette faim, cette soif, cette ardeur de l'enfer. [5] » — « J'ai soif du monde, il m'appelle, me réclame. [6] » Un tel être ne peut supporter son moment d'existence qu'en le liant aussitôt et de tous côtés à l'univers. L'isolement lui serait insupportable : « L'homme a horreur de la solitude. [7] » Il a horreur de se sentir limité à sa seule conscience d'être, détaché du monde et du temps, enfermé

1. *Œuvres*, éd. Conard, C., t. II, p. 199.
2. C., t. XXXI, p. 111.
3. C., t. III, p. 37.
4. *Lettres à sa famille*, p. 53.
5. *Sténie*, éd. Prioult, p. 123.
6. *Tableau d'une vie privée*, Milatchitch, *Théâtre de Balzac*, p. 85.
7. C., t. XII, p. 552.

dans l'enceinte du présent. Il faut qu'il se sente vivre dans un moment qui baigne dans le temps, qui s'environne d'étendues. C'est le moment d'une pensée qui exige, autour d'elle et devant elle, un monde où elle puisse se déverser, se dérouler, se posséder. Comme la Fosseuse, « son cœur est *en dehors d'elle*[1] ». L'être est au delà, au dehors, dans le futur et dans l'espace, il est cette chose qu'il faut penser, désirer, vouloir, pour être véritablement soi-même. Si donc toute la Comédie Humaine va devenir une gigantesque théorie (et pratique) de la Volonté, c'est que la Volonté, pour Balzac, est à la fois le point initial et final de l'aventure d'*être*. Je ne suis d'abord que ma volonté. Mais ma volonté consiste à faire tous mes efforts pour être ceci et cela, pour être ce que je ne suis pas, pour posséder en moi l'être des autres : « Il faut que je rapporte mes pensées, mes efforts, tous mes sentiments à un être qui ne soit pas moi... [2] ». — « Il faut que les autres existences concourent à la mienne. [3] »

Mais d'autre part aussi, mon être, c'est l'acte présent par lequel je me lie à tout ce qui n'est pas moi. Mon être n'est pas seulement au dehors, dans ce que je désire, il est au dedans, dans l'acte par lequel je désire. C'est, d'un côté, l'immense champ de mes possibilités d'être, c'est, de l'autre, la puissance effective avec laquelle je veux ce que je veux. Je me découvre donc à la fois dans l'indétermination infinie de mes désirs, et dans la détermination la plus actuelle de mes forces. Je suis un point, un centre, à partir duquel je puis partout m'étendre, partout exister et tout devenir. L'être primitif, qui n'a encore rien dépensé de ses forces, « où la conscience est restée pure et le sentiment puissant [4] », est susceptible de mettre instantanément la main sur un vaste trésor d'énergie. Sa volonté peut, « par un mouvement tout contractile de l'être intérieur, s'amasser [5] », se concentrer sur un point de vie et de force, se condenser en un moment de pure énergie créatrice. Comme Louis Lambert, tout être balzacien « possède le don d'appeler à lui, dans certains moments, des pouvoirs extraordinaires [6] » : « Toutes les fois que la pensée demeure dans sa totalité, reste bloc, ne se débite pas..., elle est apte à jeter des feux

1. C., t. XXIV, p. 116.
2. *Œuvres*, éd. Calmann-Lévy, t. XXIV, p. 240.
3. Arrigon, *Balzac et la Contessa*, p. 97.
4. C., t. XXVII, p. 307.
5. C., t. XXXI, p. 97.
6. C., t. XXXI, p. 66.

d'une intensité prodigieuse.[1] » Jeter des feux, projeter sa force. Le premier moment véritable de l'activité balzacienne, c'est donc ce moment sans durée, sans épaisseur, à partir duquel il se projette dans les temps et dans les espaces; à partir duquel on dirait même qu'il se donne un temps et un espace, pour y disposer tous les objets possibles de son désir. Tout se passe comme si, chez le premier Balzac, le Balzac que n'a pas encore usé la « dissipation intérieure », et qui possède encore intact « le trésor de ses vœux brillants, l'or vierge de ses désirs[2] », il se faisait d'abord, comme chez le Dieu de la Kabbale, un vaste et instantané mouvement de retrait, de rassemblement concentrique des puissances de l'être, afin que dans le vide formé par « le mouvement contractile de l'être intérieur », l'énergie amassée puisse à nouveau se déverser, mais cette fois-ci spontanément, triomphalement, pour meubler de ses imaginations les étendues libérées. Concentration et projection ne sont que les deux aspects complémentaires d'une pensée qui se condense dans l'instant pour aussitôt se jeter au delà de l'instant. Ainsi l'être balzacien commence son aventure humaine en s'élançant dans les plaines infinies de l'avenir. L'avenir, « terre promise où nos yeux, caressés par des lueurs célestes, se plongent sans y rencontrer d'horizon[3] » :

Les jeunes gens ont presque tous un compas avec lequel ils se plaisent à mesurer l'avenir; quand leur volonté s'accorde avec la hardiesse de l'angle qu'ils ouvrent, le monde est à eux...

Je mesurais ce qu'une pensée veut de temps pour se développer; et, mon compas à la main, debout sur un rocher, à cent toises au-dessus de l'Océan, dont les lames se jouaient dans les brisants, *j'arpentais mon avenir en le meublant d'ouvrages*, comme un ingénieur qui sur un terrain vide, trace des forteresses et des palais. La mer était belle; je venais de m'habiller après avoir nagé... *Nager dans les airs* après avoir nagé dans la mer! ah! qui n'aurait *nagé dans l'avenir?* Pourquoi pensais-je? pourquoi vient un mal? qui le sait? Les idées vous tombent au cœur et à la tête sans vous consulter. Nulle courtisane ne fut plus fantasque ni plus impérieuse que ne l'est la conception pour les artistes; il faut la prendre, comme la fortune, à pleins cheveux, quand elle vient. Grimpé sur ma pensée comme Astolphe sur son hippogriffe, *je chevauchais donc à travers le monde, en y disposant de tout à mon gré*[4].

La pensée balzacienne commence donc par nager dans le ciel

1. C., t. XVIII, p. 134.
2. C., t. XXVI, p. 76.
3. C., t. XXVII, p. 455.
4. C., t. XXIX, p. 173.

u dans le futur, par « s'élancer dans l'avenir ou dans le ciel [1] », ar chevaucher à travers un monde dont les étendues sont aussi ien temporelles que spatiales; trouée prodigieuse que l'être ratique à l'intérieur de lui-même, et qui soudain s'ouvre et s'évase our devenir le champ de l'esprit, le « milieu où la pensée fait ses volutions [2] ». Voler, nager, voyager, se projeter, s'élancer, tels ont les termes égaux par lesquels s'exprime cette expérience remière et mille fois recommencée de la pensée créatrice. Comme ouis Lambert, l'être balzacien « sans cesse voltige à travers les spaces de la pensée [3] ». « Son âme plane sans cesse. [4] »

Et d'abord, parce que ces espaces sont libres, le mouvement ui les parcourt est le plus heureux, le plus facile, le plus prompt. Oh! combien l'espace sans bornes est beau, dis? [5] » S'il est si eau, c'est qu'il est sans limites et sans obstacles. Rien n'entrave ne pensée qui se déplace en elle-même, rien ne ralentit son essor. ucune épaisseur, aucune opacité, aucune résistance, ne viennent ettre un frein à sa « vélocité de vision mentale. [6] » Désirer, 'est s'élancer; et, du même coup, c'est offrir à l'élan multiple de a propre pensée le champ intérieur qu'elle découvre et parcourt :

...Tout à coup une idée s'élance, passe avec la rapidité de l'éclair à travers les espaces infinis dont la perception nous est donnée par notre vue ntérieure [7].

Le plaisir de nager dans un lac d'eau pure... donnerait aux ignorants ne bien faible image du bonheur que j'éprouvais quand mon âme se aignait dans les lueurs de je ne sais quelle lumière, quand j'écoutais les oix terribles et confuses de l'inspiration, quand d'une source inconnue es images ruisselaient dans mon cerveau palpitant [8].

Ainsi, comme un ruissellement d'images envahissant les « champs le la pensée [9] », s'accomplit chez Balzac une première possession lu monde. Ce n'est pas, comme chez Hugo, le sentiment d'être nvahi par la marée anonyme des formes de l'imagination. C'est e sentiment, plutôt, d'être à la fois l'envahisseur et la chose envahie, l'être l'acte par lequel on se projette et on s'épand en soi-même,

1. C., t. XXVIII, p. 393.
2. C., t. XXXI, p. 90.
3. C., t. XXXI, p. 162.
4. C., t. XXXVIII, p. 355.
5. C., t. XXXI, p. 33.
6. C., t. XXXI, p. 162.
7. C., t. XXXI, p. 98.
8. C., t. XXVII, p. 101.
9. C., t. XXXI, p. 98.

pour faire de sa pensée creuse une plénitude animée : « ... vie pleine, limpide et profonde, semblable à un lac tranquille et inconnu, où viennent se réfléchir des milliers d'images...[1] ». L'on est à la fois une plénitude et une multitude, l'espace où se reflète un monde et le mouvement par lequel ce monde se déploie. C'est comme si, indifféremment, l'on se répandait au dehors, ou l'on ouvrait toutes grandes les vannes de son cerveau pour y laisser s'engouffrer l'univers. Il n'y a plus de dedans ni de dehors. Il n'y a plus ici un sujet qui désire, là un objet externe de ce désir, mais une identification du moi et du monde, qui peut s'exprimer aussi bien sous la forme d'un envahissement du monde par la pensée, que sous celle d'une invasion de la pensée par un monde qui, en se répandant dans l'esprit, se dépouille de toute extériorité :

Marianine tomba dans une nuit plus profonde que celle des cieux, entra dans le vaste royaume dont le territoire commence où finit celui de l'univers, ce domaine où nul ne pénètre sans être à la fois et *mort* et *vivant*, où l'homme fait comparaître toute nature *en dehors d'elle-même*, comme si un miroir en réfléchissait les moindres secrets [2].

Les hommes ont-ils le pouvoir de faire venir l'univers dans leur cerveau, ou leur cerveau est-il un talisman avec lequel ils abolissent les lois du temps et de l'espace ? [3].

« Si le paysage, se demande Lambert, n'est pas venu à moi, ce qui serait absurde à penser, j'y suis donc venu. [4] » Si le monde n'est pas venu se refléter en moi, c'est donc moi qui ai envahi le monde. Dans le mouvement de l'esprit par lequel Balzac arrive instantanément à faire coïncider dedans et dehors, il n'y a pas, au fond, plus d'absurdité à penser que le dehors devient le dedans, ou que le dedans devient le dehors. Je puis aussi bien me concevoir comme animé par une prodigieuse puissance locomobile, qui me fait joindre aussitôt les points extrêmes de l'univers, que comme investi d'une capacité réflexive qui me fait posséder tous les espaces de l'univers dans le point sans étendue de ma pensée. Je suis toujours et partout où je veux être. Tout n'est plus qu'un univers intérieur que traverse d'un trait mon esprit. Et cette possession foudroyante de l'univers par le désir humain n'est point différente de la jouissance par les anges de leurs étendues célestes. Car, pour l'esprit angélique qui, dit Balzac, « dispose du

1. *Avertissement du Gars*; Abraham, *Créatures chez B.*, p. 89.
2. *Le Centenaire*, Calmann-Lévy, éd., p. 286.
3. *Œuvres*, Calmann-Lévy, éd., t. XXII, p. 402.
4. C., t. XXXI, p. 85.

mouvement et s'associe à tout par l'ubiquité [1] », tout est « à la fois sonore, diaphane, mobile; en sorte que chaque chose se pénétrant l'une par l'autre, l'étendue est sans obstacle et peut être parcourue par les Anges dans la profondeur de l'infini [2] ».

Dans ces lignes, d'un timbre déjà si purement baudelairien, comme dans tout le roman de *Séraphita*, Balzac a exprimé son expérience première, son expérience de l'espace. Espace sans obstacles et sans distance, « abîmes supérieurs [3] » survolés par le désir dans sa virginité première, alors que celui-ci est encore semblable à une incantation toute-puissante. Et c'est bien ainsi que l'entend Balzac, puisqu'il met encore dans la bouche de Séraphita ces paroles si nettes, où le swedenborgisme se combine avec la foi martiniste :

> En possédant la faculté de prier sans lassitude, avec amour, avec force, avec certitude, avec intelligence, votre nature spiritualisée est bientôt investie de la puissance. Comme un vent impétueux ou comme la foudre, elle traverse tout et participe au pouvoir de Dieu. Vous avez l'agilité de l'esprit; en un instant vous vous rendez présents dans toutes les régions, vous êtes transportés comme la Parole même d'un bout du monde à l'autre [4].

Désirer ou prier, ce n'est plus seulement se concentrer, se projeter. Désirer, c'est imaginer, et imaginer, c'est posséder. Pour l'être investi d'une telle puissance ou d'une telle faculté locomobile, l'espace, le temps sont aussitôt franchis. L'on est où l'on tend à être, et cela d'emblée, sans transition, sans intermédiaire. Désirer, c'est être immédiatement là où on le désire, être instantanément ce que l'on désire : « Il désirait comme un poète imagine, comme un savant calcule, comme un peintre crayonne, comme un musicien formule ses mélodies... Il s'élançait avec une violence inouïe, et par la pensée, vers la chose souhaitée, il dévorait le temps. En rêvant l'accomplissement de ses projets, il supprimait toujours les moyens d'exécution. [5] »

1. C., t. XXXI, p. 242.
2. C., t. XXXI, p. 334.
3. C., t. XXVII, p. 426.
4. C., t. XXXI, p. 325.
5. C., t. III, p. 37.

II

Si l'espace existe, certaines facultés donnent le pouvoir de le franchir avec une telle vitesse que leurs effets équivalent à son abolition. De ton lit aux frontières du monde, il n'y a que deux pas... [1].

... L'homme possède l'exorbitante faculté d'anéantir, par rapport à lui, l'espace qui n'existe que par rapport à lui; de s'isoler complètement du milieu dans lequel il réside, et de franchir en vertu d'une puissance locomobile presque infinie, les énormes distances de la nature physique; d'étendre sa vue à travers la Création sans y rencontrer les obstacles par lesquels il est arrêté dans son état normal... [2].

Dans l'étonnante rapidité de son expansion, à peine l'être balzacien a-t-il découvert l'espace, qu'il l'oublie : « Son œil ignore l'espace. [3] » Fonçant sur sa proie, franchissant en un éclair les « énormes distances » qui le séparent de son objet, l'esprit, littéralement, « laisse l'espace derrière lui [4] » et n'a presque plus le temps de voir s'étendre, entre lui-même et ce qu'il désire, une étendue qui serait *devant* lui. L'espace aboli, c'est donc l'espace franchi. Pareille à la lumière de l'univers newtonien, qui, se déplaçant à une vitesse infinie, ignore les espaces vides qu'elle traverse et atteint aussitôt l'objet qu'elle éclaire, la pensée de Balzac dépasse et nie ce qui la sépare de ce qu'elle pense : « Je franchis trop rapidement les intervalles; une chose aperçue, j'en vois la fin, un raisonnement fait, j'en vois les conséquences... [5] » Point donc d'intervalle, sinon un intervalle bientôt supprimé. Rien de plus différent de la pensée mallarméenne, qui n'existe que dans le sentiment de la transparence infranchissable qui la sépare de l'objet rêvé. Ici, au contraire, point de vitre, point d'obstacle, point d'abîme intermédiaire. Ou plutôt un abîme, mais un abîme qui se comble, un espace pénétrable, réductible, qui, au lieu de séparer, rapproche et confond : « Pour l'homme mis dans cet état les distances et les obstacles matériels n'existent pas, ou sont traversés par une vie qui est en nous... [6]. » Il n'y a plus d'espace-distance, d'espace-

1. C., t. XXXI, p. 166.
2. C., t. XXXIX, p. 564.
3. C., t. XXXI, p. 267.
4. C., t. XXXI, p. 51.
5. *Sténie*, p. 19.
6. C., t. VIII, p. 74.

obstacle; il n'y a plus qu'un milieu translateur à travers lequel la pensée rejoint librement, instantanément, son objet.

Mais encore, justement en raison de la rapidité, de l'instantanéité de cette conjonction, il n'y a pas seulement abolition de la distance spatiale, mais volatilisation de la distance temporelle : « L'*être actionnel* ou intérieur ne connaît ni le temps ni l'espace qui arrête l'être extérieur... [1]. » Déjà l'on a vu avec quelle facilité cet être actionnel joignait à son présent un futur. Mais ce n'est pas uniquement l'avenir qu'il possède et arpente. Avec la même aisance il rejoint et parcourt son passé, tous les passés :

Il possédait toutes les mémoires : celle des lieux, des noms, des mots, des choses et des figures. Non seulement il se rappelait les objets à volonté; mais encore il les revoyait en lui-même situés, éclairés, colorés comme ils l'étaient au moment où il les avait aperçus [2].

La mémoire balzacienne est donc essentiellement volontaire et imaginative. Comme l'anticipation, elle permet les libres voyages dans le temps; ou, dans l'abolition de toute durée intermédiaire, la saisie foudroyante d'un lointain moment de vie. Rien de moins proustien que cette possession de tous les temps par un être « actionnel » dont l'*action* s'exerce sans difficulté sur le passé comme sur l'avenir. C'est « aussi facilement que les choses jadis observées, renaissent fidèlement en lui, belles de la grâce ou terribles de l'horreur primitive qui l'avaient saisi [3] ». Son pouvoir s'étend même bien au-delà du passé personnel; il commande au passé historique. Comme Lambert, l'être balzacien peut revivre en esprit tous les incidents de la bataille d'Austerlitz; comme Vendramin ressusciter les fastes de la Venise antique; ou, comme Rubempré, au moment du suicide, contempler les murs du palais de saint Louis magiquement reconstitués « dans leurs conditions premières ». Comme Melmoth il peut dire : « Je lis dans les cœurs, je vois l'avenir, je sais le passé. Je suis ici et je puis être ailleurs! Je ne dépends ni du temps ni de l'espace, ni de la distance. Le monde est mon serviteur[4]».

Le temps dont on ne dépend plus, l'espace dont on s'est affranchi, c'est donc la distance intérieure qui d'ordinaire sépare l'être

1. Première version de *Louis Lambert*; Spoelberch, *Histoire des œuvres de Balzac*, 2e éd., p. 191.
2. C., t. XXXI, p. 50.
3. *Œuvres*, Calmann-Lévy, éd., t. XXII, p. 402.
4. C., t. XXVII, p. 343.

humain de l'objet de ses rêves. Jamais chez Balzac il n'y a, comme chez Hugo ou Proust, le sentiment de tristesse anxieuse que l'homme éprouve à l'idée d'un « temps » enfoui dans les « replis sombres » ou dans les « soubassements » du passé. Jamais non plus, on ne le voit éprouver, comme Gautier ou Flaubert, la nostalgie de l'irrévocable; ni, comme Baudelaire, le sentiment inverse de l'irréparable. Balzac ignore la hantise ou la honte des temps dont on est exclu. Et si, à la différence de Walter Scott et malgré de nombreux essais, Balzac renonce en fin de compte à écrire des romans historiques, ce n'est pas parce que le passé lui semble inaccessible, c'est, au contraire, parce que, comme tous les temps, il lui paraît à portée de main et de vue, sorte de passé sans lointain, sans brume et sans secret, qui, par suite, ne diffère guère du présent et perd une bonne part de son pouvoir fascinateur. Mais si ignorant qu'il soit des perspectives historiques, si incapable de ce regard rétrospectif qui cherche et évoque dans les profondeurs révolues un objet éternellement voilé par la distance, Balzac n'en a pas moins, et au plus haut degré, le sentiment du passé; passé non dissemblable d'ailleurs du futur, puisqu'il peut s'y transporter instantanément en arrière, comme il peut se projeter instantanément en avant dans le futur :

Il n'y a qu'une seule chose qui me donne des heures quasi heureuses, c'est de revivre par la pensée dans certains jours du passé qui reviennent avec une fidélité d'impression, une netteté de mémoire surprenantes. En fermant les yeux, j'y suis [1].

Ainsi, de toutes parts, s'ouvrait pour Balzac un temps non différencié, réversible, sans caractéristique ni exclusivité, un temps toujours franchissable. Et parfois l'ivresse d'y voyager et d'y nager, trouve chez lui des accents semblables à ceux de De Quincey :

Vous êtes-vous jamais lancé dans l'immensité de l'espace et du temps, en lisant les œuvres géologiques de Cuvier? Emporté par son génie, avez-vous plané sur l'abîme sans bornes du passé, comme soutenu par la main d'un enchanteur [2] ?

L'esprit qui « voyage dans les vastes campagnes de la pensée [3] », qui se livre « au plaisir immense de se mouvoir sans être garrotté

1. *A Mme Hanska*, 5 août 1847.
2. C., t. XXVII, p. 24.
3. *Sténie*, p. 6.

par les liens du temps ni par les entraves de l'espace [1] », épouse donc un temps prospectif, rétrospectif, sans obstacle ni distance, un temps qui ne diffère en rien de l'espace. Et, dans un sens, l'univers de Balzac *est* cet espace-temps, immensité toujours parcourue; mais, dans un autre, c'est aussi le mouvement qui le parcourt, et qui, en le parcourant, l'abolit. Sans doute, « le mouvement ne se conçoit point sans l'espace [2] »; mais d'autre part il supprime aussi l'espace. Dans toute l'œuvre balzacienne il n'y a rien qui revienne aussi fréquemment que la proclamation de l'anéantissement de l'espace-temps par l'acte de l'esprit :

J'avais déjà dans mon pouvoir la foi la plus immense, cette foi dont le Christ a parlé, cette volonté sans bornes avec laquelle on transporte les montagnes, cette puissance à l'aide de laquelle nous pouvons abolir les lois de l'espace et du temps... [3].

(Notre nature intérieure) est une invisible créature si activement, si réactivement sensible, et douée de facultés si étendues, si perfectibles par l'usage, ou si puissantes sous l'empire de certaines conditions occultes, qu' (elle peut) par un phénomène de vision ou de locomotion, abolir l'espace dans ses deux modes de Temps et de Distance, dont l'un est l'espace intellectuel, et l'autre l'espace physique [4].

Mais vois-tu les savants à temps et à espace, que diront-ils avec leurs catégories? lorsqu'en un rêve, l'âme *dans son petit espace* ou dans son vide figure d'immenses espaces, alors l'espace existe-t-il, où sont ses lois? Quand on vole en un clin d'œil à des distances effrayantes sans que le corps ait bougé, sans que les lois du temps soient observées, que deviennent les arguments fondés sur telle propriété du temps? Quoi, le plus grand est contenu dans le plus petit? et les espaces, le temps disparaissent et s'engloutissent mutuellement dans un infini plus fort qu'eux [5].

On dirait donc que chez Balzac la disparition de l'espace-temps s'accomplit par une sorte d'absorption. Si les immenses espaces du dehors deviennent le petit espace du dedans, en fin de compte ils n'y font même plus *figure* d'espace, résorbés qu'ils sont dans la conscience du mouvement qui les parcourt, de l'intériorité qui s'en emplit. Tout le temps, tout l'espace sont là, mais réduits par l'intussusception à une existence interne, condensés dans l'actualité d'une pensée qui les enclôt. Tout le temps, tout l'espace sont là; *là*, c'est-à-dire, dans le moment où l'on pense, dans le lieu où l'on est en train de penser.

1. C., t. XXVII, p. 39.
2. C., t. XXX, p. 86.
3. C., t. XXXIX, p. 460.
4. C., t. XXXI, p. 94.
5. *Sténie*, p. 28.

Le temps est dévoré par le moment; l'espace est absorbé par le point.

Ainsi, « subissant les effets d'une optique mystérieuse qui grandit, rapetisse, exalte la création [1] », la pensée balzacienne, « ce je ne sais quoi humain si fluide, si expansible, si contractile [2] », ayant passé d'abord de la concentration à la dilatation, passe ensuite de la dilatation à la concentration; car l'âme « a le pouvoir inconnu d'étendre comme de resserrer l'espace [3] ». Si donc le point de départ est bien un point, c'est-à-dire un centre temporel et spatial à partir duquel l'esprit se projette excentriquement vers ce qu'il désire, traversant aussitôt ces espaces, l'esprit se resserre et se referme sur ce qu'il veut. Alors il n'y a plus, par delà une double distance temporelle et spatiale supprimée, que la possession instantanée de l'objet par la volonté.

Une volonté qui nie les distances, obtient tout dans un moment d'une prodigieuse densité.

Désirer, c'est donc bien posséder :

En effet, le désir ne constitue-t-il pas une sorte de possession intuitive [4] ?

Un désir, disait-il, est un fait entièrement accompli dans notre Volonté avant de l'être extérieurement [5].

Accomplissement instantané d'un désir infini, la volonté balzacienne atteint à une sorte d'actualité magique, d'une force, d'un éclat, d'une luxuriance inouïe :

Imagine une création sublime où les merveilles de la création visible sont reproduites avec un grandiose, une légèreté, une rapidité, une étendue incommensurables, où les sensations sont infinies... [6].

Au lieu de couler longtemps entre deux rives monotones, au fond d'un comptoir ou d'une étude, l'existence bouillonne et fuit comme un torrent [7].

... Sublime paroxysme de l'intelligence fouettée, pendant lequel les angoisses de l'enfantement disparaissent sous les plaisirs de la surexcitation cérébrale [8].

... Vue intérieure dont les véloces perceptions amènent tour à tour dans l'âme, comme sur une toile, les paysages les plus contrastants du globe... [9]

1. C., t. XXXI, p. 220.
2. C., t. XXXIX, p. 642.
3. C., t. XIII, p. 233.
4. C., t. XXXII, p. 217.
5. C., t. XXXI, p. 93.
6. C., t. XXVII, p. 428.
7. C., t. XXVII, p. 174.
8. C., t. XXXIX, p. 617.
9. C., t. XXXI, p. 181.

Sous la poussée du désir créateur, la pensée balzacienne devient jaillissement d'une pluralité d'images qui s'entassent dans le lit étroit du cerveau, qui se chevauchent les unes les autres :

... Je pense à mille choses différentes qui volent sur les ailes de l'imagination avec une confusion si rapide que je ne puis m'arrêter [1].

... L'inspiration déroule au poète des transfigurations sans nombre et semblables aux magiques fantasmagories de nos rêves [2].

Multiplicité foudroyante qui, dans la fièvre de l'inspiration comme sous l'action des excitants, fait de l'esprit une sorte d'atome d'espace et de temps, à l'intérieur duquel se pressent des durées, se déroulent des étendues, tournoient des univers :

Ces immenses savanes où les monuments se pressaient comme les hommes dans une foule, tenaient dans leurs étroits cerveaux où les empires, les villes, les révolutions, se déroulaient et s'écoulaient en peu d'heures! [3]

Combien d'événements se pressent dans l'espace d'une seconde [4]!

... Moi qui fais tenir cent ans d'existence en une seule nuit... [5].

... Dans un petit espace l'effrayante accumulation d'un monde entier de pensées [6].

On fait d'une seconde une éternité... [7] :

Ainsi la pensée balzacienne, issue d'un désir universel, tend à se réaliser dans une sorte de création simultanée de tous ses objets. « Le problème de la vie n'est pas sa durée, mais la qualité, le varié, le nombre de ses sensations. [8] » Être, c'est vivre extatiquement dans la multiplicité instantanée de ses imaginations.

III

Il sortit de la vie réelle, monta par degrés vers un monde idéal, arriva dans les palais enchantés de l'Extase où l'univers lui apparut par bribes et en traits de feu, comme l'avenir passa jadis flamboyant aux yeux de saint Jean dans Patmos.

Une multitude de figures endolories, gracieuses et terribles, obscures

1. *Sténie*, p. 6.
2. *Œuvres*, Calmann-Lévy, éd., t. XXII, p. 402.
3. C., t. XXXIX, p. 194.
4. C., t. XXVII, p. 10.
5. C., t. XXVII, p. 427.
6. C., t. XXXVII, p. 356.
7. *Album*, Crépet, éd., p. 27.
8. C., t. XXXIX, p. 577.

et lucides, lointaines et rapprochées, se leva par masses, par myriades, par générations [1].

Le « factice univers » que la pensée se crée « comme une jeune imagination se crée une maîtresse [2] », ne se déploie donc fantastiquement dans l'instant, que pour transformer aussitôt la jouissance de l'instant en une douleur. L'extase est un excès, et l'excès est un désordre et une souffrance. L'on se sent soudain « malade de toutes ces pensées humaines [3] »; et le moment actuel, démesurément tendu, pliant sous le poids de tous les temps et de tous les lieux, encombré par toutes les formes de vie, se trouve accablé par le luxe même de ses imaginations, « oppressé sous ces formes renaissantes qui, pareilles à des monstres enfantés sous ses pieds par quelque malin génie, lui livrent un combat sans fin [4] ».

L'on dirait que chez Balzac (comme chez De Quincey qu'il imite), la puissance imaginative est telle qu'elle dépasse en quelque sorte son objet, tous ses objets, et que, dans une sorte d'ivresse affreuse, l'esprit se découvre à son tour envahi, englouti par l'univers qu'il avait dévoré. Son désir ne possède plus le monde; c'est le monde qui le possède et qui l'emporte : « J'étais la proie d'une foule de réflexions... Ma faculté pensante tourne comme la roue du char qui m'emporte, elle s'élève dans je ne sais quelle région fantastique en franchissant toutes les frontières de la raison commune. [5] » Par delà donc les frontières de l'imaginable, au delà même de toutes les formes concevables, l'esprit discerne, avec horreur, des espaces plus vastes et des durées plus profondes. S'il « étouffe sous les débris de cinquante siècles évanouis [6] », s'il « se configure le passé de l'univers dans une sorte d'Apocalypse rétrograde [7] », d'autre part aussi il « voit par avance les ossements de vingt mondes [8] ». Passés et futurs apparaissent entassés, en désordre, en ruines, « par bribes et en traits de feu », dans une profondeur confuse qui, en fin de compte, « s'abolit dans une même teinte noire [9] ».

1. C., t. XXVII, p. 19.
2. C., t. XXXVIII, p. 149.
3. C., t. XXVII, p. 24.
4. *Id.*
5. *Sténie*, pp. 5-6.
6. C., t. XXVII, p. 24.
7. C., t. XXVII, p. 25.
8. C., t. XXVII, p. 17.
9. C., t. XXVII, p. 27.

J'enveloppe alors le monde par ma pensée, je le pétris, je le façonne, je le pénètre, je le comprends ou crois le comprendre; mais soudain je me réveille seul, et me trouve dans une nuit profonde...[1]

A l'extrême de la « création dans le vide[2] », il y a donc à nouveau le vide. L'esprit, vainqueur de l'espace, est reconquis par l'espace. C'est que, laissée à elle-même, la pensée est un « pouvoir sans contrepoids[3] », une force de projection qui, n'étant arrêtée par rien, traverse tout, dépasse tout, et se perd finalement dans une nuit sans images. Le désir, « ce roi de la création[4] », annihile toute création : « L'extrême chaleur, l'extrême malheur, le bonheur complet, tous les principes absolus trônent sur des espaces dénués de production : ils veulent être seuls, ils étouffent tout ce qui n'est pas eux[5] ».

La création du monde par le désir humain aboutit donc à une destruction du monde, à une création effrénée du vide dans le vide. C'est « l'œuvre et l'exécution tuées par la trop grande abondance du principe créateur...[6] ». C'est « le suicide de l'art[7] ».

Mais c'est aussi le suicide de l'être. Si l'homme de désir voit se dissiper dans le néant sa création factice, il sent aussi sa « vie décroître en raison directe de la puissance des désirs ou de la dissipation des idées[8] ». Tout désir est une « prodigieuse déperdition de fluide[9] ». — « Je sens dépérir mes forces et mes facultés qui, démesurément tendues, s'affaissent[10] ». — « Je sens que la vie m'abandonne, que le fluide vital me manque[11] ». — « Peut-on vivre longtemps en dévorant ainsi sa vie à toute heure[12]? ». Tel est le cri d'angoisse qui monte aux lèvres de l'être balzacien quand il voit sa vie écoulée comme « une cruche vidée[13] », comme « l'eau d'un vase renversée par un choc[14] ». Tantôt c'est la conscience d'un

1. C., t. XXXI, p. 136.
2. C., t. XXXIX, p. 576.
3. C., t. XVII, p. 228.
4. C., t. IV, p. 92.
5. *Id.*
6. *A Mme Hanska*, 24 mai 1837.
7. *Œuvres*, Calmann-Lévy, éd., t. XXII, p. 526.
8. Davin, *Introduction aux Etudes philosophiques*; Spoelberch, *Hist. des Œuvres*, p. 203.
9. C., t. XXXIX, p. 637.
10. C., t. XXV, p. 197.
11. *Centenaire*, p. 285.
12. C., t. XXX, p. 149.
13. C., t. XXXIX, p. 622.
14. C., t. XVI, p. 414.

« affaiblissement successif et pareil à la mort »; tantôt c'est le vertige d'un « foudroiement brusque[1] ». Mais c'est toujours le sentiment d'une existence qui se contracte, d'une durée qui tarit, d'un rétrécissement des forces qui est déjà l'agonie. Personne plus que Balzac n'a vécu dans l'instant; personne plus que lui n'a goûté l'ivresse qu'il y a à verser dans l'instant toutes les énergies de l'être; mais personne, non plus, n'a vu plus nettement la folie qu'il y a à échanger sa part de durée humaine contre le plat de lentilles d'un seul moment de puissance extatiquement satisfaite. Moment qui flambe et se consume par une sorte de « combustion instantanée[2] ».

... Il y a telle combinaison de la pensée qui en moins d'une minute fait d'un homme sain un cadavre[3].

Notre cœur est un trésor, videz-le d'un coup, vous êtes ruiné[4].

Ruiné, usé, l'être balzacien ne survit à la consomption de l'instant, que pour tomber dans une langueur mortelle. Alors le désir n'est plus qu'un sentiment sans puissance, où l'être, « lassé par un génie dévoreur[5] », redécouvre douloureusement la distance absolue qui le sépare de ce qu'il désire :

Qui pourrait dépeindre cette langueur purement corporelle où nous plonge l'abus des plaisirs rêvés, et qui laisse à l'âme son éternel désir, à l'esprit ses facultés pures? Mais je suis las de ce supplice qui m'explique celui de Tantale[6].

Rien de plus tragique que cette redécouverte de l'espace, non plus sous l'apparence d'un milieu translateur où l'on plane et où l'on nage, mais sous l'aspect d'un creux infranchissable, au delà duquel on ne peut jeter que de vains regards de convoitise. Ainsi l'avare qui s'est volé lui-même cherche par delà le vide, comme par delà la vitre mallarméenne, le trésor qu'il a enfoui dans un lieu dont il a perdu le souvenir :

Souvent, il demeurait pendant des heures entières, debout, jetant les yeux sur tout à la fois, les plongeant dans le vide. Sollicitant les miracles de l'extase et la puissance des sorciers, il tâchait de voir ses richesses à travers les espaces et les obstacles. Il était constamment perdu dans une pen-

1. Davin, *Intr. Etudes Phil.*; Spoelberch, p. 201.
2. C., t. XXXI, p. 112.
3. *L'Excommunié*, p. 264.
4. C., t. VI, p. 301.
5. C., t. XIII, p. 333.
6. C., t. XXVII, p. 448.

sée accablante, dévoré par un désir qui lui brûlait les entrailles... Il possédait et ne possédait pas ses trésors : torture toute nouvelle, toute bizarre, mais continuellement terrible [1].

L'avare, donc, finalement, ne diffère en rien du prodigue et encourt le même châtiment que lui. Car, ayant désiré, il a dissipé. Il se retrouve lui aussi avec les mains vides. Tout dissipateur d'énergie a le même « réveil enragé : l'impuissance est assise à son chevet [2] ». Impuissance qui se traduit par la même métamorphose de la plénitude en vide, de la durée vitale en usure de la chair et de l'esprit :

Ce combat avec les hommes et les choses, dit Savarus, où j'ai sans cesse versé ma force et mon énergie, où j'ai tant usé les ressorts du désir, m'a miné, pour ainsi dire, intérieurement. Avec les apparences de la force, de la santé, je me sens ruiné. Chaque jour emporte un lambeau de ma vie intime [3].

Le sentiment du temps s'est donc gravement altéré comme celui de l'espace. Ce n'est plus un temps qui s'ouvre et où l'on vole; c'est un temps qui se referme et où l'on se traîne en chancelant vers la mort. Dans son ardeur furieuse, l'existence balzacienne est passée, pour ainsi dire, sans transition, de l'adolescence à la sénilité. Ainsi l'existence de Lambert,

centenaire de vingt-cinq ans, déjà vieux de pensées, usé par des siècles de réflexions, perdu par la jouissance morale de tous les plaisirs humains perçus sans que le corps en fût complice, autrement que pour être ruiné par l'abus de la pensée [4].

En face du vide, en face de la mort, saisi de langueur, séparé d'un monde qu'il n'a possédé que pour le perdre, l'être se retrouve seul, seul avec son désir. Il a soif, mais « soif au milieu du désert [5] ».

IV

Un jour donc que j'avais besoin de restaurer mon cerveau lésé par une trop forte déperdition de pensées, je sortis de chez moi... [6].

1. C., t. XXIX, p. 269.
2. C., t. XXVII, p. 174.
3. C., t. III, p. 80.
4. C., t. XL, p. 141.
5. C., t. XXVI, p. 240.
6. *Une heure de ma vie*, dans *La femme auteur*, 1950, p. 248.

Aventure la plus simple, phrase toute insignifiante et que nous pourrions cependant inscrire en tête de tout roman balzacien, car il n'y a de roman balzacien qu'à partir du moment où le personnage, se décidant à sortir de chez lui, s'en va « vaguer, chercher, se faire drame vivant, risquer sa vie [1] ».

Aventure donc la plus importante, et même pivot de toute la Comédie Humaine. Car, on l'a vu, dans les aventures de la pensée intérieure, un Louis Lambert, un Victor Morillon, un Raphaël de Valentin n'étreignent en fin de compte que la fumée d'un monde, et leur désir s'égare, s'épuise dans des solitudes sans objets. Mais dès que l'on sort de chez soi et de soi, dès qu'on quitte le prodigieux et factice univers mental de sa mansarde, on est sur un boulevard, on y trouve des pavés, des arbres, des passants. Tout ce qu'on y rencontre a maintenant pour particularité d'avoir un corps, d'être une matière distincte, non aisément pénétrable, d'occuper, à une plus ou moins grande distance, une place dans un espace qui a ses lois, l'espace extérieur. Par suite, l'être qui se risque au grand jour, dans le réel, passe dans un monde où toutes les conditions de l'existence sont changées. Il est toujours un être de désir, mais il n'est plus « aux prises qu'avec ses désirs ». Tout s'offre encore à son avidité, mais tout aussi se refuse à son avidité. Il est dans un monde d'objets résistants, opaques, écartés de lui et les uns des autres par des distances mesurables, par des voiles de matière. Sa pensée n'est plus une vision intérieure, le miroir où se reflète un univers; elle n'est plus tout ce qu'elle pense ou désire; elle est seulement pensée de ce qu'elle voit, désir de ce qu'elle perçoit. L'être qui sort de chez lui et qui promène son désir dans le réel ne va plus à la rencontre d'un désir total, mais de l'objet précis qui, survenant sur sa route, arrêtant sa vue, déterminera son action.

> Dans le brûlant désert de ses désirs infinis et sans objets, la jeunesse n'envoie-t-elle pas toutes ses forces sur la première femme qui s'y présente ? [2]

La première aventure de l'être humain dans le réel, c'est donc l'aventure de la passion. Or, en elle-même, la passion ne diffère pas du désir intérieur. Elle est, comme lui, et parce qu'elle est aussi essentiellement volontaire, une concentration et une projection des forces de l'esprit. Mais, dès lors que l'objet et la fin du désir se

1. *Œuvres*, Calmann-Lévy, éd., t. XXIV, p. 74.
2. C., t. V, p. 125.

trouvent situés à l'extérieur, tout change de nature; et le centre vers lequel convergent les puissances de l'être, n'étant plus situé au dedans, n'est plus un point à partir duquel l'être se répand et se disperse excentriquement dans un vide, mais le centre tangible et certain vers lequel, à l'extérieur de lui, il va diriger son action. Au lieu d' « éparpiller généreusement sa vie et ses sentiments sur les simulacres d'une nature plastique et vide [1] », à présent « il n'éparpille point les forces de son âme, il les concentre sur une seule idée [2] »; et cette idée, c'est une idée concrète, un objet de convoitise, localisé au dehors, et qu'on peut viser : « C'est *toi* que je désire. [3] » Qui ne sent dans la brutalité de cette petite phrase, un ton nouveau, incomparable à celui des frénésies auxquelles se livrent les désirs de l'imagination. Il y a là une expresse reconnaissance de l'être désiré comme *autrui*, être extérieur à soi, convoité par soi, et qu'on peut, qu'on doit traiter en ennemi personnel parce que, en raison de sa seule altérité, il s'affirme indépendant, il se refuse et résiste : « Il me paraît donc prouvé que, sous l'empire, de la passion, qui est la volonté ramassée sur un point..., l'homme peut apporter sa vitalité tout entière, soit pour l'attaque, soit pour la résistance. [4] » Toute passion est un duel qui implique une double attaque et une double résistance. Car l'être qu'on désire et qu'on attaque est aussi celui qui vous attaque en vous inspirant ce désir, et pour lui résister il n'y a pas d'autre moyen que de triompher de sa résistance à lui. Aussi, dans la passion, il n'y a plus simplement un sujet isolé qui triomphe illusoirement d'objets factices. Il y a deux êtres engagés dans un corps à corps qui fait éprouver à chacun d'eux la réalité de l'être ennemi contre lequel le désir se heurte :

Le mouvement, en raison de la résistance, produit une combinaison qui est la vie [5].

Toute passion n'est donc pas seulement concentration sur un être, mais projection violente vers et contre un être, pour l'atteindre, pour le pénétrer, pour le posséder :

Avec quelle violence mes désirs montèrent jusqu'à elle! Combien de fois je me dis comme un insensé son refrain : — L'aurai-je? Si durant les

1. C., t. XXVII, p. 22.
2. C., t. XXIV, p. 28.
3. *Sténie*, p. 186.
4. C., t. XVI, p. 143.
5. C., t. XXXI, p. 170.

jours précédents l'univers s'était agrandi pour moi, dans une seule nuit il eut un centre. A elle, se rattachèrent mes vouloirs et mes ambitions [1].

Examinons ton état; tu es jeune, tes facultés sont grandes et belles, leur force est incalculable, tu les as dirigées toutes vers un même but, vers un point, accumulées, fortes les unes par les autres, elles forment un amalgame de désirs violents... Quel est le remède? Est-il en toi? Non... Le remède est donc hors de toi... Il est donc indubitable que la possession de Sténie est le seul moyen de te conserver [2].

J'ai senti cette volonté forte d'avoir, cet impérieux besoin de l'âme et des sens... Ce fut dans ce laps de temps que j'ai intérieurement juré que je ne mourrais pas sans m'être rassasié! Nomme cela crime, attentat, dis que je ne suis plus vertueux, tout disparaît devant mon invincible désir, ce n'est plus de l'amour, c'est une rage féroce; j'aime comme Sylla devait aimer... [3].

...Je te tends les bras, je te souhaite! Des gouffres immenses nous séparent!... N'importe, je m'élance pour te saisir et te savourer comme une proie! [4].

Mais pour saisir sa proie, l'homme qui est dans l'espace externe, doit d'abord l'atteindre. Avant de vaincre et de posséder l'ennemi, il y a d'abord à vaincre et à posséder ces « gouffres immenses » qui nous séparent de lui.

Dans son invasion passionnée du dehors, l'être balzacien fait donc la découverte de l'intervalle. L'objet désiré est situé, par delà les distances, dans son lieu particulier où il faut aborder. Alors, sous l'effet de la passion concentrée, l'homme de désir s'efforce de remplir cet intervalle, d'étendre son être jusqu'à cet objet. Ce n'est plus un glissement facile, par le rêve, le long d' « un chemin idéal ». C'est une projection réelle, au dehors, des énergies qui, d'ordinaire, s'épandent et se dépensent au dedans. Et d'abord cela se manifeste par un rayonnement extérieur, l'apparition d'une sorte d'aura, qui, exhalée par le corps, semble le dilater et en étendre perceptiblement la puissance effective. Chez les personnages balzaciens mainte fois l'on assiste au dégagement électrique de cette vapeur d'idées :

D'où vient cette flamme qui rayonne autour d'une femme amoureuse et qui la signale entre toutes?... Est-ce l'âme qui s'échappe [5]?

La fumée de l'incendie qui la ravageait semblait passer par ses rides comme par autant de crevasses labourées par une éruption volcanique [6].

1. C., t. XXVI, p. 57.
2. *Sténie*, p. 133.
3. *Sténie*, p. 128.
4. *Sténie*, p. 169.
5. C., t. XV, pp. 21-22.
6. C., t. XVII, p. 120.

L'homme dont l'âme agit avec force est comme un pauvre ver luisant qui, à son insu, laisse échapper la lumière par tous les pores. Il se meut dans une sphère brillante où chaque effort amène un ébranlement dans la lueur et dessine ses mouvements par de longues traces de feu [1].

Souvent l'être le plus stupide arrive, sous l'effort de la passion, à la plus haute éloquence dans l'idée, si ce n'est dans le langage, et semble se mouvoir dans une sphère lumineuse [2].

Au delà de l'être, au delà du corps, par le regard, par la voix, par le geste, par tous les moyens de transmission physiques ou occultes, l'homme de désir, dardant sa volonté, « produit une véritable atmosphère autour de lui [3] ». C'est comme si l'espace extérieur se remplissait, ou plutôt comme s'il était composé, ainsi que dans les théories de Herschel, par un milieu plein, « substance éthérée, sans pesanteur, répandue de toutes parts [4] », à travers laquelle, par ondulations, les sentiments se propageraient :

En effet, si, comme l'a dit le plus beau génie analytique, le géomètre qui a le plus écouté Dieu aux portes du sanctuaire, une balle de pistolet lancée au bord de la Méditerranée cause un mouvement qui se fait sentir jusque sur les côtes de la Chine, n'est-il pas probable que, si nous projetons en dehors de nous un luxe de force, nous devons, ou changer autour de nous les conditions de l'atmosphère, ou nécessairement influer, par les effets de cette force vive qui veut sa place, sur les êtres et les choses dont nous sommes entourés [5]?

L'espace est donc envahissable. Comme le son et la lumière, les désirs et les pensées s'y propagent par vagues, y vivent d'une vie perceptible :

Le sentiment s'empreint en toutes choses et traverse les espaces [6].

Ainsi, de même que les corps se projettent réellement dans l'atmosphère en y laissant subsister ce spectre saisi par le daguerréotype qui l'arrête au passage; de même les idées, créations réelles et agissantes, s'impriment dans ce qu'il faut nommer l'atmosphère du monde spirituel, y produisent des effets, y vivent *spectralement*... [7].

Rien de plus frappant chez Balzac que cet envahissement lumineux du milieu ambiant par le fluide du désir :

1. C., t. XXXII, p. 176.
2. C., t. VI, p. 358.
3. C., t. XXXII, p. 152.
4. C., t. XXXVIII, p. 366.
5. C., t. XXXIX, p. 621.
6. C., t. VI, p. 341.
7. C., t. XVIII, p. 132.

...Jamais rendez-vous n'avait plus irrité ses sens, n'avait révélé de voluptés plus hardies, n'avait mieux fait jaillir l'amour de son centre pour se répandre comme une atmosphère autour d'un homme [1].

... Et l'indéfinissable empire dont l'étranger était, à son insu peut-être, le principe et l'effet, se répandit autour de lui avec la progressive rapidité d'une inondation. Un torrent de pensées découla de son front... [2].

Quelle incantation me saisit? Les substances les plus déliées de mon être s'agitaient, une émanation douce comme un rayon de l'iris découlait de Sténie et m'environnait; il est donc un phénomène entre nous deux [3]?

Mais de tous les passages où se trouve décrit par Balzac le phénomène de la translation du désir, il n'en est pas de plus étonnant que celui où le peintre Sarrasine, sans bouger, par la seule force projetée de sa volonté, à travers toute une salle de spectacle, se rapproche, jusqu'à le toucher, de l'objet de sa passion :

Sarrasine voulait s'élancer sur le théâtre et s'emparer de cette femme. Sa force, centuplée par une dépression morale impossible à expliquer, puisque ces phénomènes se passent dans une sphère inaccessible à l'observation humaine, tendait à se projeter avec une violence douloureuse... Il était si complètement ivre, qu'il ne voyait plus ni salle, ni spectateurs, ni acteurs, n'entendait plus de musique. Bien mieux, *il n'existait pas de distance* entre lui et la Zambinella, il la possédait, ses yeux attachés sur elle s'emparaient d'elle. Une puissance presque diabolique lui permettait de sentir le vent de cette voix, de respirer la poudre embaumée dont ses cheveux étaient imprégnés, de voir les méplats de ce visage, d'y compter les veines bleues qui en nuançaient la peau satinée [4].

« Il n'existait pas de distance... » Mais qui ne voit qu'ici l'abolition de la distance n'est plus l'anéantissement instantané d'un espace irréel par le libre décret de l'imagination, mais la progressive réduction à néant d'un espace rigoureusement actuel par une opération quasi physique de la volonté. L'on voit littéralement s'accomplir cette suppression des distances, ce rapprochement insolite de l'objet par le pouvoir grossissant d'une vision centuplée. Le désir devient comme une lorgnette magique, à l'aide de laquelle, en dépit de la distance, le regard et son objet arrivent à se coller l'un à l'autre, comme des corps.

La volonté est donc un télescope. Elle est aussi un microphone. Elle vainc encore la distance par le développement prodigieux de l'ouïe. C'est ainsi que, grâce à « la puissance avec laquelle une

1. C., t. XIII, p. 377.
2. C., t. VI, p. 162.
3. *Sténie*, p. 49.
4. C., t. XVI, p. 413.

créature passionnée sait souvent abolir l'espace pour s'unir à son autre moi [1] », la femme de Claës perçoit au loin le bruit des pas de son mari. Ou encore, c'est une abolition, moins de l'espace que des objets qui l'encombrent ou l'obstruent; et l'on voit alors, malgré une quadruple rangée de causeurs et dans le bourdonnement général d'une salle de jeu, Raphaël de Valentin, « par un privilège accordé aux passions qui leur donne le pouvoir d'anéantir l'espace et le temps [2] », devenir capable d'entendre distinctement les paroles des joueurs, et de savoir qui des deux retourne le roi.

La passion est donc une sorte de multiplicateur infini de la puissance sensorielle. Et elle va même au delà par les sympathies occultes, par les transmissions télépathiques de la pensée. Ainsi l'on meurt en Normandie à la seconde où l'on a un fils fusillé dans le Morbihan. L'on a du mal à sa jambe quand l'être aimé « s'y fait une blessure [3] ». Ainsi, comme Vautrin, l'on *sait* à distance, « malgré les distances [4] », que Lucien est en danger. Toute la Comédie Humaine est remplie de « phénomènes de paternité morale [5] », de « sympathies qui méconnaissent les lois de l'espace [6] ». Le monde balzacien est recouvert, comme l'univers terrestre, d'une atmosphère perceptible qui transmet et où se croisent les influences. Parfois l'espace s'y découvre sous la forme d'un milieu que traversent, en sens opposés, des désirs mutuellement hostiles; et c'est alors, pareil à un double sillonnement d'éclairs, l'engagement, à distance, de deux volontés, douées l'une et l'autre d'une allonge mystérieuse, d'une « flexibilité d'aller et de retour » [7] comparable à celle de deux duellistes dont les épées se cherchent et se tâtent. Et parfois encore, comme dans un faisceau de projecteurs braqués de toutes parts sur un lieu qu'assiègent des forces ennemies, se découvre un espace rayé de désirs convergents, au centre duquel se trouve saisie une victime. Partout, chez Balzac, se distinguent « des forces qui tendent les unes vers les autres par un mouvement générateur [8] »; partout « la vie des mondes est attirée vers des centres par une aspiration affamée [9] ».

1. C., t. XXVIII, p. 126.
2. C., t. XXVII, p. 84.
3. C., t. XVI, p. 146.
4. *Id.*
5. *Id.*
6. C., t. XXIX, p. 152.
7. C., t. VI, p. 323.
8. C., t. XXXI, p. 298.
9. *Id.*

Mais dans l'univers balzacien il n'y a pas seulement le spectacle du mouvement par lequel le désir se déplace vers son objet. La translation du désir est la translation d'une influence. A l'effusion du désir, hors de l'être, parmi l'espace, correspond, par delà l'espace, l'infusion du désir dans l'être dont on est séparé. « Les idées se projettent en raison directe de la force avec laquelle elles se conçoivent, et vont frapper là où le cerveau les envoie, par une loi mathématique comparable à celle qui dirige les bombes au sortir du mortier. [1] » C'est ainsi qu'« illuminé par les feux de sa passion paternelle [2] », Goriot arrive à émouvoir étrangement l'être de Rastignac. C'est ainsi que la musique où Ursule Mirouet « jette les sentiments qui l'agitent », parle à l'âme de son fiancé et « l'enveloppe comme d'un nuage par des idées presque visibles [3] ». C'est ainsi même que la volonté « puissamment projetée » d'un soldat isolé au désert avec une panthère, « arrive à modifier le caractère de sa compagne [4] ». Il n'y a pas un des grands volontaires du roman balzacien, qui ne nous fasse assister cent fois à cette imposition à distance de sa volonté magnétique :

Il semble alors qu'il s'exhale de la tête et que la parole porte une influence invincible, que le geste injecte le vouloir de l'homme chez autrui [5].

Ce jet d'intelligence et de volonté ressemblait à un éclair et fut écrasant comme la foudre [6].

Il y a donc sans cesse dans le roman balzacien l'exercice visible d'une « puissance communicative [7] ». Grâce à une sorte de « contagion des sentiments [8] », elle transmet d'un être à l'autre, par delà les espaces physiques, les suggestions de la volonté. Il n'y en a pas de plus bel exemple que dans cette scène d'*Albert Savarus* :

Rodolphe, appuyé contre le chambranle de la porte, regarda la princesse en dardant sur elle ce regard fixe, persistant, attractif et chargé de toute la volonté humaine concentrée dans ce sentiment appelé *désir*, mais qui prend alors le caractère d'un violent commandement. La flamme de ce regard atteignit-elle Francesca? Francesca s'attendait-elle de moment en moment à voir Rodolphe? Au bout de quelques minutes, elle coula

1. C., t. VI, p. 322.
2. C., t. VI, p. 358.
3. C., t. VIII, p. 151.
4. C., t. XXII, p. 400.
5. *Id.*
6. C., t. VI, p. 154.
7. C., t. VI, p. 358.
8. C., t. VI, p. 323.

un regard vers la porte, comme attirée par ce courant d'amour, et ses yeux, sans hésiter, se plongèrent dans les yeux de Rodolphe. Un léger frémissement agita ce magnifique visage et ce beau corps; la secousse de l'âme réagissait [1]!

Passage merveilleusement balzacien, d'abord parce qu'on peut y saisir, sans la moindre nuance métaphorique, et par conséquent sous la forme la plus naïve et la plus pure, l'action translative qui, à travers le monde physique, réalise ce qu'on pourrait appeler le mystère de l'intersubjectivité balzacienne; et, en second lieu, parce que cette action est bien essentiellement dramatique, on y assiste, on la suit dans sa marche, on sent les distances traversées, on perçoit le choc qu'elle produit, la flamme qu'elle allume lorsqu'elle rencontre son objet. Personne comme Balzac n'a su rendre aussi physiquement perceptible l'action à distance des êtres passionnés les uns sur les autres.

V

La nature morale a-t-elle donc, comme la nature physique, ses communications électriques et ses rapides changements de température? Mon cœur palpitait à l'approche des événements secrets qui devaient le modifier à jamais, comme les animaux s'égayent en prévoyant un beau temps [2].

Il y a donc, sous l'action du désir passionné, une métamorphose du temps analogue à celle de l'étendue. Car, dans la Comédie Humaine, ce qui apparaît comme le temps vécu des êtres passionnés, ce n'est ni la totalité d'existence qu'embrassait instantanément l'imagination anticipatrice, ni l'actualité étroite, ignorante du futur, oublieuse du passé, qui est le temps des êtres sans passion comme sans imagination. Ici, au contraire, un présent alerte, impatient, qui s'avance au-devant de l'instant qui va le remplacer. S'élançant vers son destin, le personnage balzacien voit son destin s'élancer vers lui. C'est comme un écart qui se comble, comme une distance temporelle qui sans cesse diminue. L'on dirait une planète et un soleil qui courent à la rencontre l'un de l'autre, avides de produire, dans une sorte de *fin des temps*, une conflagration triomphale. Aussi présent et futur n'apparaissent-

1. C., t. III, p. 62.
2. C., t. XXVI, p. 31.

ils plus comme deux entités radicalement différentes, dont l'une renferme tout ce qui est, et l'autre tout ce qui n'est pas encore. Le présent se veut futur; le futur se veut présent. Il y a un effort double qui semble partir des deux coins extrêmes de la durée, de l'antériorité de la cause efficiente et de la postériorité de la cause finale, pour supprimer l'intervalle temporel qui existe entre ce que l'on est et ce que l'on veut être, pour confondre le temps du désir et celui de l'assouvissement en un moment d'une actualité consumante. La durée humaine devient la distance rétrécissante qui sépare le projectile de son objectif. A l'horizon des grands personnages balzaciens, grandit sans cesse une image ardente et obsédante, en la flamme de laquelle ils finiront par se perdre, et qui est l'image de leur joie et de leur mort.

Par suite, un peu à la façon des *Liaisons dangereuses*, le roman balzacien apparaît souvent comme un projet et une projection vers l'avenir. Il est l'acte d'une pensée qui aime à « pomper par avance son miel[1] », et qui *voit* moins ce qui se passe, qu'elle ne *prévoit* ce qui doit s'accomplir. Partout, dans la Comédie Humaine, on trouve de ces moments magiques où un avenir certain, gros de promesse ou de menace, apparaît au bout d'une ligne droite le long de laquelle l'être court sans hésitation :

> Étrange puissance d'une idée ou d'un désir! Rien ne semblait impossible à ces deux êtres. Dans ces moments magiques où le plaisir jette ses reflets jusque sur l'avenir, l'âme ne prévoit que du bonheur[2].

Mais il est aussi d'autres « moments magiques », où ce qui surgit dans la conscience de l'être à qui la passion donne de « ces soudaines révélations sur notre destinée[3] », c'est une prémonition du malheur auquel il est voué :

> A l'aspect du jeune homme, Michu sentit une prostration prophétique de ce genre. Il fut atteint par un pressentiment mortel ; il entrevit confusément l'échafaud[4].

Or, dans le monde balzacien, ce sont les femmes surtout qui ont de ces « pressentiments dont la justesse tient du prodige[5] ». A elles, les « avertissements soudains, les hallucinations inquiète

1. C., t. VI, p. 316.
2. C., t. III, p. 244.
3. *Album*, p. 9.
4. C., t.
5. C., t. XXVIII, p. 156.

des mères [1] », tous les « effets de la seconde vue que donne la passion vraie [2] ». Ainsi, auprès de d'Arthez, Mme de Maufrigneuse devient capable de « lire son avenir dans un simple geste [3] ». Ainsi — exemple plus saisissant, parce qu'on y voit surgir du fond de tout un horizon temporel le futur pressenti — Marguerite Claës après sa querelle avec son père :

Quand il eut disparu, Marguerite resta dans une stupeur qui eut pour effet de l'isoler de la terre, elle n'était plus dans le parloir, elle ne sentait plus son corps, elle avait des ailes et volait dans les espaces du monde moral où tout est immense, où la pensée rapproche et les distances et les temps, où quelque main divine relève la toile étendue sur l'avenir. Il lui sembla qu'il s'écoulait des jours entiers entre chacun des pas que faisait son père en montant l'escalier; puis elle eut un frisson d'horreur au moment où elle l'entendit entrer dans sa chambre. Guidée par un pressentiment qui répandit dans son âme la poignante clarté d'un éclair, elle franchit les escaliers sans lumière, sans bruit, avec la vélocité d'une flèche et vit son père qui s'ajustait le front avec un pistolet [4].

« Poésie de la prophétie [5] » qui, brusquement, illumine d'une lumière fatale, dans le monde balzacien, les âmes féminines, car « la passion fait arriver les forces nerveuses de la femme à cet état extatique où le pressentiment équivaut à la *vision des Voyants* [6] ». Ou encore à la *vision des mourants*. Il est significatif, en effet, que Balzac appelle « poésie de la prophétie », le « don de bien voir, soit *en avant*, soit *en arrière* », et qui appartient, affirme-t-il, « aux mourants dont la chair seulement est atteinte [7] ». La mort, comme la passion, est un de ces moments où, dans la condensation de ses forces nerveuses, l'être humain peut atteindre, comme Mme de Mortsauf, Pons ou Goriot, à une connaissance supérieure et quasi supra-temporelle de sa vie entière. Alors le mourant se comprend dans son passé, comme l'être de désir se pressent dans son avenir. Dans l'esprit de Balzac, l'être humain n'est donc nullement scindé ou dissocié en les trois connaissances distinctes du passé, du présent et du futur. Être composé essentiellement de désir, s'il tend à une fin, s'il se livre à son avenir, c'est que ce désir préexistait en germe dans les racines et dans l'antériorité de sa volonté :

1. C., t. II, p. 27.
2. C., t. XXII, p. 337.
3. C., t. XVI, p. 348.
4. C., t. XXVIII, p. 277.
5. C., t. XVIII, p. 268.
6. C., t. XVII, p. 267.
7. C., t. XVIII, p. 268.

En se rendant chez la marquise, Charles obéissait à un de ces textes préexistants dont notre expérience et les conquêtes de notre esprit ne sont, plus tard, que les développements sensibles [1].

L'existence du personnage balzacien est une obéissance, une fidélité du futur au passé, et du désir à lui-même; désir qui est derrière l'être pour le pousser, et devant lui, pour l'attirer.

Aussi la durée du personnage balzacien a-t-elle quelque chose de la durée aristotélicienne. C'est un *devenir* qui va du passé au futur, en rapprochant sans cesse une puissance de sa réalisation; tandis que, par dessus ce devenir, règne, comme une sorte de permanence intemporelle, la forme constante, substantielle, de l'*idée fixe*. Une passion, toujours semblable à elle-même, préside de haut à ses accomplissements.

Mais, en dépit de ses prémonitions ou de ses retours sur lui-même, il est rare que l'être balzacien perçoive toute « l'âpre fixité [2] » du destin qui le dirige et qui l'attend. Vivant continuellement « sous la puissance d'une idée [3] », réduit par elle à « un horrible vasselage [4] », sauf en de rares occasions, il n'a pas lui-même conscience de son état. Il ne se rend pas compte à quel point sa vie et sa durée sont constituées par le « triomphe constant de la pensée unique [5] ». Il y a donc deux durées balzaciennes. C'est, d'un côté, chez le lecteur de la Comédie Humaine, comme chez le spectateur des tragédies de Racine, le sentiment d'une continuité inflexible, d'un destin déjà entièrement accompli en idée avant que de l'être en acte; c'est, d'autre part, dans l'esprit du personnage, une sorte d'actualité trouble, dans les remous de laquelle le sentiment du futur vient mainte fois se confondre avec celui du passé où ce futur préexistait, ne fût-ce qu'obscurément. Ainsi s'explique, par exemple, l'explosion du désir chez Nucingen à la vue d'Esther :

Il se laissa faire comme un enfant... Cette éclosion subite de l'enfance au cœur d'un loup-cervier, d'un vieillard, est un des phénomènes sociaux que la physiologie peut le plus facilement expliquer. Comprimée sous le poids des affaires, étouffée par de continuels calculs, par les préoccupations perpétuelles de la chasse aux millions, l'adolescence et ses sublimes illusions reparaît, s'élance et fleurit comme une cause, comme une graine

1. C., t. VI, p. 111.
2. C., t. XXVIII, p. 249.
3. C., t. XXXIX, p. 662.
4. C., t. XXXI, p. 220.
5. C. t. XVIII, p. 393.

oubliée, dont les effets, dont les floraisons splendides obéissent au hasard, à un soleil qui jaillit, qui luit tardivement [1].

Plus souvent encore, le moment de passion devient tout imprégné à la fois d'avenir et de passé, de souvenir et d'espoir. « L'espoir, dit avec profondeur un personnage balzacien, est une mémoire qui désire [2] ». Et les instants culminants de la passion sont ceux où l'émotion actuelle se charge et se gonfle d'une double épaisseur de souvenirs et d'espoirs. Alors « l'on triple la félicité présente par l'aspiration de l'avenir et par les souvenances du passé [3] ».

Ce qui me surprend chaque jour davantage, est l'activité que l'amour donne à la vie. Quel intérêt prennent les heures, les actions, les plus petites choses! et quelle admirable confusion du passé, de l'avenir dans le présent! On vit aux trois temps du verbe [4].

Et surtout cette page, où peut-être Balzac s'inspire d'un passage fameux d'*Adolphe* :

En amour, comme en toute chose peut-être, il est certains faits, minimes en eux-mêmes, mais le résultat de mille petites circonstances antérieures, et dont la portée devient immense en résumant le passé, en se rattachant à l'avenir. On a senti mille fois la valeur de la personne aimée; mais un rien, le contact parfait des âmes unies dans une promenade par une parole, par une preuve d'amour inattendue, porte le sentiment à son plus haut degré. Enfin, pour rendre ce fait moral par une image qui, depuis le premier âge du monde, a eu le plus incontestable succès : il y a, dans une longue chaîne, des *points d'attache* nécessaires où la cohésion est plus profonde que dans ses guirlandes d'anneaux. Cette reconnaisssance entre Rodolphe et Francesca, pendant cette soirée, à la face du monde, fut un de ces *points suprêmes* qui relient l'avenir au passé... [5].

Passage admirable et, en vérité, un de ces points suprêmes vers lesquels, un peu partout dans l'œuvre de Balzac, comme dans la symphonie de Beethoven ou dans le cerveau de César Birotteau, l'on voit que « toutes les puissances musicales ont convergé [6] ». Car, sans cesse, le désir tend à se transformer en extase, et si, d'un côté, celle-ci est un point d'attache essentiel dans la longue chaîne annelée de l'existence, d'autre part c'est aussi un point extrême, où le sentiment, brusquement porté au plus haut degré, semble

1. C., t. XV, p. 188.
2. C., t. XVIII, p. 376.
3. C. t. XV, p. 59.
4. C., t. I, p. 240.
5. C., t. III. p. 63.
6. C., t. XIV, p. 178.

se détacher de tous les autres points de la durée, pour vivre à lui seul d'une vie flamboyante et purement instantanée. Cette apparente contradiction entre la continuité d'une passion, dont le moment d'extase n'est que l'expression la plus condensée, et la discontinuité du *tempo* passionnel, où le rythme, par un *fortissimo* subit, passe à un maximum d'intensité et de vitesse, est un des phénomènes que l'on rencontre le plus fréquemment dans le roman balzacien. Cela produit une sorte de saute brusque dans le développement rigoureusement linéaire de la destinée, comme si le personnage, sous la pression des événements, se décidait tout-à coup, non à changer d'existence, mais à la vivre plus rapidement, plus intensément, à s'enfoncer plus profondément dans la voie du destin. On dirait que l'âme se refait, se rassemble, pour mieux se projeter vers sa fin :

En un instant la cousine Bette était redevenue elle-même. En un instant, ce caractère de Corse et de Sauvage, ayant brisé les faibles attaches qui le courbaient, avait repris sa menaçante hauteur, comme un arbre s'échappe des mains de l'enfant qui l'a plié jusquà lui pour y voler des fruits verts [1].

Ce fut chez le forçat et chez la duchesse le même phénomène. Cette femme abattue, mourante,... recouvra la force d'une lionne aux abois et la présence d'esprit d'un général au milieu du feu [2].

La volonté humaine vint avec ses torrents électriques et vivifia ce corps d'où elle avait été si longtemps absente [3].

La volonté revient, comme l'eau disparue d'une source; elle s'infuse dans l'appareil préparé pour le jeu de sa substance constitutive inconnue; et alors, le cadavre se fait homme, et l'homme s'élance plein de force à des luttes suprêmes [4].

Dans le malheur, dans le danger, dans l'extase, le personnage passionné *se retrouve* au présent, tel qu'il promettait de *devenir* au passé. Il semble que d'un bond il se rejoigne lui-même. Ou plutôt, c'est comme si, par delà une durée lente, où l'être s'attarde et se laisse devancer par son désir, il se jetait dans un moment mobile, extraordinairement rapide, où la vitesse de l'être et la vitesse de la passion coïncident, où l'être enfin adhère totalement à la passion pour mieux foncer vers son avenir.

Alors ce moment apparaît comme un point générateur, à partir duquel être et passion s'épandent dans le temps :

1. C,. t. XVII, p. 127.
2. C., t. XVI, p. 227.
3. C., t. XXIX, p. 53.
4. C., t. XVI, p. 101.

Tous deux, pendant ce rapide instant, ils ressentirent une de ces commotions vives dont les effets sur l'âme peuvent se comparer à ceux que produit une pierre jetée au fond d'un lac. Les réflexions les plus douces naissent et se succèdent, indéfinissables, multipliées sans but, agitant le cœur comme les rides circulaires qui plissent longtemps l'onde en partant du point où la pierre est tombée [1].

De ce point de vue, il n'y a pas de passage plus extraordinaire que celui où Mme de Langeais revoit Montriveau. Il faut le citer en entier :

Le général défila presque à ses pieds dans toute la splendeur de ce costume militaire dont l'effet sur l'imagination féminine est avoué même par les plus prudes personnes. Pour une femme bien éprise, qui n'avait pas vu son amant depuis deux mois, ce rapide moment ne dut-il pas ressembler à cette phase de nos rêves où, fugitivement, notre vue *embrasse une nature sans horizon?* Aussi les femmes ou les jeunes gens peuvent-ils seuls imaginer l'avidité stupide et délirante qu'exprimèrent les yeux de la duchesse. Quant aux hommes, si, pendant leur jeunesse, ils ont éprouvé, dans le paroxysme de leurs premières passions, ces phénomènes de la puissance nerveuse, plus tard ils les oublient si complètement, qu'ils arrivent à nier ces luxuriantes extases, le seul nom possible de ces magnifiques intuitions. L'extase religieuse est la folie de la pensée dégagée de ses liens corporels; tandis que, dans l'extase amoureuse, se confondent, s'unissent et s'embrassent les forces de nos deux natures. Quand une femme est en proie aux tyrannies furieuses sous lesquelles ployait Mme de Langeais, les résolutions définitives *se succèdent si rapidement* qu'il est impossible d'en rendre compte. Les pensées *naissent alors les unes des autres, et courent dans l'âme* comme ces nuages emportés par le vent sur un fond grisâtre qui voile le soleil [2].

Passage merveilleux, peut-être le plus beau de l'œuvre balzacienne, et où il faut aimer sans réserve jusqu'au comique des phrases du début. Comme dans le monadisme leibnizien, tout s'y dispose sous l'aspect d'un point de force, d'une condensation de l'existence entière en un moment unique, qui *remplace* la durée, puisque l'actualité pure abolit toute virtualité: moment unique, si chargé cependant de force génératrice, qu'à partir de lui, avec une sorte de profusion, le temps recommence, mais comme un torrent qui s'écoule, comme l'eau d'un barrage qui se vide, lorsque les digues se sont rompues et qu'un espace libre s'ouvre soudain pour recevoir la croulante effusion. Et ce temps nouveau, qui semble être fulguré par le moment d'extase, c'est, d'une part,

1. C., t. I, pp. 413-414.
2. C., t. XIII, pp. 281-282.

la successivité de pensées qui « naissent les unes des autres »; mais c'est aussi le champ qu'elles envahissent, l'immensité d'une « nature sans horizon ». Champ temporel, prospectif, identique à l'espace, étendue illimitée que l'être passionné découvre avec étonnement devant lui, quand, impatienté d'avancer dans la vie selon l'allure commune, il se décide à rejeter tout autre intérêt que celui de sa passion propre, à faire de lui-même et du monde une sorte de table rase pour la passion. Alors tout scrupule, toute préoccupation adventice disparaissent. L'espace et le temps ne sont plus qu'une profondeur nue qu'habite ou traverse tumultueusement une seule pensée :

Que vais-je faire? Loin, loin, la raison, les règles, les bornes des arts; j'aperçois un espace immense éclairé d'un feu nouveau... Mon ami, je ne puis suffire à la violence du torrent [1].

... Elle atteignait à ce degré de désir où tout devient indifférent; elle arrivait à ce sommet si élevé que l'on n'aperçoit plus ni les lois, ni les temps, ni la terre, enfin où l'on est seul avec celui qu'on aime, où tout a disparu excepté soi et lui [2].

Dans l'abolition de tout ce qui n'est pas le désir, terre et temps et lois, et toutes les présences concrètes de la réalité matérielle disparaissent comme les vapeurs d'un songe :

En sentant l'aiguillon d'une volupté supérieure, il fut entraîné *par delà les limites* dans lesquelles il avait jusqu'alors enfermé la passion [3].

A n'en pas douter, ces limites dépassées, ce sont les lois du monde réel, celles qui constituent ou garantissent sa solidité, son épaisseur, sa capacité de résistance aux forces de l'esprit. Dans l'excès de sa passion, le monomane passe au travers du réel, comme à travers un cerceau de papier. Par delà ces limites il n'y a plus de temps ni d'espace; si ce n'est le vide des « espaces imaginaires [4]»:

Sachez-le, ma Pauline, je suis resté pendant des heures entières dans une stupeur causée par la violence de mes souhaits passionnés, restant perdu dans le sentiment d'une caresse *comme dans un gouffre sans fond.* En ces moments, ma vie entière, mes pensées, mes forces se fondent, s'unissent dans ce que je nomme un désir faute de mots pour exprimer un délire sans nom [5].

1. *Sténie*, p. 55.
2. *Vicaire des Ardennes*, p. 183.
3. C., t. XIII, p. 397.
4. *Id.*
5. C., t. XXXI, p. 150.

Le délire de la passion rejoint donc le délire de l'imagination. Car, finalement, ce qu'on désire n'a plus de nom, plus de corps, et ne souffre plus la présence d'aucune réalité auprès de lui. C'est comme une espèce de tourbillon qui se déplace en faisant le vide. La possession du monde par la passion aboutit donc à la même catastrophe que la possession du monde par le rêve. Et « les âmes qui dirigent toutes leurs forces morales vers un seul sentiment[1] », consument leur monde, leur temps et leur être, comme celles qui se dispersent dans un désir universel.

(A suivre.) Georges POULET.

1. *Vicaire des Ardennes*, p. 352.

Benno Sarel.

LÉNINE, TROTSKI, STALINE ET LE PROBLÈME DU PARTI RÉVOLUTIONNAIRE

RÉFLEXIONS A PROPOS DU CINQUANTENAIRE DE LA FORMULE LÉNINISTE DU PARTI

Il y a cinquante ans Lénine écrivait, dans son ouvrage sur les questions d'organisation, *Que Faire?* : « ... La liberté de critique est la liberté de l'opportunisme... de faire pénétrer dans le socialisme les idées bourgeoises et les éléments bourgeois [1] ».

Dans sa « Lettre à un camarade », de septembre 1902, Lénine revendiquait pour la rédaction de l'*Iskra*, qui tenait lieu de comité central du parti, le droit de nommer les comités locaux qui à leur tour devaient nommer les comités d'arrondissement et d'entreprise. On est inquiet de découvrir chez Lénine, révolutionnaire si authentique et si grand, les traits et les principes qui ont permis à Staline d'étouffer la démocratie dans les organisations qu'il contrôle.

Mais Lénine du moins disait ce qu'il pensait, et d'après ses dires mêmes on peut établir qu'en cette matière sa pensée n'était pas démocratique. Pour lui, « ... livrée à ses seules forces, la classe ouvrière ne peut arriver qu'à la conscience trade-unioniste. [2] »

Plus : la lutte spontanée des ouvriers, « le mouvement ouvrier isolé de la social-démocratie se rapetisse et tombe inévitablement dans la mare bourgeoise [3] », et (abandonnée à son sort) « ... la classe ouvrière perd son indépendance politique... se traîne à la remorque des autres partis, trahit la grande devise « l'affranchissement des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes [1] ».

Pour Lénine, seul le mouvement socialiste, la social-démocratie,

1. *Que Faire?* dans Œuvres choisies de Lénine, Édition française de Moscou, 1946, p. 178.
2. *Que Faire?*, édition citée, p. 197.
3. « Nos objectifs immédiats », n° 1 de *L'Iskra*, janvier 1901.

peut donner une conscience politique aux ouvriers. Et l'idée socialiste, le mouvement socialiste naissent et vivent en dehors du prolétariat : « Par leur situation sociale... Marx et Engels étaient des intellectuels bourgeois. De même en Russie la doctrine théorique de la social-démocratie surgit d'une façon tout à fait indépendante de la croissance spontanée du mouvement ouvrier; elle y fut le résultat naturel inévitable du développement de la pensée chez les intellectuels révolutionnaires socialistes. [1] »

Au deuxième congrès du parti (en 1903) Lénine combat avec acharnement un amendement au programme qui affirme que la conscience du prolétariat s'accroît dans la mesure où s'accroissent la lutte des opprimés et les contradictions du capitalisme : « Cet amendement rendrait la solution moins bonne — dira Lénine —, il pourrait donner l'idée que le développement de la conscience se fait spontanément... Hors de l'influence de la social-démocratie il n'y a pas d'activité consciente des masses [2] ». Et dans *Que Faire?* (écrit en 1901, publié en 1902), Lénine dit : « Les ouvriers... *ne pouvaient pas avoir encore* la conscience social-démocrate. Celle-ci ne pouvait leur venir que du dehors [3] ».

On pourrait rappeler ici l'appréciation de Marx sur son propre enseignement : « Ce qu'il y a de nouveau dans mon enseignement est la démonstration... que la lutte de classes mène inévitablement à la dictature du prolétariat. » Or, pour Lénine la vision du but du prolétariat naît en dehors et indépendamment du mouvement spontané, de la lutte de classe de celui-ci. Par ses propres forces, dans sa lutte même, le prolétariat ne peut pas trouver la compréhension de son opposition irrémédiable à la bourgeoisie.

En schématisant la pensée de Lénine, le prolétariat n'est plus qu'un élément essentiel aux mains de la social-démocratie en vue de construire la dictature ouvrière.

Ce sont les révolutionnaires professionnels qui, d'après Lénine, forment en premier lieu le parti et qui ont la mission de porter la conscience socialiste au sein du prolétariat : « Il nous faut former des hommes qui ne consacrent pas à la révolution leurs soirées libres mais toute leur vie [4] », et (à la différence de « l'orga-

1. *Que Faire?* édition citée, p. 198.
2. Cité par Bertram Wolfe, *Three who made a revolution*, retraduit de l'anglais par nous.
3. *Que Faire?*, édition citée, p. 197, souligné par Lénine.
4. « Nos objectifs immédiats. »

nisation des ouvriers », qui doit être professionnelle et large). « l'organisation des révolutionnaires doit englober avant tout et principalement des hommes dont la profession est l'action révolutionnaire [1] ».

Ce corps de révolutionnaires professionnels doit être formé indifféremment d'intellectuels ou d'ouvriers. Dans *Que Faire?* Lénine conseille de faire sortir de l'usine l'ouvrier qui a des capacités d'organisateur ou d'agitateur. « Nous devons prendre soin qu'il vive aux frais du parti, qu'il puisse, quand il faudra, passer à l'action clandestine, changer de localité, sinon, il n'acquerra pas grande expérience. » Lénine ne considère pas cette mesure comme quelque chose d'exceptionnel. Il n'indique pas non plus qu'après une période d'activité comme révolutionnaire professionnel l'ouvrier ainsi éduqué devra réintégrer son milieu, retourner à l'usine. Pour Lénine la lutte des ouvriers et la conscience socialiste ne sont pas des catégories qui doivent se fondre au point de n'en faire plus qu'une, supérieure, comme chez Rosa Luxembourg. Chez Lénine la conscience, incarnée dans le parti, doit rester à part, en avant de la lutte ouvrière, et montrer le chemin.

Les révolutionnaires professionnels ne se définissent pas par rapport à la classe à laquelle ils appartiennent. Non seulement ils ont un rôle séparé (et qui doit rester séparé) de celui de la classe ouvrière, mais ils constituent en quelque sorte une profession au-dessus des classes. Les ouvriers qui y rentrent se déclassent de ce fait par rapport à leur ancien milieu.

Par quel moyen les social-démocrates acquièrent-ils la conscience politique qu'ils portent aux ouvriers? Lénine remarque avec justesse que, vu le caractère complexe de la société russe, cette conscience pourra s'acquérir seulement dans un contact avec *toutes* les classes de la société. Il demande donc aux social-démocrates d'organiser l'action de toutes les classes contre l'autocratie [2].

Ceci correspond à l'un des traits du léninisme sur lequel nous reviendrons. Retenons pour le moment que Lénine demande à des détachements de révolutionnaires professionnels de manœuvrer dans tous les milieux : petite bourgeoisie, bourgeoisie et même petite noblesse mécontente du tsarisme.

Deux faits sont à noter en liaison avec cette tactique. En premier lieu Lénine n'envisage de faire faire à la classe ouvrière son

1. *Que Faire?*, édition citée, p. 265.
2. *Que Faire?*, édition citée, p. 229 et suivantes.

expérience politique que par personnes interposées, les révolutionnaires professionnels, qui eux-mêmes ne peuvent vraiment pas être qualifiés d'ouvriers. Deuxièmement, pressé par des contradicteurs, Lénine affirmera que ces campagnes nationales contre l'autocratie, ces actions au cours desquelles les révolutionnaires professionnels évoluent au sein de toutes les classes, sont socialistes, portent le sceau ouvrier du simple fait que c'est le parti qui les organise et que le parti est ouvrier [1]...

C'est un fait, Lénine et à sa suite, de manière caricaturale, les staliniens ont toujours eu tendance à considérer le parti comme un facteur révolutionnaire en soi et non pas comme un instrument relatif.

Quels sont les rapports, au sein du groupe de révolutionnaires professionnels qui, pour Lénine, constitue un élément indispensable? Nous avons vu que Lénine n'était pas pour la liberté de critique et qu'il se prononçait contre l'électivité des organes du parti. En ce qui concerne la liberté de critique —, voici ce que Lénine répond dans *Que Faire?* à ceux qui la demandent : « Des gens véritablement convaincus d'avoir fait avancer la science ne réclameraient pas la liberté pour de nouvelles conceptions d'exister parallèlement aux anciennes mais le remplacement de celles-ci par celles-là. [2] » La comparaison ne nous semble ni convaincante ni même juste, mais elle définit bien la position de Lénine dans cette question.

Compte tenu du rôle que Lénine assignait au parti, il ne pouvait pas en être autrement. Pour Lénine les révolutionnaires professionnels étaient des guerriers, plus, des héros. Ils étaient à l'avant-garde de la masse ouvrière, qui, elle-même, ne formait qu'une minorité de la nation. Ils devaient diriger les ouvriers et ils devaient aussi manœuvrer parmi les autres classes. La discipline la plus serrée et l'efficience étaient indispensables, et Lénine le souligne souvent. De plus, comme nous le verrons, Lénine assignait au parti dans certains cas un rôle de frein par rapport aux ouvriers et aux paysans révolutionnaires. Il est clair que dans ces conditions des dissensions importantes, des discussions qui pouvaient être paralysantes pour l'action étaient inadmissibles.

1. *Que Faire?*, édition citée, p. 247.
2. O.C., p. 179.

Au deuxième congrès, en 1903, Lénine dira au cours de la discussion qu'il faut au parti 90 % d'unanimité.

Mais personne mieux que Lénine lui-même n'a défini ce qu'est le parti et pourquoi il ne peut pratiquer la liberté de critique : « Groupe compact, nous cheminons par une voie escarpée et difficile, nous tenant fortement par la main. Nous sommes entourés d'ennemis de toutes parts et il nous faut marcher presque constamment sous leur feu. Nous nous sommes unis en vertu d'une décision librement consentie afin de combattre nos ennemis et de ne pas tomber dans le marais voisin... Or, voilà que certains d'entre nous viennent nous dire : « Allons dans le marais ». Et si l'on essaye de leur faire honte, ils répliquent : « ... Comment pouvez-vous, sans rougir, nous dénier la liberté de vous inviter à suivre une voie meilleure? » Oh! oui messieurs, vous êtes libres non seulement de nous inviter, mais d'aller où bon vous semble, fût-ce dans le marais... [1] ». Parmi ceux sur lesquels Lénine ironise ainsi, à qui il indique le marais comme ambiance normale, il y avait certainement beaucoup d' « opportunistes » et de futurs transfuges. Il y avait aussi d'honnêtes militants inquiets de l'orientation de l'*Iskra*, comme les signataires de cette lettre (Un groupe de camarades) que M. Pierre Pascal cite dans son édition de pages choisies de Lénine : (L'*Iskra*) « ... pénétrée d'intransigeance sectaire... est toujours prête à flétrir tout désaccord avec elle non seulement comme un écart des principes social-démocrates, mais comme une désertion à l'ennemi... » (septembre 1901) [2].

A la liberté d'opinion — dans les cadres du marxisme — au sein de l'organisation, au principe d'électivité de ses organes, Lénine oppose la confiance réciproque, l'esprit de fraternité d'armes qui doit régner au sein du groupe de révolutionnaires professionnels : « Le seul principe sérieux en matière d'organisation pour les militants de notre mouvement doit être : secret rigoureux, choix rigoureux des membres, préparation de révolutionnaires professionnels. Ces qualités étant réunies, nous aurons quelque chose de plus que le « démocratisme » : une entière confiance fraternelle entre révolutionnaires [3] ».

A la tête de ce groupe de combattants, Lénine place un état-major adéquat : « ... sans une dizaine de chefs talentueux, de chefs

1. O.C., p. 179.
2. *Pages choisies de Lénine*, bureau d'édition, vol. I, p. 84.
3. O.C., p. 291.

éprouvés, instruits par une longue pratique, bien d'accord entre eux et connaissant parfaitement leur rôle respectif, aucune classe de la société contemporaine ne peut mener fermement la lutte [1] ». Et Lénine d'exprimer son admiration pour le solide et stable état-major de la social-démocratie allemande.

Bien sûr, l'illégalité, la surveillance de l'Okhrana, étaient pour beaucoup dans le refus par Lénine des principes démocratiques à l'intérieur de l'organisation. Il est pourtant impossible de tout expliquer par là. Dans sa « Lettre à un camarade sur les questions d'organisation » (septembre 1902), bourrée de conseils pratiques, et qui montre une minutieuse connaissance des conditions où l'on militait en Russie, Lénine recommande la tenue non périodique d'assemblées de trente à cent militants dans des forêts, par exemple. Rien ne se serait opposé, au cours de ces assemblées, à l'élection démocratique de comités locaux ou de ceux des groupes d'entreprise. Lénine lui-même reconnaîtra plus tard, en 1905, que l'on avait exagéré dans la non-application des principes démocratiques au sein de l'organisation.

Peut-on affirmer que la pratique de l'organisation léniniste correspondit point par point aux principes énoncés au début du siècle? Certes, non. Souvent il y eut des divergences et parfois Lénine se laissera convaincre par ses contradicteurs. En fait, Lénine qui possédait un grand sens de la réalité se montrera aux moments décisifs plus souple que n'importe lequel de ses compagnons de lutte. C'est un fait, malgré tout, que la tendance générale du bolchevisme en matière d'organisation restera celle définie avec tant de force dès fin 1901.

Pour Lénine cette machine de guerre sociale, ce parti, si efficace pour l'action mais si peu adéquat pour l'élaboration politique et pour l'éducation des ouvriers, était le seul possible étant donnée la situation en Russie. Il ne peut être ici question de placer la formule bolchevique du parti dans le cadre du léninisme : un volume y serait nécessaire, car il faudrait placer à son tour le léninisme dans le cadre de l'histoire russe. Nous nous limiterons donc à donner quelques aspects de la question [2].

1. O.C., p. 273.

2. Par contre, nous reprochons aux quelques livres récents ayant trait à l'histoire du bolchevisme de ne pas avoir souligné que la théorie léniniste du parti découle normalement de la conception léniniste de la révolution russe :

M. Bertram Wolfe (*Three who made a revolution*, New-York, 1948),

Il était clair au début du siècle que la Russie était à la veille d'une révolution. Pressés par des besoins stratégiques, par leur politique de grandeur, les tsars avaient fait de grands efforts pour moderniser le pays. L'industrie créée leur avait suffi pour subjuguer des peuples plus arriérés ou plus petits que la Russie; elle avait en même temps introduit dans les fondements de la société une véritable charge de poudre. La classe ouvrière, en partie la bourgeoisie, étaient des éléments destructeurs pour la Russie féodale et pour son régime de despotisme asiatique. D'autre part, pour créer cette industrie les gouvernants avaient dû encore et encore pressurer le paysan et charger d'impôts la noblesse campagnarde. L'ensemble de la société, hormis la haute bureaucratie gouvernementale, attendait un changement. Vers le début du siècle les grèves ouvrières se multipliaient chaque année et, sur les demeures des seigneurs, toujours plus souvent apparaissait le coq rouge de l'incendie, vengeance du paysan.

En mars 1902 Kautski écrivait : « Le centre révolutionnaire se déplace de l'occident vers l'orient... Les événements de ce siècle semblent indiquer que nous allons vers un nouveau centre révolutionnaire c'est-à-dire vers la Russie... ». Et dans *Que Faire?* Lénine précisait : « L'histoire nous assigne maintenant une tâche immédiate, la plus révolutionnaire de toutes les tâches immédiates du prolétariat de n'importe quel pays. »

Il s'agissait en premier lieu pour Lénine d'agir vite. Si, comme nous le verrons, à la conception trotskiste de la révolution correspondait un parti qui pouvait s'organiser au cours même de l'action, Lénine avait besoin d'un instrument bien mis au point.

Pour Lénine la révolution à venir sera en premier lieu paysanne,

s'attache par trop au côté pittoresque des choses pour pouvoir présenter une étude vraiment sérieuse. Malgré l'intérêt des détails qu'il donne, malgré sa recherche honnête, son œuvre garde un caractère assez fâcheux de « best seller ».

M. Deutcher (*Staline*, Londres, 1950) a le mérite de nous présenter un Staline objectif, vivant et, pour ainsi dire, vivant (jusqu'à un certain point) la théorie léniniste du parti. Mais M. Deutcher passe rapidement sur la période de formation du bolchevisme et sur les problèmes théoriques des années 1900 pour insister davantage — et très sérieusement — sur les périodes ultérieures.

Trotski était de loin le mieux placé pour nous donner une étude du léninisme et aussi une histoire du parti bolchevique. Ses écrits d'avant 1917 sont précieux à cet égard. Mais son *Staline* (Paris, 1948, chez Bernard Grasset), remarquable sous plus d'un angle, devient contradictoire lorsqu'il analyse l'histoire du bolchevisme : c'est la contradiction de Trotski lui-même, devenu bolchevique tout en restant trotskiste.

la clef du problème social étant en Russie la question agraire. Mais toute révolution agraire est une révolution bourgeoise et nationale, démontrait Lénine, en ce sens qu'elle n'est pas dirigée contre la propriété privée et que toute la nation participe plus ou moins au renversement de l'ancien régime.

La bourgeoisie, expliquait Lénine, est contre le Tsar. Mais trop faible, trop peureuse devant les revendications propres des ouvriers, trop liée à la bureaucratie impériale, elle trahira sa propre révolution en cours de route. La paysannerie, et aussi la couche moyenne des villes, n'est pas homogène; à un pôle elle tend vers la bourgeoisie; à l'autre vers le prolétariat. Mais dans son ensemble elle « marchera » contre le régime, et son assaut, à côté de celui des ouvriers, devra être décisif. La classe ouvrière sera la plus décidée, car elle est seule à vouloir dans son ensemble dépasser la révolution bourgeoise et aller, au cours d'une étape suivante, vers la révolution socialiste.

Quel pourra être le sort de cette révolution bourgeoise faite contre la bourgeoisie, sans une social-démocratie fortement organisée, se demandait Lénine? Et il soulignait le fait qu'il n'y avait en Russie qu'un million et demi d'ouvriers d'usine et de mine (sur dix millions de salariés) face à des dizaines de millions de petits bourgeois et de paysans particularistes et empreints de préjugés. Il était certain pour Lénine que, sans une cohorte disciplinée et consciente, cette révolution faite par des couches diverses et liées à leurs milieux étroits risquait de se perdre dans des centaines de voies secondaires.

La révolution devra instaurer un gouvernement provisoire qui expropriera les féodaux, mais non les capitalistes. En faveur des ouvriers il proclamera la journée de huit heures. Il sera impossible d'aller plus loin, démontrait Lénine, car les conditions matérielles ne sont pas données en Russie pour instaurer le socialisme et aussi parce qu'il faudra tenir compte de l'allié paysan, qui, lui, se considérera satisfait une fois sa soif de terre apaisée.

Dans ses polémiques des années 1905-10 avec Lénine, Trotski soulignait qu'ayant eu un rôle capital dans le renversement du féodalisme, la classe ouvrière passera d'elle-même à l'expropriation des capitalistes, ses ennemis directs et alliés des féodaux. Et Trotski qualifiait la révolution formulée par Lénine de « révolution de Carême », de « révolution d'abstinence pour la classe ouvrière ». Lénine ne répondait pas directement à ces arguments:

il mettait seulement encore en valeur le poids du facteur paysan, mais il était clair pour lui que, dans le cas cité par Trotski, le parti aurait à retenir les ouvriers.

Fort intéressante est sous le même angle l'attitude que prit à ce moment Lénine envers les luttes paysannes.

Dans le numéro 3 de l'*Iskra*, en avril 1901, Lénine précise, après avoir analysé les rapports sociaux au village : « Nous avons vu qu'il existe dans la campagne russe actuelle deux sortes d'antagonismes : premièrement entre ouvriers agricoles et patrons; deuxièmement entre la classe paysanne dans son ensemble et les grands propriétaires. Le premier se développe, le second s'affaiblit. Le premier est dans l'avenir, le second ressort déjà en grande partie du passé. Néanmoins, c'est ce second antagonisme qui a pour les social-démocrates la signification la plus profonde et pratiquement la plus importante. » Et plus loin, après s'être prononcé en faveur d'un développement capitaliste des campagnes russes, Lénine dit : « Nous commettrions une erreur si nous défendions des mesures interdisant l'évolution sociale ou protégeant artificiellement les petits exploitants contre les progrès du capitalisme, contre le développement de la production en grand... »

C'est clair : ayant conclu à l'impossibilité d'un développement socialiste de la Russie, Lénine tirait toutes les conclusions et ne voulait pas plus dans les campagnes que dans les villes qu'une révolution sociale trop radicale compromît les chances d'un développement capitaliste. Or, cette révolution radicale était voulue par les éléments les plus déshérités de la société russe. En somme Lénine, la grande figure révolutionnaire de notre siècle, compte tenu de la situation en Russie, présentait, il y a cinquante ans, presque le même programme que les jacobins de la révolution française. Et il est sûr que, dans une certaine mesure, le jacobinisme en matière sociale l'amenait au jacobinisme dans les questions d'organisation. Lénine était pour la dicatature contre les partisans de l'autocratie et pour cela il fallait un pouvoir fort. Cette dictature sera populaire (« Dictature démocratique des ouvriers et des paysans ») et pour maintenir l'équilibre entre les couches antagonistes de la population, pour pousser les uns et pour retenir les autres, il fallait un parti fort et discipliné.

En somme Lénine se trouvait pris dans une terrible contradiction : il préconisait un régime social bourgeois instauré par le parti socialiste, un capitalisme mis en place par la classe ouvrière.

Lénine espérait y échapper en limitant le capitalisme, en lui faisant suivre une voie « abrégée », plus « rationnelle », moins « malfaisante ». En ce qui concerne les campagnes par exemple, Lénine parlait d'un capitalisme à l'américaine ou à la prussienne, et, à choisir, exprimait sa préférence pour le premier. Surtout Lénine espérait sortir de la contradiction grâce à la classe ouvrière occidentale. De cette éventualité Lénine avait toujours tenu compte : on mettrait alors, en Russie également, la révolution socialiste à l'ordre du jour. Mais pour traverser ces étapes complexes, changeantes, pleines de surprises possibles, il fallait encore que le parti fût fort, uni et qu'il eût de solides positions dans le pouvoir. Lorsque Lénine parlait de la participation social-démocrate au gouvernement provisoire, au gouvernement de « dictature démocratique ouvrière, paysanne », il comptait bien que le parti aurait en main les clefs du pouvoir.

Nous avons d'une part rattaché la conception du parti chez Lénine à sa conception générale des rapports entre classe ouvrière et parti; de l'autre à la conception léniniste de la révolution russe. On pourrait certes conjecturer sur l'importance relative de l'un ou l'autre de ces éléments. De même sur la question de savoir dans quelle mesure sa conception de la révolution russe et sur l'état relativement arriéré de la classe ouvrière russe avaient pu influer l'idée que Lénine se faisait en général des rapports entre classe ouvrière et parti. Mais il ne peut s'agir pour nous d'en traiter ici.

En ce qui concerne la question des délais, celle de la nécessité pour Lénine de créer vite, avant l'éclatement de la révolution, un parti discipliné, il y aurait à préciser que personne, de très loin, n'aurait pu accomplir cette tâche aussi bien que Lénine même. Parlant du leader du bolchevisme, le chef menchevique Axelrod disait qu'il réunissait de grandes capacités d'organisateur à celles incontestables de théoricien. On peut ajouter à ceci que Lénine était le seul parmi les leaders du socialisme russe à posséder à ce niveau ces qualités. En comparant Lénine à Marx, Trotski écrira, en 1924, que même si Marx n'avait pas été le créateur de la première internationale, il serait resté ce qu'il est par ses livres, mais que Lénine, même s'il n'avait écrit aucun ouvrage, serait aussi grand parce qu'il a été le leader de la révolution russe. Et c'est certainement vrai. Malgré ses qualités de théoricien, Lénine restera dans l'histoire comme homme d'action, et comme homme

d'action représentant merveilleusement la classe ouvrière russe en ce qu'elle avait de meilleur. C'est dans ce sens que Trotski parle de Lénine comme type national. Tout chez Lénine, son style, sa manière de parler, son action, était empreint de la tension vers le but. Ses écrits sont sobres, dépouillés, utilitaires ; mais, même lorsqu'ils sont aussi techniques que la « Lettre à un camarade sur les questions d'organisation », ils respirent l'enthousiasme par leur densité, par l'extraordinaire volonté d'avancer que l'on sent dans chaque ligne. Lénine, dit Trotski, représentait non seulement l'ouvrier russe, mais l'ouvrier russe avec son passé paysan. Il représentait magnifiquement aussi la volonté, chez les meilleurs éléments de cette jeune classe ouvrière, d'avancer, d'apprendre, de réaliser, de rattraper leur retard historique. Dans ce sens, dans sa capacité de communier avec les ouvriers russes, de saisir le cours de leur pensée, de le traduire en mots d'ordre d'action et en tactique politique, Lénine restera un génie non encore égalé.

Mais aussi grand fût-il, Lénine était produit de son temps et de son milieu et sujet à l'erreur. Ce ne sera pas *sa* conception de la révolution russe qui s'avérera juste, mais celle de Trotski. Son immense volonté d'aider la classe ouvrière de son pays grâce au parti bolchevique, échouera dans la mesure où, les ouvriers russes restant isolés, sa tentative deviendra une expérience grandiose mais faite dans un temps et un milieu non encore mûrs. Son œuvre, le parti et l'État soviétique, se transformera en ennemie des travailleurs russes et, tragique retour des choses, cette dégénérescence sera facilitée justement par ce que Lénine avait mis d'étroitement discipliné, de serré et d'héroïque dans le bolchevisme.

Sous un autre angle encore, Lénine peut être considéré comme un « type national ». Pendant toute la seconde moitié du XIXe siècle il y eut en Russie des groupes populistes dont les militants abandonnaient tout pour « aller au peuple », pour se consacrer à l'activité révolutionnaire, en somme pour devenir des révolutionnaires professionnels. Ce n'est pas un hasard si Lénine termine son article de fond du premier numéro de l'*Iskra* avec le cri adressé à ses juges par l'héroïque militant populiste des années 1870, Pierre Alexéiev : « Le bras puissant de millions de travailleurs se lèvera et le joug du despotisme tombera en poussière. » Il y a là le souci de rattacher l'activité socialiste-marxiste au passé révolutionnaire de la Russie. A de nombreuses reprises, parlant des questions

d'organisation, Lénine donnera en exemple les groupes populistes du siècle dernier.

Pendant les années 1900, années de formation du bolchevisme, les conditions des décades précédentes persistaient en Russie : situation révolutionnaire, terreur primitive mêlée de paternalisme de la part des autorités, pauvreté, immense désir de la jeunesse intellectuelle de se créer un horizon plus large, de « changer quelque chose », de ne plus vivre comme les pères avaient vécu. Les groupes social-démocrates, mal liés les uns aux autres, menaient une existence illégale ou semi-légale. Formés en majorité d'intellectuels, ils allaient aussi « au peuple », mais cette fois-ci aux ouvriers et non plus aux paysans. La formule du révolutionnaire professionnel correspondait à la situation et en grande partie à un état de fait. Le mérite — ou le démérite — de Lénine c'est d'avoir généralisé, théorisé, glorifié cet état de fait.

Ses adversaires ont souvent accusé Lénine de manque de scrupules, d'amoralisme. C'est un fait : dans les luttes de fraction à l'intérieur de la social-démocratie russe, dans les disputes idéologiques, Lénine fut souvent peu scrupuleux. Mais il n'y avait là aucun véritable amoralisme. Ses convictions, son attachement à la cause du prolétariat russe, coulaient tellement de source et tout le reste y était si naturellement subordonné que son « amoralisme » correspondait en réalité à un niveau supérieur de morale. Simplement, lorsqu'il fut convaincu qu'il fallait rompre avec les mencheviques, il n'eut de cesse qu'il n'eût scissionné et tous les prétextes lui furent bons. Lorsqu'il pensa qu'il n'était plus profitable de discuter avec eux, il ne répondit plus à leurs arguments, ou bien répondit à côté.

Cet « amoralisme moral » correspondait à la fameuse tension vers le but, que tous ceux qui approchaient Lénine remarquaient. Il peut se rattacher encore à la jeunesse de la classe ouvrière russe, au fait que l'histoire avait abrégé les délais pour elle, qu'elle avait mis sur ses épaules, dès son enfance, une tâche d'adulte. Il fallait faire vite; il n'y avait pas place pour de longues argumentations; il n'y avait que quelques années pour construire un parti, et non pas un demi-siècle comme en Occident.

Dès la période de l'*Iskra*, tout chez Lénine concourait au même but : construire un parti capable de jouer un rôle dirigeant dans la révolution qui s'annonçait.

Au sein de l'*Iskra* Lénine s' « arrangea » pour que le secrétariat fût tenu par sa compagne. Celle-ci note dans ses mémoires que « l'opération fut délicate ». Grâce au secrétariat, Lénine contrôlait les liaisons avec la Russie : correspondance, arrivants. L'Iskra avait des agents appointés qui circulaient en Russie : Lénine les contrôlait également. Grâce à ce début d'appareil, Lénine « travailla » les délégations au deuxième congrès qui devait être celui de la scission. Trotski le note dans ses souvenirs sur Lénine. Dès avant la scission l'Iskra était divisée en « durs » et en « mous » et Lénine avait comme une prescience de ce qui allait arriver.

Après le congrès, Lénine contrôlait et l'Iskra et le comité central qui se tenait en Russie. Il était d'abord pour la primauté de l'Iskra; lorsqu'il en perdit le contrôle à la suite du changement de front de Plékhanov, Lénine trouva des arguments en faveur de la primauté du Comité Central. Lorsqu'il en perdit également le contrôle, il convoqua une conférence bolchevique qui se baptisa congrès du parti.

En 1906, après qu'il eut écrit que les mencheviques « vendaient des voix ouvrières à la bourgeoisie », ceux-ci le convoquèrent devant un tribunal du parti. Lénine déclara que « ...son but n'était pas de corriger les fautes de ses adversaires mais de les détruire. Ses paroles étaient destinées à provoquer la haine, l'aversion et la suspicion... Il n'y a pas de limite à cette lutte à l'intérieur d'une organisation scissionnée : la seule limite est le code pénal.[1] » Lénine savait que les mencheviques étaient de sincères révolutionnaires, mais on était en pleine révolution et il considérait leur tactique comme néfaste.

Vers 1908-1909 il y eut entre les fractions social-démocrates de graves disputes d'argent à la suite des « expropriations » révolutionnaires de Russie : il semble prouvé que non seulement les bolcheviques ne partagèrent pas honnêtement, mais qu'ils procédèrent à des « expropriations » au sein même du parti.

Nous pourrions multiplier les exemples, mais en ce moment nous nous proposons simplement d'illustrer la pratique organisationnelle du léninisme par rapport à un autre courant ouvrier, et concurremment de rechercher dans quelle mesure s'y trouvent les racines des pratiques staliniennes d'aujourd'hui.

1. Cité par M. Bertram Wolfe, *Three who made a revolution*, retraduit de l'anglais par nous.

Malgré les apparences, dans l'application du principe « le but justifie les moyens » Lénine se traçait une limite qu'il ne dépassait pas : il essayait de détruire ses adversaires politiquement, jamais il ne les salissait, jamais il ne s'adonnait aux attaques personnelles. Sous cet angle, le stalinisme n'est qu'une caricature méconnaissable du léninisme. Bien sûr, on peut leur trouver en commun des principes plus fondamentaux, tels que « Le parti au-dessus de tout », par rapport auxquels le reste peut apparaître comme affaire de nuances. Mais justement toute la question est là : Lénine, cet homme si intransigeant quant aux principes, avait aussi les moyens de dominer son œuvre c'est-à-dire *l'application* de ses principes.

Il n'en était plus de même, dès avant 1917, de ses partisans, de ce corps de révolutionnaires professionnels qu'il avait créé et dont Staline était un élément parmi les plus typiques.

Lénine — Staline.

Si, sur l'histoire du bolchevisme, il y a un grand nombre d'ouvrages, l'histoire — et la sociologie — des révolutionnaires professionnels reste encore à écrire. Peu d'études sérieuses sur la vie des organisations et des militants bolcheviques des provinces russes, peu de vues d'ensemble surtout. Thème essentiel pourtant, s'il en fut, lorsqu'on veut comprendre la rapidité de la dégénérescence du régime de 1917. En pleine lutte anti-trotskiste, en 1924, Zinoviev écrira : « C'est de ce groupe de révolutionnaires professionnels, fondé il y a une vingtaine d'années, que sont sortis presque entièrement les cadres qui assument aujourd'hui la direction de notre parti et même de l'État. [1] » — reproche au créateur de l'Armée Rouge, qui n'en avait pas été.

Dans les lignes qui suivront, nous ne pourrons donner, certes, qu'une image rapide du problème.

A la jeunesse du mouvement marxiste en Russie. correspondait la jeunesse de ses combattants : 1901, 1902, 1903 étaient l'époque des militants de moins de trente ans. Intellectuels d'origine petite bourgeoise, en grande majorité, ils étaient dévoués sans limite à la cause socialiste. Ils avaient abandonné carrière et famille et vivaient pauvrement. Ils savaient que la prison et la déportation

1. Zinoviev, *Histoire du Parti Communiste russe.*

les attendaient presque certainement. Leur plus grande ambition était d'aider les ouvriers à s'émanciper. Par la force des choses pourtant, ils étaient amenés, eux non-ouvriers, à s'installer à la direction des ouvriers et à reléguer ceux-ci au rôle de pions.

La vie des révolutionnaires professionnels était très différente de celle des ouvriers. Rendez-vous clandestins, séances, voyages, conférences, rapports à préparer ou à étudier, prenaient le plus clair de leur temps. Lorsqu'ils dirigeaient une grève ce n'était presque jamais du milieu de la masse : ils étaient clandestins le plus souvent, et surtout ils ne devaient pas se compromettre. Ils tenaient des réunions secrètes avec la fraction bolchevique du syndicat ou avec des ouvriers de confiance. Ils étaient le plus souvent « liés » au milieu ouvrier; ceci indique en même temps qu'ils étaient en dehors.

Les révolutionnaires professionnels avaient le sens de l'efficience. Ils avaient eux aussi l'ambition de faire vite. Peu à peu ils étaient devenus de vrais techniciens des problèmes d'organisation ouvrière. Or, les ouvriers, eux, quoique sympathisants en majorité, évoluaient lentement. Analphabètes bien souvent, pris dans les soucis de leur vie, travaillant des douze et treize heures par jour, peu d'entre eux s'élevaient au niveau d'organisateurs politiques. Et ceux qui y réussissaient, les révolutionnaires professionnels, écoutant les conseils de *Que Faire?* et surtout le besoin criant de cadres, les faisaient sortir de l'usine. Très très vite alors, l'ancien ouvrier acquérait les mœurs de son nouveau milieu et se détachait de l'usine.

Du principe d'efficience au refus pur et simple, dans les comités du parti des ouvriers travaillant en usine, il n'y avait qu'un pas — que les révolutionnaires professionnels franchissaient en général. Et l'étape suivante était une confiance sans limites dans les vertus des comités, un orgueil et une suffisance de mauvais aloi. Alors on n'appelait plus les révolutionnaires professionnels autrement que « comitards ». Ils étaient déjà à ce moment en voie de constituer une nouvelle caste.

Vers 1905 les étapes citées étaient franchies. « Le parti souffrait de l'orgueil de ses bureaux et c'était là le commencement de la bureaucratisation », dit Trotski (*Staline*, page 89). Et Krupskaïa, la compagne de Lénine, note dans ses mémoires : « Le comitard était d'ordinaire un homme plein d'assurance; il savait l'énorme influence que le comité avait sur les masses, en règle générale le

comitard n'admettait aucune démocratie à l'intérieur du parti. [1] »

Pourtant la situation était telle que les comitards étaient indispensables à l'organisation. Ils maintenaient les liaisons, ils faisaient imprimer et diffuser la littérature politique. Grâce à eux, bien des ouvriers réussirent à briser l'obscurantisme officiel et arrivèrent à une compréhension plus large des problèmes politiques.

Staline faisait partie de l'ordre des révolutionnaires professionnels dès 1901. Agé de vingt et un ans il y entra pour ne plus le quitter. Nous ne prendrons pas part ici à la discussion sur les traits personnels de Staline. Il nous suffira de dire qu'il avait quelques-unes des qualités qui font un bon révolutionnaire professionnel : fermeté, persévérance, courage. Par ailleurs son manque de chaleur, son incapacité de communier largement avec la masse, soit par la parole soit par l'écrit, le confinaient au monde des comités, en faisaient le comitard par excellence. Tandis que sa ruse, sa capacité de déceler les points faibles de l'adversaire, étaient une garantie supplémentaire de carrière dans le milieu fermé où il évoluait.

Staline mènera jusqu'à la révolution la vie non dépourvue d'héroïsme de ses camarades : il milite, est pourchassé, arrêté, il s'évade, milite à nouveau. Dès le premier moment Staline acquerra aussi tous les défauts des comitards. Trotski note qu'en automne 1901, Staline, membre du comité de Tiflis, s'opposa formellement à l'entrée des ouvriers dans le comité. En janvier 1905, Staline écrira dans la *Lutte prolétarienne*, journal socialiste géorgien : « L'unité de vues sur le programme, la tactique et les questions d'organisation constitue la base sur laquelle notre parti est bâti. Si l'unité de vues s'émiette, le parti s'émiette également [2] ».

La révolution de 1905, le fait que les masses abandonnaient leur passivité, surprit, désempara les comitards : le poids de l'activité était dans la rue maintenant, et non plus au sein des comités. La réaction de Staline est typique quant à l'état d'esprit qui régnait dans les comités : à la suite de la fusillade du 9 janvier 1905, à Pétersbourg, qui marque le début de la révolution, Staline écrit dans un appel : « Tendons-nous la main et serrons-nous autour des comités du parti. Pas un instant nous ne devons oublier que seuls les comités du parti peuvent nous diriger comme il convient, que seuls ils nous éclaireront la voie de la terre promise. [3] »

1. Krupskaïa : *Souvenirs sur Lénine*, p. 174.
2. Cité par Deutcher, O.C., p. 59. Retraduit de l'anglais par nous.
3. Cité par Trotski, O.C., p. 95.

En octobre 1905, lorsqu'en pleine grève générale les ouvriers de Pétrograd désignent spontanément des délégués pour le premier soviet, le comité bolchevique de la ville regarde le nouveau venu avec méfiance, comme un concurrent possible. Pour le soutenir, le comité posa au soviet la condition de se déclarer pour le programme de la social-démocratie, pratiquement de se soumettre au comité. Le soviet refusa. Il était l'expression vivante d'une réalité nouvelle que le comitard, conservateur comme tous les bureaucrates, ne pouvait comprendre.

Lénine était « Le Vieux » pour les révolutionnaires professionnels. Non pas à cause de son âge — Lénine avait trente-cinq ans en 1905 — mais il faut voir là une marque très rare de respect. Lénine était l'auteur des idées que portait le jeune appareil bolchevique; il était en même temps le créateur de cet appareil même. Lénine continuait à suivre l'appareil, pourtant il mesurait les choses à une tout autre échelle que les révolutionnaires professionnels. Ces derniers, pris d'abord dans l'engrenage exigeant de la construction de l'appareil, de son maintien et de son extension ensuite, étaient amenés à perdre de vue que l'appareil n'est qu'un moyen et non pas un but.

Certes les écrits de Lénine de 1901 pouvaient par leur côté de rigueur absolue être interprétés dans ce sens : il avait eu en vue une nécessité urgente. Mais Lénine savait — nous l'avons vu — s'adonner à une œuvre et en même temps la dominer. Il en allait autrement pour l'œuvre même, pour l'organisation. Absorbée à grandir, manquant de démocratie intérieure, elle était incapable de se voir et de se juger réellement.

En octobre 1905, de l'étranger, au vu de télégrammes de presse, Lénine se rendit compte de l'importance du soviet de Pétrograd et demanda à ses partisans de changer d'attitude. En janvier de la même année, note Trotski, sans doute le jour même où Staline recommandait aux ouvriers de Tiflis le comité où il siégeait comme guide pour la *Terre Promise*, Lénine écrivait : « Donnez libre cours à la haine et à la colère que des siècles d'exploitation, de souffrance et de malheur ont accumulées dans vos cœurs ! [1] » Rien ne peut mieux mesurer la distance qui séparait Lénine des comitards en 1905.

La même année également, en avril, se tint à Londres un congrès

1. Cité par Trotski, O.C., p. 95.

bolchevique où Lénine fut mis en minorité par les comitards sur la question de la participation ouvrière aux directions locales du parti. Lénine demandait une direction ouvrière dans chaque comité, les comitards déclaraient qu'il n'y en avait pas assez qui soient capables de remplir ces fonctions : Lénine avait en vue la masse ouvrière qui se réveille; les comitards la bonne marche de l'organisation. Les deux pouvaient se réclamer du bolchevisme.

Quatre ans après *Que Faire?* l'organisation préconisée dans cet ouvrage existait, et la netteté des termes de ce livre y avait certes contribué. Mais maintenant les militants, devenus des comitards, s'appuyaient sur l'idée, contenue dans le bolchevisme, de l'importance décisive de l'organisation dans les luttes ouvrières, pour en tirer raison de ne plus s'appuyer sur les ouvriers mêmes.

Pendant les années brillantes du mouvement révolutionnaire, 1905-1906, Staline, comitard par excellence, se réfugie dans le seul coin de l'organisation où le souffle démocratique ne pénétrait pas : l'appareil technique. En 1906 Staline participe à la conférence bolchevique de Tamerfors : il y rencontre pour la première fois Lénine. Des années plus tard il nous donnera une description de cette rencontre : « L'usage veut qu'un « grand homme » arrive habituellement en retard aux réunions afin que les membres de l'assemblée attendent sa venue le souffle en suspens. Et puis les assistants avertissent de l'arrivée d'un grand homme par des « chut... silence... le voilà! ». Ce cérémonial ne me semblait pas superflu car il en imposait, il inspirait le respect. Quelle ne fut pas ma déception quand j'appris que Lénine s'était présenté à la réunion avant les délégués et que, dans un angle de la salle, il poursuivait le plus simplement du monde une conversation des plus ordinaires avec le plus ordinaire des délégués de la conférence. Je ne vous cacherais pas que cela me parut à l'époque comme une certaine violation de certaines règles établies. [1] » On a là une image de ce que devenait, à l'échelle du comité de Bakou, le principe énoncé par Lénine de la nécessité d'un groupe de chefs stable et uni.

Les années de réaction, après 1906, furent marquées par de graves dissensions au sein du socialisme russe. Les « liquidateurs » ont pratiquement renoncé à l'espoir de la révolution; les « conciliateurs » ne voulaient pas rompre avec les premiers. Lénine combat

1. « Lénine vu par Staline », dans Œuvres choisies de Lénine. Vol. I, p. 31-32. Éd. fr. de Moscou, 1946.

âprement ces deux tendances et, à un moment, il a la majorité des militants bolcheviques de Russie contre lui : Lénine avait en vue la perspective du réveil de la classe ouvrière, les comitards la force immédiate des comités conciliateurs qui réunissaient la majorité des social-démocrates.

En janvier 1911, Staline écrit une lettre dans laquelle il qualifie la polémique de Lénine avec le bloc conciliateur Trotski-Martov-Bogdanov de « tempête dans un verre d'eau ». « Mais les ouvriers — continue-t-il — commencent à regarder l'émigration en général avec dédain : « Qu'ils demandent la lune autant que le cœur leur en dit, mais nous, à qui les intérêts du mouvement sont chers, travaillons et le reste s'arrangera. C'est selon moi ce qu'il y a de mieux à faire.[1] » Attitude typique de comitard, s'il en fut : le travail pratique seul compte, grâce à cela « tout s'arrange »; la lutte idéologique n'est que tempête dans un verre d'eau. « Pour que Staline respecte l'idéologie — écrit Trotski — il faudra qu'elle ait produit une bureaucratie. » Avant 1917 les comitards ne respectaient réellement que cette partie du léninisme qui avait déjà produit un début de bureaucratie : la théorie organisationnelle.

Pourtant, tout en réservant l'avenir, Lénine appuiera de nouveau à fond les « praticiens » pendant la période de réaction. Tout se débandait, les ouvriers se taisaient, les milieux intellectuels de gauche étaient démoralisés. Il est certain que pendant cette passe difficile la majorité des cadres bolcheviques reste à son poste. Certes, les comités eux-mêmes n'étaient pas des abstractions et le vide autour d'eux les influençait. Mais par un effort de volonté on pouvait les faire vivre, et du fait même que le comitard prenait son point d'appui en premier lieu dans le comité, et non dans la masse mouvante, il gagnait en stabilité ce qu'il perdait en souplesse, en capacité de sentir avec les ouvriers, en possibilité de s'assimiler et de s'approprier les initiatives des masses. Le génie de Lénine consista justement en ce qu'il réunissait au plus haut point et la stabilité et la souplesse.

Pendant la période de réaction, les comitards furent au sens propre du terme l'élément conservateur du parti, l'élément qui maintient : c'était tout ce que l'on pouvait faire à ce moment. Et c'est parce que Lénine prévoyait pour l'avenir un réveil ouvrier que, de nouveau, il appuya les comités de Russie.

1. Cité par Trotski, O.C., p. 200.

Entre 1907-1909 environ, l'émigration bolchevique fut secouée par de graves disputes sur la tactique. Les « otzovistes » étaient pour le retrait des députés bolcheviques de la Douma; les « bolcheviques-partiitsi » n'étaient pas pour la rupture avec les conciliateurs; les « ultimatistes » étaient seulement pour un avertissement à la fraction de la Douma, etc. Les meilleurs leaders bolcheviques [1] étaient contre Lénine et celui-ci se trouva un certain temps en minorité dans sa propre fraction. Il manœuvra alors et il lui arriva de s'appuyer sur les mencheviques contre ses propres partisans. En 1909, aussitôt la majorité acquise, il exclut de la fraction bolchevique tous ses adversaires. Il se consacrera désormais à construire une direction de « praticiens ».

C'est dans cette perspective que Lénine « pousse » Staline. « Où est Staline? Que fait-il? », demandera Lénine dans des lettres montées en épingle maintenant. En 1912 Staline participe à la conférence bolchevique de Prague. Un comité central est élu dont il ne fait pas partie : il était encore trop peu connu. Mais aussitôt après la conférence, sur la proposition de Lénine, Staline est coopté. Ensuite, sur la proposition de Lénine également, Staline est nommé responsable de la délégation du comité central pour l'intérieur de la Russie. Staline était chef reconnu de tous les comitards, il était investi par Lénine et il était arrivé à ce poste par la voie typiquement comitarde de la cooptation. Après avoir fait exclure les meilleures têtes de l'organisation, Lénine recourait à Staline, cette « tache grise », comme il fut nommé par la suite. Mais sous le rapport de l'efficience Staline était certainement l'homme qu'il fallait en 1912.

Après le congrès social-démocrate de Stockholm de 1906, lorsque la révolution reculait déjà et que les soviets n'existaient plus, Lénine écrira au cours de sa polémique avec les mencheviques : « Le parti n'a jamais caché son intention de faire usage de certains organes hors parti, tels que le soviet, en vue d'étendre l'influence de la social-démocratie dans la classe ouvrière. En même temps, les organisations social-démocrates doivent comprendre que si leur travail au sein des masses est mené de manière sérieuse et large, de pareilles institutions peuvent actuellement devenir superflues. [2] » Cette surprenante prise de position, après le soutien accordé au soviet

1. Tels que Bogdanov, brillant philosophe; Rykov, futur président du Conseil des Commissaires du Peuple; Krassine, célèbre ingénieur.
2. Cité par B. Wolfe, O.C.; retraduit de l'anglais par nous.

une année auparavant, ne peut s'éclairer qu'à la lumière de la conception léniniste du parti : seule forme d'organisation capable d'assurer la continuité du travail, car seule à pouvoir être disciplinée, centralisée et « unie » (l'expression est de Lénine) à la théorie socialiste, celle-ci vivant, comme on le sait, hors du mouvement spontané des masses.

Jusqu'en 1917 l'idée soviétique ne joua pour ainsi dire aucun rôle chez Lénine. En janvier 1917 encore, à l'occasion de la commémoration de la révolution de 1905, dans un discours tenu à Zurich, Lénine dira à peine quelques mots du rôle que joueront les soviets. Le mois suivant, la révolution éclatera à Petrograd et les masses choisiront la forme soviétique pour être représentées...

Il fallut peu de jours à Lénine pour pratiquement réviser toutes ses positions sans les répudier formellement d'ailleurs. Son fameux mot d'ordre « Tout le pouvoir aux soviets » signifiait la rupture avec son idée de gouvernement provisoire de coalition, avec la « Dictature démocratique ouvrière-paysanne ». Lénine avait confiance dans la dynamique de la révolution : le parti bolchevique était le seul à demander la paix et la terre, les masses avaient renversé la monarchie, elles avaient confiance dans leurs forces, elles lutteraient et elles viendraient au parti bolchevique!

Par ailleurs, dans la situation donnée, le mot d'ordre « Tout le pouvoir aux soviets d'ouvriers et de soldats » signifiait pour le prolétariat : lutte avec perspective d'instaurer son propre pouvoir contre le gouvernement bourgeois, appuyé sur les éléments retardataires des campagnes. Cela signifiait encore que le nouveau pouvoir ouvrier, et non plus ouvrier-paysan, n'appliquerait plus un programme bourgeois, comme le prévoyait la formule léniniste de 1905. Dans ses fameuses *Thèses d'avril* (1917) Lénine posera pour la première fois la dictature du prolétariat comme tâche de la révolution en Russie. On mesure toute l'ampleur du tournant qu'effectuait Lénine, il est vrai plus en pratique et dans les conséquences inéluctables des nouveaux mots d'ordre, que systématiquement et dans les formules théoriques plus générales.

Cependant le corps des révolutionnaires professionnels réagissait suivant ses propres lois : combinaison entre son idéologie révolutionnaire et sa situation de groupe social d'origine petite bourgeoise qui, en somme, n'appartenait au prolétariat que par cette idéologie. Brusquement les militants bolcheviques changèrent l'illégalité contre des postes proches du pouvoir : soviets, commis-

sions officielles, comités divers. Cependant, pour le gros du prolétariat comme pour la masse des sympathisants bolcheviques, la situation avait changé plus en apparence qu'en réalité. Il advint alors ce qui tant de fois était déjà arrivé dans l'histoire des partis politiques : les intérêts de l'appareil du parti et ceux de la masse qu'il représentait entrèrent en opposition. L'appareil du parti eut tendance à confondre ses propres intérêts avec ceux des ouvriers [1]. Son origine sociale, le fait d'avoir mené une vie, en quelque sorte, entre les classes, le fait d'être séparé encore davantage des ouvriers, faisaient peu à peu glisser le corps des révolutionnaires professionnels-dirigeants bolcheviques sous l'influence des classes étrangères au prolétariat. Sans aucun doute l'ancienne idéologie bolchevique aida et justifia jusqu'à un certain point cette évolution : le gouvernement provisoire n'était-il pas un pas vers ce gouvernement populaire de coalition que préconisait Lénine? Même si les bolcheviques présents à Petrograd en février-mars voulaient un gouvernement plus radical, ils ne lui donnaient encore, conformément à la formule de la dictature-ouvrière-paysanne, qu'un programme bourgeois.

Staline, arrivé de déportation le 14 mars, n'était pas hors de l'ancienne ligne de Lénine lorsqu'il écrivait dans la *Pravda* que les bolcheviques soutiendraient résolument le gouvernement provisoire « dans la mesure où il lutte contre la réaction ou la contre-révolution [2] ». En échange il dépassait cette ligne lorsqu'à la conférence bolchevique de fin mars il déclarait qu'il fallait empêcher, retarder la rupture entre prolétariat et bourgeoisie. Mais en fait, plus qu'une inconséquence de Staline, il faut voir là la fragilité du léninisme de 1905. Lénine avait été, dans sa tactique, anti-capitaliste : il partait de l'idée que la bourgeoisie est incapable d'accomplir sa propre révolution; mais sa stratégie le menait à instaurer un gouvernement à caractère capitaliste. Staline, pendant les journées qui séparent son arrivée à Petrograd de celle de Lénine, tendit à réaliser l'harmonie du léninisme en soumettant la tactique à la stratégie. Lénine, lui, restera fidèle à sa tactique anti-capitaliste et y adaptera une stratégie nouvelle.

Le mot d'ordre « Tout le pouvoir au soviets » répondait aux vœux du prolétariat avancé. Trotski note qu'à Petrograd, dans les assemblées ouvrières, aussitôt qu'une motion prosoviétique

1. Trotski, *Staline*, p. 315.
2. Cité par Trotski, *Staline*, p. 289.

était présentée, elle était adoptée à la quasi-unanimité. Le 4 mars, le comité bolchevique de Vyborg, fameux rayon révolutionnaire de Petrograd, adopta une résolution en faveur du pouvoir aux soviets et l'afficha. Le comité bolchevique de la ville le réprimanda et Vyborg dut s'incliner. Les révolutionnaires professionnels eux-mêmes se différenciaient : tout en bas de l'échelle ils subissaient la pression ouvrière; en haut celle des sphères gouvernementales.

Le mois d'avril fut marqué par la lutte de Lénine avec les comitards pour la réorientation du parti. Il arriva que les comitards accusèrent Lénine de « trotskisme ». Le 14 avril, Kalinine, futur président du soviet suprême, révolutionnaire professionnel, déclare : « J'estime que le vieux bolchevisme ne s'est nullement avéré inapplicable pour le moment présent et je m'étonne que Lénine déclare que les vieux bolcheviques sont devenus gênants au moment présent. [1] » Au cours des discussions il arrivera à Lénine de parler de « Ces vieux bolcheviques qui plus d'une fois ont joué un triste rôle dans l'histoire de notre parti en répétant sottement une formule apprise par cœur au lieu d'étudier l'originalité d'une situation vivante et nouvelle [2] ».

Lénine réussira à faire adopter son orientation : elle allait dans le sens du mouvement de la masse et celui-ci était puissant comme une lame de fond. Les révolutionnaires professionnels suivirent le mouvement d'autant mieux que les bolcheviques commençaient à conquérir les soviets : rien n'imposait davantage au comitard que le fait accompli et en ceci il ressemblait à tous les bureaucrates.

L'état d'esprit comitard continuera à vivre à demi masqué à l'intérieur de la situation nouvelle qui était caractérisée par l'activité des masses. A chaque recul de la révolution, à chaque reflux des ouvriers, fût-il passager, comme au mois de juillet-août 1917, le poids relatif de l'appareil s'agrandira et il tendra de nouveau à prendre le dessus. C'est là la loi essentielle qui régissait le corps des comitards.

Pendant la révolution les masses deviennent leur propre organe exécutif, dit Trotski. Le régime soviétique devait simplement perpétuer et organiser le pouvoir que la révolution avait mis dans les mains des masses. Le malheur du régime d'octobre 1917, pourtant, fut qu'il n'eut pas les moyens de réaliser ses intentions. Certes, il donna la terre et ceci lui assura un crédit important. Mais le

1. Cité par Trotski, *Histoire de la Révolution Russe.*
2. Cité par B. Souvarine, *Staline*, p. 149.

système soviétique, qui devait assurer la participation directe des masses à la vie publique, s'ébrécha et pratiquement mourut en moins de deux ans.

La guerre civile sévissait. Dès 1918, on enlève aux soviets des unités de l'Armée Rouge tout pouvoir de décision; de même, contrairement à la tradition d'avant octobre 1917, les soviets des localités où les unités stationnaient n'y ont plus aucun droit de regard. Pour gagner la guerre civile on était forcé de revenir aux méthodes consacrées du commandement individuel.

La deuxième brèche dans le système soviétique, plus importante que la première, fut la création en 1919 d'une police politique secrète, forcément hors du contrôle direct des soviets. Dans ses mémoires Victor Serge [1] montre de manière saisissante comment cette police, la *Tchéka*, tend dès le début à se rendre indépendante, comment elle devient à peu près incontrôlable, comment, ainsi que toutes les polices, elle grossit et crée des « affaires » pour justifier de son importance, comment elle tend à se mêler de tout.

Parallèlement, dès 1918, une crise tragique de production oblige les autorités à mettre en vigueur dans les usines le système des primes et du salaire aux pièces qui brise la solidarité entre ouvriers. De même on revient au système de la responsabilité personnelle, celle du directeur nommé par l'administration. Le soviet n'aura plus qu'un rôle de contrôle, qui toutefois sera encore effectif quelque temps.

Cependant la classe ouvrière elle-même commençait à refluer, surtout depuis la fin de la guerre civile. Que lui avait donné le régime? A quoi lui servait la collectivisation des usines lorsqu'il n'y avait ni matières premières, ni — souvent — des techniciens capables? La famine sévissait et le « chacun pour soi » reconquérait ses droits. Dès 1920, les soviets d'entreprise n'avaient plus de vie réelle : les seuls à venir aux réunions étaient les membres du parti et les inévitables carriéristes.

En somme tout concourait pour que les comitards reprennent leurs droits. Leur activité, d'ailleurs, n'avait été noyée dans celle de la masse que pendant un temps assez court : deux ans peut-être. A bon droit les comitards pouvaient se considérer comme un élément clef du bolchevisme : depuis le début du siècle ils avaient assuré la continuité du mouvement, ils avaient supporté

1. *Mémoires d'un révolutionnaire*, Éditions du Seuil, Paris, p. 195.

le poids de la répression, pendant la guerre civile ils avaient été dans les premiers rangs [1]. Que pouvait peser à côté de ces états de services les années de « désarroi » 1905 et 1917?

Dès avril 1920, à l'occasion du 50e anniversaire de Lénine, Staline peut se permettre de parler avec l'assurance présomptueuse de celui qui est persuadé qu'il représente un élément indispensable. Son article sur « Lénine comme organisateur du parti [2] » est précieux pour juger de l'état d'esprit des comitards après la fin de la guerre civile lorsque le régime n'était plus menacé. « La plus importante contribution qu'il faut inscrire à l'actif du camarade Lénine — dit Staline — fut son attaque furieuse contre l'absence de tout principe d'organisation chez les mencheviques. » Parlant de Staline, Trotski dit : « ... tout ce qui traite de programme et de politique n'était chez lui qu'ornement de l'organisation fondamentale ». (Lénine) « ... généralisa comme un maître l'expérience du travail d'organisation de nos meilleurs travailleurs pratiques », poursuit Staline. Ensuite il montre, sur un ton qui n'admet pas de réplique, que les « travailleurs pratiques » assurèrent la victoire des principes d'organisation de Lénine et de sa tactique en général. Visiblement Staline, chef des comitards dès 1912, se sentait le droit de parler en leur nom, soulignait leurs mérites décisifs dans l'avènement du régime et, maintenant que celui-ci était stabilisé, il justifiait implicitement leur prétention à une place de premier plan.

Que Staline fût à ce moment là, et aussi plus tard, un sincère bolchevique persuadé de servir la cause par ses méthodes, c'est ce dont témoigne Trotski, son critique implacable : « Si Staline avait prévu au début — écrit Trotski à propos de l'année 1923 — où sa lutte contre le trotskisme le conduirait, il aurait sans doute hésité à la poursuivre plus avant... [3] ».

Il ne faut pas oublier que bien avant la maladie et la mort de Lénine, Staline détenait les positions-clefs de l'appareil, dont le poids spécifique s'accroissait chaque mois. Dès le début de 1919, Staline est seul à être en même temps du Bureau d'Organisation

1. Tous les historiens « non officiels » du bolchevisme s'accordent d'ailleurs pour souligner qu'au cours de la guerre civile les cadres du parti s'habituèrent aux méthodes de commandement militaire, et que, par la suite, ils ne les quittèrent plus jamais tout à fait.

2. Staline : *Lénine et le léninisme*. Œuvres choisies de Lénine, vol. I, p. 22, Édition française de Moscou, 1946.

3. Trotski, *Staline*, p. 540.

et du Bureau Politique. Il maintient la liaison entre ces deux organismes et au Bureau Politique il est plus spécialement chargé des questions d'organisation. En 1919 également — sans parler du Commissariat aux Nationalités qu'il détient depuis 1917 — Staline est nommé commissaire à l'Inspection Ouvrière et Paysanne et obtient ainsi un droit de contrôle sans limites sur toute l'administration de l'Union Soviétique. En avril 1922, Staline sera nommé secrétaire général du parti. Sa montée exprime la montée de la bureaucratie dont les chefs de file étaient les comitards.

Zinoviev parle en 1924 [1] de 10.000 anciens révolutionnaires professionnels qui détiennent les postes-clefs dans le parti et dans l'État. Nous ne faisons pas nôtre l'idée exprimée par certains critiques du bolchevisme pour qui les révolutionnaires professionnels sont à l'origine de la dégénérescence de l'U.R.S.S. Les causes économiques et politiques générales nous semblent autrement décisives. Le reflux des masses était inévitable. Mais ceci admis, il est certain que les révolutionnaires professionnels accélérèrent la dégénérescence. Ils étaient bolcheviques; par leur passé ils avaient droit à une place d'honneur dans la maison construite par la révolution, par la force des choses l'administration de cette maison leur échut. Simplement, ils se montreront fidèles alors à leur tradition déjà longue de décision dans les comités et dans les fractions; les soviets, dont les méthodes étaient à l'opposé de celles des comitards, en moururent d'autant plus vite.

La poussée bureaucratique rencontra dès 1919 au sein du parti une opposition assez vive, sinon unie et ferme, sur ses positions. Formée en grande partie d'éléments venus récemment au bolchevisme ou qui s'étaient déjà opposés dans le passé à Lénine, elle contenait également des vieux bolcheviques; de ceux qui représentaient ce qu'il y avait de démocratique, de proche des masses sinon dans la théorie, du moins — aux moments décisifs — dans la pratique organisationnelle du léninisme.

La lutte avec les bureaucrates se menait au sein du parti, hors de la participation des masses, sur le terrain du parti, avec les formules du parti, et, après la mort de Lénine, pour une bonne part à coups de citations du Maître. Les différentes oppositions furent battues, non seulement parce que la marche des choses leur était contraire, mais aussi parce que le milieu et le terrain du parti leur

1. Zinoviev : *Histoire du Parti Communiste Russe.*

étaient éminemment défavorables. Les comitards avaient le nombre : ils représentaient la tradition bolchevique autant, sinon plus, que l'opposition, et lorsqu'il s'agira de citer Lénine ils auront la possibilité de ne pas se laisser battre sur ce terrain non plus...

Lénine, lui, resta jusqu'à la fin fidèle à lui-même. Il se rendit compte du danger que présentait pour son œuvre la montée de la bureaucratie et, au cours de 1923, il rompit avec Staline et utilisa le peu de répit que lui laissait la maladie pour préparer une attaque décisive contre celui-ci. N'est-il pas caractéristique que, cherchant un allié, Lénine s'adressât à un nouveau bolchevique, Trotski?

Malgré l'opposition de Lénine, Staline usera en 1923 de brutalités bureaucratiques en Géorgie. C'était là, dit Trotski, la première victoire de la fraction de Staline contre celle de Lénine. C'est exact si on considère seulement l'aspect révolutionnaire-démocratique du léninisme; ce ne l'est plus si l'on tient compte que Staline avait aussi pleinement droit de cité dans le bolchevisme.

S'il avait eu le temps, Lénine aurait pu briser Staline mais non éviter la montée bureaucratique. Non seulement celle-ci allait dans le sens de l'évolution du pays, mais les comitards pouvaient à bon droit se réclamer de leur tradition léniniste. Avec combien plus de force qu'en avril 1917, maintenant qu'ils étaient au pouvoir, n'auraient-ils pas accusé Lénine d'avoir abandonné « l'ancien léninisme », d'être devenu « trotskiste »?

Dans la lutte contre les bureaucrates, Lénine aurait pu au moins gagner du temps. Mais Lénine mort il ne se trouva aucun parmi les quelques vieux bolcheviques de tout premier plan à prendre la tête de l'opposition. Au contraire, trouvant devant eux Trotski, élément qui resta toujours étranger à la famille des comitards, les « vieux bolcheviques » firent d'autant mieux front contre l'opposition. D'ailleurs, du fait même d'avoir adhéré au parti, d'avoir accepté sa discipline, Trotski aura les mains liées dans sa lutte. Trotski ne put réussir à retarder Thermidor, à gagner du temps pour la démocratie dans le parti et dans le pays, et, dans la situation mondiale de 1923 : de plus longs délais pouvaient être décisifs. Ce fut là la rançon de la hâte de Lénine en 1901, la manière dont l'histoire se vengea de son immense effort pour abréger le mûrissement du prolétariat russe grâce à son parti bolchevique.

Lénine — Trotski.

Au centre de la complexe polémique que Lénine et Trotski menèrent plus de dix ans durant, était leur divergence de vues sur les forces motrices de la révolution russe. Avec le recul pourtant la conception de Trotski apparaît autant un dépassement qu'une contradiction par rapport à celles de Plékhanov et de Lénine. Trotski admettait avec Plékhanov et Lénine, contre les populistes, que la Russie allait vers le capitalisme. Il était d'accord avec Lénine, contre les menchéviques, que la bourgeoisie russe était incapable d'accomplir sa propre révolution. Il était seul à soutenir que la dynamique de la révolution russe amènerait le prolétariat au pouvoir et que celui-ci, partie du prolétariat mondial, pourrait s'y maintenir seulement dans le cadre d'une révolution s'étendant aux principaux pays capitalistes.

A la différence de Lénine, pour Trotski il n'y avait en Russie que deux forces politiques, deux catégories sociales capables d'action concertée : la bureaucratie tsariste et le prolétariat. La paysannerie, par son action, pouvait désorganiser le tsarisme, mais trop émiettée, trop limitée par son horizon étroit, elle ne pouvait mener l'attaque décisive et surtout elle était incapable de se donner un programme politique propre. Dans son *Histoire de la Révolution Russe*, Trotski dira : « Ce qui comptait pour les paysans c'était d'enfumer les seigneurs... après, on verra ! »

Il est certain dans ces conditions que les conceptions organisationnelles de Trotski devaient être différentes de celles de Lénine. Pour Trotski le prolétariat créait, et créait forcément sa doctrine : « ... finalement la classe ouvrière vaincra et elle serait victorieuse même s'il n'avait jamais existé de Karl Marx, même s'il n'y avait pas eu d'Oulianov Lénine. La classe ouvrière aurait su élaborer d'elle-même les idées dont elle a besoin, les méthodes qui lui sont indispensables, mais ce travail aurait été plus lent. [1] » Par conséquent, pour Trotski, le parti ne pouvait être, comme pour Lénine, l'avant-garde séparée (mais non isolée) de la classe ouvrière parce que seule créatrice et détentrice de la théorie. Par ailleurs, à la conception trotskiste de la révolution ne répondait pas non plus la nécessité de créer à force de volonté une cohorte socialiste forte-

1. Trotski : *Lénine*, pp. 210-211.

ment charpentée et centralisée. Il ne s'agissait pas pour Trotski d'alliances complexes avec des classes si diversifiées et dix fois plus nombreuses que le prolétariat. Sa conception était simple car uniquement fondée sur la capacité du prolétariat russe d'accéder au pouvoir et sur celle du prolétariat européen de l'aider à s'y maintenir.

Pour Trotski, lutte spontanée des ouvriers, théorie socialiste, organisation socialiste, étaient des catégories organiquement liées qui s'accroissent et s'élèvent continuellement l'une à travers l'autre. Tout en redevenant forcément distinctes à chaque étape, elles tendent vers l'unité, la lutte ouvrière s'assimilant la théorie, celle-ci s'enrichissant par le mouvement, les deux se cristallisant continuellement dans l'organisation qui elle-même s'élève, change de forme et fortifie à chaque moment théorie et mouvement.

Donc pour Trotski l'organisation prolétarienne, nécessairement distincte de l'ensemble de la classe ouvrière à cause de la différenciation de celle-ci, était elle-même dans un continuel processus d'organisation. Elle était prise dans cette contradiction dialectique qui veut qu'elle se forme et s'agrandisse dans la lutte du prolétariat qui, lui-même, prendra conscience de ses buts à travers cette lutte. Cette théorie organisationnelle, celle de « l'organisation processus », formulée par Rosa Luxembourg dans sa polémique avec Lénine, fut adoptée par Trotski.

Cette conception, tout comme sa théorie de la révolution russe, basée sur la confiance dans le processus historique et dans les destinées du prolétariat, ne peut pourtant pas être traitée de fataliste ; elle laissait sa part à la volonté organisée et par ailleurs, ni Rosa Luxembourg ni Trotski, ne peuvent être accusés de fatalisme et de passivité. Simplement il apparaissait impossible à Lénine de ne pas tenir pleinement compte du facteur paysan, de ne pas essayer d'en « profiter » tandis que Trotski, homme de la génération suivante, tenait davantage compte de l'interdépendance capitaliste à l'époque impérialiste ; s'orientait plus sur la communauté de la destinée du prolétariat des différents pays. On peut dire que si Lénine représentait l'ouvrier russe avec son passé paysan, Trotski symbolisait le même ouvrier en tant que partie du prolétariat mondial. Si le léninisme représentait un progrès par rapport au point de vue menchevique, parce qu'il tenait compte de l'originalité du développement de la Russie, le trotskisme était une étape nouvelle, parce qu'il introduisait

l'internationalisme prolétarien comme un facteur actif de la révolution. Ce qui ne veut nullement dire que Lénine ou Plekhanov étaient étrangers à l'internationalisme.

Dans la pratique organisationnelle Trotski fut proche des mencheviques. Il était séparé de ceux-ci par la question essentielle de la tactique envers la bourgeoisie, mais leur organisation était plus démocratique, plus souple, plus organiquement liée aux ouvriers que celle des bolcheviques. En 1905, par exemple, les mencheviques prirent, dès le premier moment, parti pour le soviet de Petrograd, et c'est en leur nom que Trotski, qui tout comme Lénine n'hésita pas à appuyer le soviet, y pénétra [1]. Trotski comptait que le parti menchevique serait forcé de quitter son opportunisme une fois que la dynamique de la révolution aurait opposé de manière irrémédiable classe ouvrière et bourgeoisie. Sous cet angle, Trotski se sera trompé. Il avait sous-estimé la solidité du fait accompli qu'est une organisation déjà ancienne. Rapports entre chefs et militants, fidélité à la tradition représentée par les chefs, conservatisme et manœuvres des cadres, tout cet ensemble s'avéra plus puissant que la pression de la classe ouvrière : en 1917 les mencheviques choisiront l'alliance avec la bourgeoisie.

Sous le même angle peut être envisagée l'adhésion de Trotski au bolchevisme après la révolution de février. Trotski vint à Lénine sans rien changer d'essentiel à ses conceptions. Les événements lui donnaient raison : on allait vers la révolution prolétarienne. Les ouvriers venaient aux bolcheviques : ils étaient les seuls à être contre la bourgeoisie. Comme lui les bolcheviques étaient maintenant pour la forme soviétique de gouvernement [2]. Ce qu'il y avait déjà d'ossifié, de bureaucratique dans les comités du parti était couvert et affaibli par la vague populaire. Si celle-ci avait pu se conjuguer à une révolution mondiale, comme le prévoyait Trotski,

1. Lounatcharski, premier commissaire du peuple à l'Éducation Nationale, écrit dans ses *Silhouettes Révolutionnaires* que 1905 fut l'année de Trotski. Il fut le premier à rentrer de l'émigration et il saisit le plus vite et le mieux le sens du soviet, forme de lutte, d'organisation et de gouvernement que s'étaient donnée spontanément les ouvriers.

Au moment où Staline, suivant son génie, agissait au sein du comité de Bakou, Trotski, à vingt-six ans, présidait le premier Conseil Ouvrier de Russie, embryon du futur régime révolutionnaire. Au même moment Lénine luttait contre les comitards. Fait capital : aux moments cruciaux, 1905, 1917, lorsque Lénine était forcé de combattre la routine et le conservatisme de sa propre organisation, il rencontrait Trotski.

2. Aussitôt après février, comme Lénine, Trotski se prononcera contre le gouvernement provisoire et pour le pouvoir soviétique.

la question de la bureaucratie bolchevique aurait été relativement de peu d'importance. C'était là sans doute la perspective de Trotski en 1917 en adhérant au parti de Lénine. Mais la révolution mondiale échouée, après d'immenses spasmes, ce fut encore l'étroitesse et la routine d'organisation qui donna tort à Trotski. La vague populaire retirée, il se trouva dans un milieu qui lui était absolument étranger sinon dès le début hostile : celui des vieux bolcheviques-comitards. Mais il ne lui était plus possible de faire volontairement marche arrière comme quelques années auparavant par rapport aux mencheviques. Il avait entrepris à côté des bolcheviques une œuvre gigantesque qu'il ne pouvait abandonner. Or, pour pouvoir l'influencer le seul moyen était le parti, et s'y trouver signifiait accepter sa loi. L'alternative que les comitards lui présentaient était : s'y soumettre ou rompre avec le parti et le régime soviétique, qui maintenant se confondaient. Trotski ne put choisir ni l'une ni l'autre. Mais de ce fait la voie qu'il adopta ne put être que contradictoire; à sa suite, il la léguera au trotskisme.

Nous avons tenté, au cours de cette étude, d'éclairer un aspect de la dégénérescence du régime soviétique. Nous espérons aussi avoir tant soit peu aidé à poser le problème du parti ouvrier. Pour nous la formule léniniste du parti n'a pas de valeur universelle : elle est le produit des conditions de la Russie des années 1900. Vouloir l'appliquer au monde entier, un demi-siècle plus tard, nous semble néfaste et inepte.

La dégénérescence du parti communiste après octobre 1917 est liée à ce que Jean-Paul Sartre appelle, dans sa préface au *Communisme yougoslave*, de Louis Dalmas, *l'objectivisme* des dirigeants soviétiques qui perdent le contact avec la classe ouvrière restée *subjective*. Mais pour nous ce décalage a des racines lointaines dans celui qui existait déjà entre comitards et ouvriers de 1905.

Le stalinisme a hérité de l'aspect anti-démocratique de l'ancien bolchevisme. Pour sortir de la contradiction des premières années du régime : un gouvernement ouvrier incapable d'améliorer le sort de l'ouvrier, Staline se réfugiera de plus en plus dans l'*objectivisme*, dans la négation pure et simple du fait qu'il existe une opposition ouvrière profonde. Et comme celle-ci se répercute malgré tout dans le parti, on épurera périodiquement. Que les bureaucrates

d'aujourd'hui excluent et fusillent les comitards d'hier ne rompt pas la continuité : ces derniers gardaient malgré eux quelque chose de l'esprit démocratique et proche des masses du léninisme.

Trotski se réclama de ce dernier aspect du léninisme, de ses périodes d'entente avec Lénine, pour se proclamer héritier du bolchevisme. C'est un fait — comme nous l'avons vu — qu'aux moments cruciaux, 1905, 1917, lorsque Lénine combattit les comitards pour s'appuyer sur les masses, il retrouva Trotski sur ses positions. Mais, se réclamant du léninisme, adoptant la formule léniniste du parti, Trotski introduira dans sa doctrine un grave élément de contradiction qui contribuera à l'empêcher de rompre sur tous les points avec le régime de l'U.R.S.S.

Sur cette dialectique des rapports Trotski-Staline et, à la suite, trotskisme-stalinisme, nous aurons l'occasion de revenir dans une prochaine étude.

Benno Sarel.

LE QUESTIONNAIRE

(*Fragments*, fin)

Un beau soir, Ille me tint ce discours :

« Depuis que les Américains sont ici, l'ombre qui pesait sur moi a disparu. Je sais maintenant que je retrouverai ma dignité. Je sais que je pourrai de nouveau aimer, que je pourrai de nouveau estimer mon semblable et être moi-même estimée et aimée. Il ne se trouvera plus personne pour venir me chercher et me forcer à dormir sur la paille. Ne ris pas! Ç'a toujours été pour moi la plus terrible des pensées que quiconque puisse posséder le pouvoir de me forcer, moi une femme, moi Ille, moi qui aime tellement la vie que je voudrais en avoir tout ou rien, oui, que quelqu'un puisse venir et m'obliger à dormir sur la paille! Car il ne doit pas y avoir de paille, aussi longtemps qu'il existe des lits! La paille, c'est l'arbitraire et le mépris, la paille, c'est la négation de la dignité humaine, le bétail dort sur la paille, dans ses propres déjections! Et voici que je n'ai plus à redouter cela — c'est pour cette raison que je me réjouis tant que les Américains soient là! Ils connaissent la signification du mot : dignité. Ils l'ont proclamé plus de mille fois. Laisse donc arriver ce que tu ne peux empêcher, ce sont des excès commis par des isolés, il y a partout des salauds, mais le principe est là! La volonté, le respect! La puissance se tient derrière le principe, c'est pour cela que je suis tellement heureuse que les Américains occupent le pays. Qu'importe qu'ils nous laissent crever de faim — ils ont entrepris une tâche gigantesque : celle de nourrir toute une nation — qu'ils changent, si ça leur plaît, l'ordre établi. C'est le droit du vainqueur de penser que sa discipline est la meilleure — ils pourraient nous en faire encore bien davantage que je leur pardonnerais quand même. Car vois-tu, je ne peux souvent m'empêcher de songer aux sottes histoires qu'on colportait sur nous à l'étranger — celle du Suisse, par exemple, qui disait que, chez lui, quand on frappait à sa porte le matin à six heures, il était au moins sûr que ce fût le laitier — oui, quoi qu'ils fassent, je leur

pardonnerai tout, pour la seule et unique raison qu'ils ont rendu impossible cette chose : qu'on frappe à votre porte le matin à six heures et que ce ne soit *pas* le laitier! »

— Dors, fis-je, dors. Ce sera certainement le laitier, seulement voilà, il n'apporte pas de lait puisqu'il vient au contraire chercher celui de nos vaches.

Elle m'embrassa et je la quittai.

Lorsqu'on frappa à la porte le lendemain matin, je pensai, bien éveillé et tout souriant : « C'est le laitier! » Et me retournai de l'autre côté. Un moment après, Ille entrebâilla ma porte. Elle était en peignoir et dit :

— Il y a là deux Américains qui désirent te parler.

Je sursautai.

— Que veulent-ils?

— Je n'en sais rien, ils sont arrivés en voiture, répondit Ille, deux officiers.

— Descends et amuse-les, fis-je.

Je passai ma robe de chambre et glissai mes pieds dans mes pantoufles.

Ils étaient assis à la table, dans le coin où nous avions l'habitude de prendre nos repas, l'un, un petit homme corpulent, avec des traits grossiers, avait à l'un de ses doigts rouges et boudinés une bague avec une tête de mort, semblable à celle que Himmler, à la grande horreur de celui qu'il vénérait tant, avait coutume de remettre aux chefs S.S. qui s'étaient particulièrement distingués, l'autre était grand, avec des yeux mélancoliques et des mains considérablement mieux soignées que celles de son camarade, bien que lui aussi se rongeât les ongles. Tous deux portaient le casque et des revolvers auxquels était suspendue une longue courroie. Ils se levèrent lorsque j'entrai dans la pièce, le petit se présenta, il s'appelait Sullivan, puis me désigna son compagnon qui répondait au nom de Murphy. Je les invitai à se rasseoir. Ille se pelotonna sur le banc près du poêle.

Après une courte pause, Sullivan dit :

— *I am sorry but you are arrested!*

Ille se leva d'un bond.

— Il fait certainement erreur... il dit que tu es arrêté!

— J'avais compris, fis-je. Demande-lui pourquoi.

Ille le questionna dans ce qu'il me sembla être un anglais des plus châtiés, bien que cela me surprît légèrement de l'entendre

terminer ses phrases par « Sir », car je croyais que ce genre de décorum n'était pas d'usage aux États-Unis. L'Américain répondit de façon très distincte :

— *Oh, yes, he is a big Nazi!*

Ille se reprit à lui parler avec volubilité. Elle souriait, mais je ne comprenais pas un traître mot de ce qu'elle lui racontait — j'attendis avec impatience ce qu'allait répondre Sullivan, mais voilà que lui aussi, il me fut impossible de le comprendre.

Ille se tourna vers moi et me regarda avec des yeux effrayés.

— Je n'y suis pas du tout, gémit-elle. Il prétend qu'il vient de la 42e Division, stationnée à Kitzbuhel, et qu'il doit t'y emmener. Il dit qu'il se peut aussi que tout cela soit une erreur, mais que ce n'est pas à lui d'en décider.

— C'est net et limpide, fis-je, ce n'est jamais cette sorte de gens qui le peut... bon, eh bien, dis-lui que je monte m'habiller.

Ille s'écria en hâte :

— Non, reste! Je t'en prie, reste encore! Je veux en avoir le cœur net, il doit être possible de tirer tout cela au clair. Je t'en supplie, laisse-moi encore lui expliquer! Si je lui dis de quoi il retourne avec nous, il ne pourra pas t'arrêter...

Je l'interrompis avec irritation :

— Laisse donc! Tu ne fais que compliquer les choses encore davantage.

Ille implora :

— Non, je t'en prie, je t'en prie! Laisse-moi le lui dire! Je dois le faire. Il est bien que je puisse à mon tour t'aider, crois-moi, c'est mon devoir.

— Non, fis-je, je connais la marche à suivre, tu ne feras que tout embrouiller.

Elle cria :

— Il faut que je le lui dise, entends-tu! Autrement je passerai des nuits sans sommeil, sachant que j'aurais pu t'aider et que je ne l'ai pas fait !

Elle se tourna brusquement vers Sullivan et dit :

« Sir — *I am jewish!* »[1].

Ils se mirent à parler avec vivacité. Enfin, Ille s'adressa de nouveau à moi :

— Je comprends de moins en moins! Je viens de le lui dire et il

1. Monsieur, je suis juive.

m'a demandé si je pouvais le prouver. J'ai répondu que oui, naturellement, et alors... alors il a ajouté que je devais t'accompagner...

— Nous y voilà! fis-je furieux.

Ille se remit à parlementer avec Sullivan. Lorsqu'elle eut fini, le rondouillard balança la tête de droite à gauche d'un air perplexe avant de dire enfin : « *Yes!* »

Elle se tourna vers moi.

— Figure-toi que je viens de lui demander si ça signifiait que j'étais arrêtée moi aussi et il a répondu : oui!

— J'espère que tu es contente maintenant! criai-je. Un joli imbroglio! A présent, tu n'as plus qu'à aller faire ton baluchon !

Murphy monta derrière elle. Je criai à Ille qu'elle apportât dans ma chambre mon sac de cuir jaune. Je pensai qu'il valait mieux maintenant la tenir sans cesse en mouvement, je lui criai aussi de prévenir Hilde et de lui confier la garde de la maison. J'allais la rappeler pour lui dire de n'en rien faire, car je craignis après coup qu'ils n'arrêtassent également Hilde, quand Sullivan m'intima l'ordre de me taire. Je me disposais à monter moi aussi lorsqu'il se mit à fouiller la pièce, sans d'ailleurs rien prendre, je lui ouvris la porte donnant sur la cuisine, il traversa celle-ci sans s'arrêter et passa dans mon cabinet de travail où il commença à examiner les livres.

Je montai alors sans plus m'occuper de lui et commençai à me vêtir. Presque aussitôt Sullivan me rejoignit, il tenait un livre à la main, l'édition anglaise de mon livre *La ville.* Ille avait déjà apporté le sac demandé et je me mis à le remplir, considérant avec soin ce dont j'aurais ou non besoin. Ensuite je me dirigeai vers la chambre d'Ille. Murphy montait la garde devant sa porte et Sullivan semblait lui faire des reproches sanglants pour n'avoir pas suivi Ille jusque dans sa chambre. Murphy me plaisait davantage que Sullivan. Ille était déjà habillée et en train d'emballer. Je l'apostrophai avec irritation :

— Ne prends donc pas la grande valise, le petit sac d'avion suffira! Et n'emporte pas trop de choses!

Elle avait les yeux rouges.

— Le grand m'a dit que ça pouvait durer un certain temps.

Je répliquai avec colère :

— Fais ce que je te dis!

Ille vida le contenu de la valise sans piper, je lui indiquai alors au fur et à mesure ce qu'elle devait emporter ou laisser — mais

elle fourra de nouveau dans le sac un petit flacon de parfum qu
je venais de reposer sur la coiffeuse.

Sullivan montra le livre à Ille. A l'intérieur se trouvait une cart
à en-tête de l'ambassade des États-Unis sur laquelle Marth
Dodd me remerciait pour ma dédicace. Ille, avec une intonatio
de triomphe, lui expliqua l'origine de cette carte. Le gros homm
entraîna son camarade à l'écart et ils se mirent à discuter ave
véhémence. Ille dit avec désespoir :

— Y comprends-tu quelque chose?

Je fus assez brute pour répondre :

— Ils ont bien l'air de laitiers!

Lorsque nous sortîmes de la chambre, nous trouvâmes Hild
un peu pâle, mais parfaitement composée, qui attendait da
l'entrée. En passant je lui murmurai : « Préviens Diewald et
capitaine. Nous partons pour Kitzbuhel. »

Ille laissa tomber d'un ton dur :

— Occupe-toi de la maison, et tâche de t'en tirer!

Hilde ne répondit rien.

En s'en allant, Sullivan, par la porte ouverte de mon cabin
de travail, lança le livre sur la table.

Nous montâmes dans une auto, une Opel qui portait un numé
allemand. Je pris place à côté de Sullivan qui conduisait, Ille s'ass
derrière auprès de Murphy. Nous prîmes le chemin des montagne
Je me retournai vers Ille :

— Dis-leur qu'ils se trompent de route, pour aller à Kitzbuh
on passe par Marquartstein et Reit im Winkel.

Je la connaissais suffisamment pour savoir qu'à ce moment, e
devait trembler de tous ses membres.

Ille obéit, puis remarqua :

— Le grand dit que de ce côté-là, tous les ponts ont sauté.

L'espace d'une seconde, je regrettai que le viaduc n'en eût p
fait autant.

Nous restâmes un long moment sans parler. Ille rompit une seu
fois le silence pour répéter :

— Y comprends-tu quelque chose?

Je répondis :

— Ferme-la! L'Histoire se chargera de tout expliquer!

Alors que nous descendions sur Lofer, dans le virage en épingl
cheveux, presque à pic, le moteur cala, Sullivan avait dû abus
des freins. La voiture tourna à vide un moment, puis s'immo

lisa. Sullivan fit alors stopper une jeep qui passait et nous changeâmes de voiture. Nous entrâmes dans Lofer et nous arrêtâmes devant un hôtel qui servait de « Head Quarter » à l'unité qui y était cantonnée. Sullivan nous ordonna de nous asseoir dans un coin et s'entretint à voix basse avec un groupe d'officiers qui se trouvaient dans la salle, puis il se mit à donner de nombreux coups de téléphone. Les officiers regardaient dans notre direction d'un air à la fois étonné et intéressé. Ille était très pâle. Il y eut un silence. Elle se pencha vers moi et me murmura à l'oreille :

— Le petit gros leur a raconté quelque chose sur notre compte. Je n'ai pas pu tout comprendre. Mais ils doivent te prendre pour un personnage important. Celui de gauche a dit quelque chose comme... comme... « *Death by hanging!* »[1].

— Ha! Ha! fis-je.

Ille fut secouée d'un grand frisson. Bien qu'il fît étouffant dans la pièce, je lui jetai mon manteau sur les épaules.

Enfin, l'Opel s'arrêta devant la porte. Nous dûmes nous y rasseoir et soudain Sullivan remarqua en bon allemand :

— Nous avons gagné la guerre parce que nous possédions la meilleure mécanique.

Je grommelai : « Tu parles! » et n'ouvris plus la bouche.

A Kitzbuhel, nous remontâmes une partie de l'artère principale, brusquement la voiture tourna dans une petite rue adjacente et s'arrêta presque aussitôt. Nous descendîmes et nous trouvâmes devant une maison haute et étroite. Murphy sonna et bientôt la porte fut ouverte par un homme en manches de chemise. Ille, après avoir jeté un regard circulaire dans la rue, passa la porte à ma suite. Elle se trouva alors devant une grille et eut un violent mouvement de recul, elle saisit mon bras et balbutia :

— Mais... c'est une prison!

L'homme en manches de chemise dit :

— Ben, qu'est-ce vous croyiez donc!

— Mais, cria Ille, on devait d'abord nous interroger!

Elle regarda autour d'elle avec effroi, Murphy et Sullivan s'étaient déjà éloignés. L'homme en manches de chemise ferma la porte. L'attitude d'Ille m'irrita sourdement.

— Ne sois donc pas si naïve! fis-je.

Elle faisait tout de travers. Il semblait que ce que j'avais pu

1. Mort par pendaison.

lui raconter de la vie de prison eût été en vain et que j'avais perdu mon temps. Elle était visiblement bouleversée. Lorsque le gardien, un vieil homme bas sur pattes et le type par excellence du subalterne, commença, ainsi que le veut l'usage, à me fouiller et à déposer au fur et à mesure sur une table le contenu de mes poches, Ille serra les bras contre sa poitrine et cria :

— Mais vous n'allez pas me toucher!

Le gardien grommela :

— Faites donc pas tant de chichis, je vous prie!

Je dis :

— Assieds-toi et reste tranquille.

A ce moment, un officier américain, très jeune et très blond, dont la casquette s'ornait d'un mince ruban blanc et rouge, apparut dans l'embrasure d'une porte et demanda :

— Vous étiez du Parti?

— Non, fis-je.

L'officier se mit soudain à brailler.

— Cochon de nazi! Malheur!... Ayez donc le courage de l'admettre! Regardez Monsieur Bacherl! Lui au moins a eu le cran de reconnaître aussitôt qu'il était membre du Parti!

Le gardien, sans doute « Monsieur » Bacherl, sourit et, sans faire montre du plus léger embarras, dit :

— Pour sûr que j'étais du Parti, parce qu'on m'y avait forcé!

Ille fit :

— Sir... *I am jewish!*

— Alors, c'est encore bien pis, gueula l'officier. Bon, eh bien! vous allez un peu voir, salopards! C'est moi qui vais vous interroger! Moi!

Il disparut dans la pièce contiguë. Presque aussitôt, nous entendîmes un grand tapage, suivi de la chute de quelque chose de lourd, puis la voix criarde de l'officier à laquelle répondit un gémissement sourd.

— Et voilà! fit « Monsieur » Bacherl. Alors, faites pas tant de façons! Ici vaut mieux pas! C'gars-là, c'est un Polonais!

Ille m'agrippa par le bras. Furieux je criai :

— Et, pour l'amour de Dieu, cesse de raconter à tout le monde tes imbécillités! Ça les rend encore plus enragés!

Bacherl inscrivit sur un registre nos noms, prénoms, qualités, âges, domiciles, etc... etc... Pour la première fois depuis des années, Ille donna son véritable nom. Puis le gardien fourra nos affaires

pêle-mêle dans nos sacs et poussa vers nous deux reçus en disant : « Signez! » Nous signâmes. Je n'osai pas regarder Ille, mais fis semblant d'être prodigieusement intéressé par ce qui m'entourait. Il nous fit alors signe de le suivre et, passant devant de nombreuses portes grillagées, nous dûmes monter à l'étage supérieur par un escalier aux marches creusées par l'usage et qui sentait le moisi. Ille se cramponnait à mon bras et je sentais son corps trembler contre le mien. Mais elle ne soufflait mot. Bacherl ouvrit la première porte faisant face à l'escalier et poussa Ille à l'intérieur. Elle comprit que c'était là sa cellule et s'écria d'un ton plaintif :

— Dis, nous allons rester ensemble?

— Et pis quoi encore? fit « Monsieur » Bacherl.

— Ille, je te promets qu'il ne t'arrivera rien. Entre... Et pense à tout ce que je t'ai raconté sur les prisons... un endroit pestilentiel, n'est-ce pas?... Et regarde... une paillasse! Nous en parlions justement hier! On appelle ça l'envers du progrès! C'est comme dans un film...

Je réussis à amener sur ses lèvres un faible sourire. J'ajoutai :

— A midi tapant, la table est servie, n'est-ce pas, monsieur Bacherl? Chez nous, l'ordre règne!

Bacherl sourit aussi et fit : « Oui, oui. » Puis il referma la porte sur Ille et me conduisit dans une autre cellule, donnant sur le même passage.

Elle était déjà occupée par un petit homme maigriot, allongé sur l'une des couchettes.

— Vous aurez ainsi de la distraction! fit Bacherl.

— Monsieur Bacherl, dis-je, la jeune femme n'est pas habituée à tout ceci. Il faut que vous ayez un peu de patience avec elle.

— Sûr, sûr, lança-t-il en s'en allant.

La cellule était assez grande pour une personne, mais pour deux plutôt petite. De chaque côté se trouvait une couchette métallique recouverte d'une mince paillasse incroyablement crasseuse. Mais grâce à Dieu, il n'y avait pas de tinette, seulement une table entre les deux couchettes. Aussitôt, je la poussai devant la fenêtre qui était placée assez haut, grimpai dessus et regardai au dehors. Je pouvais voir une église et un bout de la rue principale. A l'horizon se découpaient les arêtes déchiquetées et les pics aigus d'une haute chaîne de montagnes, sans doute le « Wilde Kaiser ». Dans la rue, un homme à cheveux blancs, élégamment vêtu, marchait en s'appuyant sur une canne. Au moment même, venant en sens

inverse, s'approcha une énorme voiture américaine dans laquelle était assis une grosse légume, un général ou quelqu'un de ce goût-là, le monsieur à cheveux blancs se retourna pour suivre la monstrueuse machine du regard et je pus alors voir distinctement son visage, c'était Peter Francke, qui, comme moi, écrivait des scénarios pour la société de films, la *Bavaria*, il devait être venu échouer à Kitzbuhel. Je me souvins alors qu'on devait y tourner un film — Tourjansky, le metteur en scène, était sans doute aussi là, et le directeur de production Witt, ainsi que Burri le scénariste et Brigitte Horney. De le savoir était réconfortant. Mais ça n'aurait servi à rien d'appeler Peter Francke, il était beaucoup trop loin.

Mon compagnon de cellule crut bon de m'avertir que « Monsieur » Bacherl ne verrait pas d'un bon œil que je regardasse par la fenêtre. Je demandai au petit homme s'il était de Kitzbuhel. Oui, il était du patelin. Il était même tailleur et s'offrit aussitôt à me changer le revers usé de mon pardessus d'été une fois que je serais « dehors ». Il était là pour avoir enfreint le couvre-feu, dix jours de taule, « faut croire que j'étais fin saoul ». M. Bacherl était un de ses amis. M. Bacherl était déjà employé dans cette même prison avant la première guerre. A la porte se trouvait encore accroché un règlement jauni datant de ces temps lointains. M. Bacherl paraissait être d'un caractère à la fois constant et opportuniste.

D'en bas nous parvinrent les bruits déplaisants de la salle où avaient lieu les interrogatoires. Montail leur était au courant. « C'est le tour du second », m'expliqua-t-il. Il s'agissait en l'occurrence de deux parachutistes qui étaient « interrogés » par l'officier polono-américain. Ils avaient été arrêtés parce qu'on les soupçonnait de s'être servi des mêmes aiguilles avec lesquelles les S.S. réussissaient à effacer, en les brûlant, les marques qui, sous le bras, indiquaient à quel « groupe sanguin » ils appartenaient. C'était la première fois que j'entendais parler de ces choses. Les deux parachutistes, restés en plan à Kitzbuhel, étaient amenés à tour de rôle devant l'officier et battus comme plâtre. Le Polonais, celui qui m'avait appelé « cochon », s'en chargeait, et il était véritablement consolant de penser qu'il m'avait donné, ainsi qu'à Ille, sa promesse de m'interroger lui-même. En dépit de cette assurance, je ne croyais pas qu'il la tiendrait. En effet, Sullivan et Murphy devaient entre temps avoir fait leur rapport. Je demandai à mon tailleur si cela le dérangerait que j'arpentasse la cellule, c'était mon habitude en prison. Non, ça ne le dérangeait nullement.

Le repas de midi fut excellent, mais chichement servi. Je priai « Monsieur » Bacherl de présenter mes hommages à son épouse et de la complimenter sur ses talents culinaires. Si jamais elle avait besoin d'une aide pour peler les patates, la jeune dame qui était arrivée avec moi possédait dans ce domaine une certaine pratique. Le gardien sembla fort impressionné et resta pensif.

Je m'inquiétais beaucoup au sujet d'Ille. La façon dont elle avait réagi m'avait, je l'avoue, effrayé. Je dormis très mal la première nuit que je passai dans la boîte de Kitzbuhel, mais seulement parce que je me tracassais à cause d'elle. Tout l'après-midi, je n'avais cessé de me promener avec agitation de long en large, m'attendant à chaque instant à ce qu'on vienne me chercher pour l'interrogatoire, bien que je me répétasse sans cesse que c'était fort improbable — ces messieurs n'étaient certainement pas pressés, ce genre d'individus ne l'est jamais.

Mon tailleur n'offrait pas beaucoup de ressource. Il croupissait en prison déjà depuis plusieurs jours et espérait être « gracié » le cinquième au plus tard, il me dit d'un ton mystérieux : « Chez nous, en Autriche, on peut toujours arranger les choses ! »

« Monsieur » Bacherl avait un sous-verge qui répondait au nom de Walter et qui, aussi vrai que Dieu existe, était un « combattant de la résistance » ! Au début, je m'imaginai qu'il avait été mis là pour contrôler les agissements de notre membre du Parti par « obligation » — mais il me devint bientôt évident qu'il était tout simplement son gendre. J'avais toujours essayé d'inculquer à Ille que les incommodités dont souffrent les gens arrêtés inopinément découlent en majeure partie d'une fausse manœuvre de leur part vis-à-vis du geôlier. C'est ainsi que j'appris avec un énorme soulagement que, le premier choc passé, Ille s'était enfin ressaisie. Le dénommé Walter, que, en vertu de sa qualité de « résistant » — la question se posait de savoir s'il était entré de plein gré dans la résistance ou « par force », tout comme Bacherl dans le Parti — j'avais aussitôt « sondé », s'était, dès la première journée, si bien mis d'accord avec Ille qu'à son injonction, il me conduisit jusqu'à sa cellule. Par le trou de l'antique serrure, je pus apercevoir Ille assise sur son lit, les bras serrant ses genoux remontés sous le menton. Entendant ma voix, elle se précipita vers la porte. Oui, M. Bacherl lui avait déjà proposé d'aider sa femme à éplucher les pommes de terre. Naturellement elle avait accepté sans hésiter, mais elle allait s'efforcer en même temps d'avoir un autre « job »

qui lui fournirait l'occasion de rencontrer des Américains. Elle me chuchota que je ne devais pas m'inquiéter à son sujet. D'ailleurs, notre Walter, ce valeureux héros du maquis, continuerait à assurer la liaison entre nous. Ille était « en ordre ».

Mon tailleur fut, ainsi qu'il l'avait annoncé, relâché avant la date prévue. Je résistai à la tentation de lui demander de faire parvenir de mes nouvelles à mes collègues de cinéma, il était beaucoup trop sot — de plus, je pressentais déjà que, comme avec beaucoup d'autres, la solidarité que crée une occupation commune ne serait bientôt plus qu'un mot creux.

Je ne restai pas longtemps seul dans ma cellule. On assista soudain à une véritable orgie d'arrestations. Toutes les demi-heures environ, la porte s'ouvrait et Bacherl poussait à l'intérieur un de mes contemporains, encore tout ahuri. On dut enlever les couchettes et poser des paillasses à même le sol. Le soir, nous étions neuf, un colonel de chars, un lieutenant de l'O.K.W. [1], un conseiller ministériel slovaque, un conseiller du gouvernement, de Kitzbuhel, un capitaine de la police, deux personnages indéfinissables parlant un langage de l'Est et enfin un homme qui prétendait être médecin chef. Les militaires eurent vite fait de s'accommoder de la situation. Les civils, et en particulier les étrangers, restèrent d'abord collés au mur, figés et méfiants, il fallut les prier instamment de consentir à s'allonger par terre pour la nuit, aux côtés des autres, en position de « cuillers en écrin », ainsi que le proposa le colonel. Aucun d'eux ne savait pourquoi il avait été arrêté, les étrangers moins que les autres puisque, déclarèrent-ils, ils s'étaient placés « pleins de confiance sous la protection des Américains », les deux officiers critiquèrent le local et les méthodes employées et nous expliquèrent qu'en tant que « prisonniers de guerre », ils dépendaient de la Convention de Genève — une prétention qui arracha un rire bref, mais qui en disait long, au capitaine de la police; le Slovaque tenta aussitôt de graisser la patte à Bacherl et il fut effectivement le premier qu'on vint chercher pour être interrogé. Nous ne le revîmes plus. Bacherl émit l'opinion que nous n'avions pas lieu de nous en faire, personne n'était jamais resté bien longtemps dans cette cambuse.

Les W.C. se trouvaient à mi-chemin de l'escalier. Pour simplifier l'opération, Walter nous y mena ce jour-là tous ensemble. Ille

1. Haut Commandement de la Wehrmacht.

nettoyait justement cette humble installation, elle eut le temps de m'expliquer que c'était là son nouveau « job » et le seul moyen qu'elle avait trouvé d'entrer en contact avec les Américains qui fréquentaient la prison. Elle avait déjà succinctement exposé son cas à deux de ceux-ci qui lui avaient promis de faire quelque chose. C'était, me dit Ille, des types du C.I.C., mais ni elle ni moi ne savions ce que cela voulait dire. Walter voulut de nouveau enfermer Ille dans sa cellule, mais elle bloqua la porte avec son pied et me demanda en hâte ce qu'elle devrait répondre quand on l'interrogerait. Je dis : « La vérité, bien entendu, c'est la seule façon de ne pas nous contredire mutuellement dans notre déposition ! » Mais c'était un samedi soir et il n'y avait aucune chance que nous fussions interrogés avant le lundi. Le lundi s'écoula à son tour sans qu'il se passât rien.

Les autres occupants de ma cellule disparurent les uns après les autres, moi seul demeurai. Les militaires croyaient qu'après avoir été interrogés, ils seraient dirigés sur un camp de prisonniers, les étrangers, eux, ne doutaient pas qu'on les relâcherait immédiatement, mais, ainsi que l'annonça Bacherl en venant les chercher, ils furent tout bonnement transférés ailleurs, — quant aux civils allemands, ils étaient, après chaque interrogatoire, reconduits dans une cellule différente.

C'est ainsi que je restai quelques heures seul, et je dois dire que cette solitude me fut assez agréable. A mesure que le temps passait, nous étions naturellement devenus les uns et les autres extrêmement loquaces et communicatifs et, peu à peu, chacun avait narré l'histoire entière de sa vie (moi de même, comme il se doit), ce qui, au fond, n'était pas très divertissant. Tous gens cultivés — nous étions tombés d'accord pour considérer le médecin-chef comme un fumiste — ils assistaient déconcertés, moi y compris, à la débâcle présente, tout comme la plupart d'entre eux avaient assisté sans rien y comprendre au développement du phénomène du National-Socialisme. Ils se réjouissaient certes de la fin de la guerre, mais tous aussi étaient horrifiés que nous l'eussions perdue. Ce que les militaires en racontaient éveillait l'impression que ç'avait été partout, sauf en Russie, une guerre véritablement « fraîche et joyeuse »; quant aux civils, ils étaient d'accord pour reconnaître que le National-Socialisme avait apporté beaucoup de bon, sauf, bien entendu, dans leur spécialité. Tous, moi inclus, jugeaient que ce qui était arrivé aux Juifs et dans les camps de

concentration était une fameuse cochonnerie, et tous, moi itou, affirmaient qu'ils avaient bien, il est vrai, soupçonné quelque chose, mais sans rien savoir de précis, et que d'ailleurs ils n'auraient rien pu faire pour l'empêcher. (Seul le médecin-chef insinua qu'il lui avait été donné de voir de l'intérieur un camp de concentration, ce que nous prîmes aussitôt pour une vaste blague.) De ce qui allait advenir, nul n'arrivait à s'en faire une idée, moi pas davantage, et quant à la façon dont ces événements avaient pu se produire, chacun trouva aussitôt mille raisons valables de l'expliquer, mais sans que nul pût en indiquer une seule qui fût suffisamment évidente, moi pas plus que les autres. Non, tout cela, en vérité, n'était pas très intéressant.

J'étais donc seul à présent et j'arpentais ma cellule comme un ours en cage, en pensant à Ille, assise les genoux remontés sous le menton, à quelque sept mètres de moi. La porte s'ouvrit alors et « Monsieur » Bacherl introduisit deux hommes — que dis-je deux hommes : deux géants, deux énormes gaillards, deux montagnes de chair débordante et de sang bouillonnant et riche en globules rouges, en un mot, deux paysans tyroliens. Chaussés de gros godillots à clous et de mi-bas verts, ils portaient la courte culotte de cuir ornée d'une large ceinture brodée, ainsi que la veste verte. L'un des deux colosses, celui qui possédait le nez orgueilleux, en bec d'aigle, décrit dans *La Morphologie du peuple allemand* comme le type du « Dinarique », se dirigea d'un pas qui fit trembler toute la cellule vers la fenêtre qui s'ouvrait haut dans le mur, empoigna les barreaux des deux mains et les secoua en soufflant avec force. L'autre, d'une carrure si possible encore plus puissante, avec des muscles qui menaçaient de faire éclater l'étoffe de sa veste, s'accroupit sur l'une des couchettes et, tout haletant, dit en regardant autour de lui : « Ben alors ! Ben alors ! »

Le plus mince, s'il est permis d'user de cette comparaison, se retourna. Soudain, il cacha son visage dans ses mains. Je pensai : « Maintenant il va se mettre à pleurer ! » Mais lorsqu'il laissa retomber ses mains, il avait retenu ses larmes comme un homme. Il me regarda avec des yeux qui semblaient ne pas me voir, puis s'assit à côté de l'autre. Les deux hommes se contemplèrent alors en hochant la tête d'un air significatif, ensuite ils m'examinèrent un moment en silence, toujours en branlant du chef, puis le « mince », avec un nouveau hochement de tête chargé de signification, celui-là à mon adresse, fit : « Ben alors ! »

Ils restèrent assis, leurs énormes mains usées par le travail pendant entre leurs genoux, les épaules affaissées, les plis autour du nez et de la bouche tombant eux aussi. Tous les deux avaient la même petite moustache en brosse, une moustache à la Hitler.

La porte s'ouvrit à nouveau brusquement et un homme entra. « Le numéro trois », pensai-je. Il ressemblait à un poil près aux deux autres sauf qu'il n'avait pas de petite moustache, et il tenait une clé à la main, la clé de la cellule. Derrière lui, Bacherl gardait une attitude respectueuse.

Le nouveau venu m'effleura brièvement du regard, puis il considéra les deux géants qui, s'étant levés avec sur le visage une expression d'attente, s'approchaient de lui, les épaules toujours voûtées. L'homme à la clé secoua la tête d'un air important et dit dans le même patois tyrolien, à la résonance gutturale et rude :

— Ben, vous v'là à c't'heure! Vous v'là!

Le « mince » se pencha en avant, le regard avide.

— Quoi?

— C'donc toué l'maire? demanda l'autre.

— Bé dame, ce moué, fit l'interpellé.

— D'toué, j'savons rin, mais çui-la, c'ben le boulanger!

Le mastodonte se pencha à son tour, tandis que son compagnon, la main sur le cœur, soupirait profondément. Il dit :

— Ben, et moué?

— Toué, dit l'homme à la clé, toué, crébonsouère, ben toué, tout l'monde t'connaît! Gredin!

Son énorme vis-à-vis respirait avec difficulté; les yeux exorbités, il haleta :

— Ben quoi qu'on a après moué?

— Fouetté, que t'seras! Fouetté! T' l'as mérité!

Ce fut au tour du mastodonte de presser sa main sur son cœur :

— Moué?

L'autre leva sa clé d'un air menaçant :

— T'as offensé le bon Dieu!

Le « coupable » tomba à genoux, la tête rentrée dans les épaules, et balbutia :

— C'point vrai! Ah naa!... C'point vrai... point comme ça... non!

Son interlocuteur hocha la tête énergiquement et répéta avec emphase :

— Fouettés qu'vous serez! Fouettés! Vous m'remettez donc point?

— Non! firent en chœur les deux géants.

— J'suis l'inspecteur de d'là! A trente-huit ans, m'avez f
renvoyer! Renvoyer! Sales canailles nazies! Mais pour lors,
v'là de nouveau en place!... Fouettés, que j'vous dis, fouettés

Il branla encore une fois le chef vigoureusement et sortit.

Le « mince » se laissa retomber sur la couchette en gémiss
et se cacha derechef le visage entre les mains. Son compagnon
contempla un moment, puis se mit à déverser sur moi en pat
un flot de paroles gutturales. Non sans peine, je compris q
était boulanger et ortsgruppenleiter du village dont son comp
était maire et qu'un jour il était soûl... non c'était pas possi
ce qu'il pouvait être soûl... Et c'est alors, malheur, que ç'av
dû se passer... pour sûr qu'il n'avait plus ses sens pour faire
chose pareille... il avait « éloigné » le bon Dieu — un crucifix
de la salle du conseil municipal... oui, bien sûr, il l'avait cassé
jeté dans le feu...

Enfin, le boulanger se rassit à côté de son compagnon et,
énormes bras croisés avec peine sur sa poitrine, il se mit en dev
de consoler l'autre.

— T'es pas fautif que j'te dis! Pas fautif, t'entends! C'mo
pas toué!

Mais en vain. Le « mince », les yeux fermés, secouait la tête s
répondre. Pour finir, ils se regardèrent en dodelinant de la t
d'un air affligé.

De l'étage inférieur se firent entendre des cris, des bruits div
bref le vacarme ordinaire. J'y étais maintenant habitué et sav
que c'était l'interrogatoire quotidien qui avait lieu — hormis
samedis et les dimanches. Mais mes deux Tyroliens dressèr
l'oreille. Ce fut à mon tour de branler du chef d'un air signific
et de dire d'un ton important :

— En voilà un qui se fait « fouetter »!

— Battu? demandèrent-ils d'une voix étranglée. Je hoc
la tête et ils m'imitèrent comme deux magots. Puis ils se miren
sangloter à la manière des hommes, deux hommes forts et pu
ques, qui ne voulaient pas montrer leur faiblesse. Je m'amus
mais en même temps me sentais gêné de cette plaisant
d'un goût douteux, moi qui savais que je ne serais jamais ba
Enfin, ils me firent sincèrement pitié, ils semblaient à b
« groggy ». Je commençai à leur parler et, toujours dans l
dialecte guttural, ils répondirent avec empressement à mes q

tions; je saisissais à grand-peine à peu près la moitié de ce qu'ils disaient, mais cette moitié était intéressante, mille fois plus passionnante que tout ce qu'avaient pu me raconter les « cultivés ». Tous deux avaient été des nationaux-socialistes de la première heure, dès avant 1938, alors que le mouvement était encore « illégal » en Autriche; tous deux avaient été internés, du temps de Schuschnigg, dans le camp de concentration de Wollersdorf (et tous deux connaissaient mon livre *Die Geâchteten* [1] qu'on avait fait circuler sous le manteau à travers tout le camp). Lorsqu'ils apprirent qui j'étais, ils manifestèrent une joie si naïve et si sincère que j'eus honte. Oui, ils étaient de vieux nazis. « J'suis un ancien nazi et j'le reste! » dit le boulanger en me regardant d'un air supérieur; ils étaient très fiers d'en être et fermement convaincus que tout ce qu'ils faisaient était juste — à l'exception peut-être de cette histoire avec le bon Dieu, mais le boulanger n'était-il pas alors soûl comme un Polonais! Ils regardaient la fin du National-Socialisme comme un malheur sans précédent, non seulement pour eux, mais aussi pour le pays tout entier, pour le Tyrol, pour l'Autriche, pour la Grande Allemagne; un malheur si affreux qu'on ne pouvait plus espérer que les choses se rétablissent jamais. Ils savaient que c'en était fini de leurs espoirs, que leur vie n'avait plus aucun sens, oui, c'était bien passé, fini, terminé. Je tentai de leur ôter cela de la cervelle (« La vie continue — Tout évolue vite — Dans cinq ans, écoutez ce que je vous dis, les choses seront tout autres ») — ils secouèrent la tête, ils dirent « Les Noirs » et « Les Rouges », et les Noirs et les Rouges formaient le point essentiel sur lequel convergeaient toutes leurs pensées : l'Autriche avait deux ennemis qui se disputaient le pays, deux ennemis également forts, également perfides, également irréconciliables — le combat qu'ils menaient l'un contre l'autre avait empoisonné l'Autriche, l'avait ruinée, mettre fin à cette lutte avait été le principal objectif des Nationaux-Socialistes et tout ce que ces derniers avaient pu faire en Autriche avait été préférable à cette lutte des Noirs contre les Rouges! Et maintenant voilà que ça recommençait comme avant, l'étranglement, le conflit, qui devaient conduire le pays à sa perte, ils disaient tout cela non pas ironiquement, mais avec une infinie tristesse. Peut-être n'était-ce là qu'une formule, la simple formule qu'on leur avait

1. Traduit en français sous le titre *Les Réprouvés*, dans la collection « Feux Croisés », Plon.

serinée des années, mais contre laquelle venaient se briser tous l
arguments : le monde entier était représenté à leurs yeux p
cette formule — et ils avaient raison, ils avaient foutreme
raison ! Ils n'en doutaient pas une minute, mais ne s'en réjouissaie
aucunement.

Et voici que la porte s'ouvrit encore et qu'un autre spécim
entra, une nouvelle masse, identique en tous points à mes de
compagnons, avec les mêmes brodequins de montagne, les mêm
bas verts, la même culotte courte, sans oublier la petite mou
tache. C'est-à-dire, ce n'était plus une moustache, mais à sa pla
il y avait une escarre sanguinolente. Le visage de l'homme, u
face large et charnue reposant sur un cou de taureau, était bou
souflé, les oreilles à moitié arrachées; le nouvel arrivant res
planté devant la porte et regarda les deux autres en dodelina
de la tête sombrement.

— T'ont donc fouetté? demandèrent-ils en sautant sur le
pieds.

L'homme fit oui de la tête avec une expression d'indici
chagrin dans ses yeux aux paupières à demi fermées, du do
il montra le sol. C'était le maire d'un autre village. Il s'assit en
à côté de moi, sur ma couchette, ses énormes pattes posées bie
plat sur ses cuisses musclées, et se mit à raconter ce qui lui ét
arrivé, toujours dans le langage du terroir comme de juste.

Les Américains étaient venus le chercher, alors qu'il travaill
dans son champ, ils ne l'avaient même pas laissé retourner à
ferme ; ils avaient commencé par le mettre dans un camp de Polon
où il avait subi la peine du passage sous les verges, ensuite
Américains l'avaient forcé à raser sa moustache avec un coute
de poche. Pour finir, ils l'avaient amené dans cette prison et
un jeune officier blond, avec un petit ruban rouge et blanc à
casquette, l'avait de nouveau entrepris — nous en avions pe
les éclats. Il avait cru que cet officier était un émigré autrichi
je le détrompai et l'informai qu'il avait eu affaire à un Polon
américain.

Les deux autres le regardaient, fascinés. Le boulanger éten
son bras puissant et émit des sons gutturaux, il ne se laisser
pas battre, pas battre, non, pas lui, n'importe quoi mais pas
et pourquoi que le maire ne s'était pas défendu — mais celu
laissa retomber sa lourde tête meurtrie, faisant ainsi savoir d'u
manière émouvante et douloureuse que ça n'avait aucun se

aucun sens ou aucune possibilité — sans qu'il y eût besoin de paroles, on en restait parfaitement convaincu.

Je m'exclamai avec violence :

— Nom d'un chien, lorsqu'on vous voit, des gars hauts comme des arbres, avec des bras comme des marteaux, des poitrines d'airain et des cuisses d'acier — et vous vous conduisez comme si le monde allait disparaître à cause d'une misérable raclée! Vous ne vous êtes donc jamais flanqué une correction! Au bal, lorsque vous aviez un verre de trop dans le nez, après avoir bien tourbillonné et que ça commençait à aller un peu fort, hein? Ou à cause d'un jupon? Vous ne vous êtes donc jamais fourrés dans la bagarre?

Le nouveau me fixa, un peu interloqué, puis fit en dilatant sa vaste poitrine :

— Ah! c'pas ça! La rossée... non, c'pas à cause d'la tournée, mais — il se frappa la poitrine qui rendit un son de bronze — mais c'l'âme! L'âme! L'âme!

Il me fallut un certain temps pour comprendre qu'il voulait parler de la souffrance morale — et les deux autres compères nous regardèrent, l'air mélancolique, puis se regardèrent à leur tour en hochant la tête.

Au dixième jour de notre détention dans la prison de Kitzbuhel, après le repas de midi, alors que Walter nous conduisait aux W.C., je m'approchai de la porte d'Ille qui accourut à mon grattement discret et qui me chuchota que Murphy était venu lui demander si elle avait pris avec elle le livre... oui, le livre avec la lettre de l'ambassade des États-Unis. A sa réponse négative, il avait gémi qu'il allait alors lui falloir retourner à Siegsdorf à cause de ce maudit bouquin. Ille était pleine de confiance. Murphy lui avait assuré que nous serions maintenant bientôt interrogés. « Tout va bien, murmura-t-elle, j'ai le sentiment que demain nous serons de nouveau à la maison! »

Là-dessus, Walter m'annonça que la frontière entre l'Autriche et l'Allemagne était fermée — il en paraissait ravi. Mes trois Tyroliens agitèrent le chef comme des poussahs chinois, lorsque je leur fis part de la nouvelle. Vers la fin de l'après-midi, on vint nous chercher, Ille et moi, pour subir un premier interrogatoire. Une jeep nous conduisit au Quartier Général du C.I.C. dont j'avais appris entre temps que c'était une sorte de service correspondant à la Gestapo — tout au moins ça y ressemblait étrangement. Le

quartier général se trouvait distant d'une centaine de mètres de la prison, il avait été installé à l'ancien siège du Parti. Dans le vestibule étroit et nu, nous croisâmes Murphy, il n'était donc pas allé à Siegsdorf chercher le livre. En bon allemand, il nous dit que ce n'était pas sa faute si nous étions encore emprisonnés, puis disparut au bruit que fit une porte en s'ouvrant. Ille et moi fûmes alors séparés. Elle entra dans une pièce où était assis un homme très grand et très gras, en chemise kaki, avec une extraordinaire toison de cheveux noirs brillants de graisse. Je fus conduit un peu plus loin, dans une pièce identique où me reçut un jeune homme, également en chemise d'uniforme et sans aucun insigne distinctif. Un frisson désagréable me parcourut, à première vue il offrait en effet une ressemblance frappante avec le Polonais de la prison. Il se leva en souriant et me dit dans le plus pur allemand, avec un léger accent saxon, que je devais tout d'abord remplir un questionnaire. Il poussa vers moi une large feuille et m'annonça que je pouvais prendre tout mon temps.

J'indiquai mes nom et prénoms, le lieu et la date de ma naissance. Puis venait toute une suite de questions regardant l'identification : couleur des cheveux, des yeux, taille etc... etc... Je n'écrivis rien en regard de celles-ci. La question suivante concernait la profession, après avoir hésité, je marquai : écrivain — je n'avais jamais pu considérer cela comme une véritable profession. Brusquement le jeune homme m'enleva la feuille et me demanda en montrant les questions auxquelles je n'avais pas répondu :

— Pourquoi n'avez-vous rien écrit là?

— Il est indiqué en haut du questionnaire que je dois répondre de façon précise aux questions qui y figurent. Or je ne sais pas de façon précise de quoi j'ai l'air.

Il me contempla un peu interdit, puis regarda la feuille.

— Écrivain? Faisiez-vous partie de l'Association des Écrivains?

— Oui.

— Étiez-vous membre du Parti?

— Non.

Il sourit et dit :

— Vous pouvez le dire franchement, je suis au courant, mon père est un peintre de Dresde et ma mère, sculpteur, je n'ignore donc rien de ce qui concerne les associations. Mes parents ont adhéré au Parti pour pouvoir s'inscrire à l'Association des Artistes.

— Moi pas, fis-je.

Il ne souriait plus, un pli profond creusait son front. Il demanda :

— Comment avez-vous pu vous arranger avec votre conscience en continuant à vivre et à travailler en Allemagne?

Je restai abasourdi. Je considérai pensivement ce jeune homme, ce garçon blond et fluet que, visiblement, les questions les plus subtiles privaient de son sommeil nocturne. Je dis lentement :

— Je n'ai pas encore réfléchi à cela. Je peux cependant volontiers vous promettre qu'à l'avenir, je songerai très sérieusement à l'endroit où je voudrais vivre et pour qui je désirerais travailler.

Derechef, il se pencha sur le questionnaire et d'un ton très homme d'affaires, interrogea :

— Qu'avez-vous écrit?

Je le lui dis. Il demanda qui éditait mes livres, je le lui dis, s'ils avaient été traduits et en quelles langues, je le lui dis. Il inscrivait mes réponses au fur et à mesure. Il me demanda si j'avais des relations en Amérique et lesquelles, je le lui dis et il inscrivit. Enfin, il me dit que je devais lui raconter brièvement ma vie. Je répondis, vexé, qu'il m'était impossible de le faire brièvement. Il répliqua : « les traits marquants ». Je pensai : « Bon, venons-en donc à la chose principale! » Je dis :

— L'assassinat de Rathenau!

Il se reprit à sourire.

— Une chance pour vous que vous n'ayez pas essayé de le passer sous silence.

Je dis avec impatience :

— Cher monsieur, j'ai écrit de si gros livres sur ce sujet!

A ce moment, un homme d'un certain âge pénétra lentement dans la pièce; il portait une feuille d'érable sur ses épaulettes, d'où j'en déduisis, d'après ce que je savais déjà des grades, qu'il devait être quelque chose comme commandant. Son visage semblait tout en nez, un énorme appendice nasal d'un rouge foncé, sillonné de grosses veinules bleues, qui pendait mélancolique sous un maigre toupet de cheveux noirs et gras. Deux petits yeux perçants et presque noirs, très rapprochés, m'inspectèrent rapidement. Le commandant prit le questionnaire et le parcourut. Le petit blond remarqua à voix basse : « Il l'a admis tout de suite! » Tiens, les deux hommes parlaient donc allemand dans le service? Le commandant eut un geste négatif, puis il me dit d'un ton rogue, avec un accent semblable à celui dont use un acteur allemand lorsqu'il joue le rôle d'un Yankee :

— Vous étiez chez Rowohlt?
— Oui.
— Plon? John Cape?
— Oui.
— Quel genre de livres écriviez-vous?
— Probablement de bons, fis-je, autrement les éditeurs ne les auraient pas acceptés.
— Qu'avez-vous écrit d'autre?
— Des scénarios de films.
— Ha ha! Des « Heil-Hitler » films?
— Il vous sera facile de vous en rendre compte, je me suis laissé dire que vous aviez pris tous nos films, vous ne manquerez donc pas de faire avec eux de bonnes affaires.
— Répondez seulement par « oui » ou par « non »! cria-t-il.
— Non! fis-je.

Il me lança un regard rapide comme l'éclair et, à brûle-pourpoint, jeta :

— Avez-vous écrit pour « l'homme à la casquette »?

Je restai stupéfait. Je m'interrogeai pour savoir ce que cela pouvait bien signifier. Il beugla :

— Répondez! Oui ou non?

En même temps, il frappa durement la table du doigt.

Je levai les yeux et dis lentement :

— Avant de répondre à cette question, je voudrais vous prier de ne répéter à personne que vous me l'avez posée.

Ce fut à son tour d'être démonté. Il demanda :

— Pourquoi?
— Dans l'intérêt même du prestige du C.I.C.! Si quelqu'un apprend que vous m'avez posé une semblable question, tout le monde saura que vous n'avez pas la moindre idée de l'état de choses qui régnait en Allemagne.

Il me fixa de ses yeux pénétrants. Le blondinet regarda son supérieur avec une expression de complète dévotion.

— Et pourquoi ça? Ç'aurait pu être possible, fit celui-ci.
— Absolument impossible, répliquai-je avec calme.

Le commandant jeta le questionnaire sur la table.

— D'où teniez-vous les procurations en blanc signées par Hitler et par Roehm?

Qu'est-ce que c'était encore que cette histoire? Étonné, je répondis :

— Je les ai brûlées.

— Vous? dit le commandant avec vivacité.

— Je vous demande pardon... ce n'est pas tout à fait exact : la dame à côté!

— Pourquoi?

Je haussai les épaules :

— Sans doute avait-elle peur.

Le commandant se remit à hurler :

— Je ferai fouiller votre maison — et malheur à vous si nous les trouvons.

— Malheur à moi! fis-je.

Le commandant pivota sur ses talons et quitta la pièce. En souriant, l'éphèbe blond plia le questionnaire en éventail.

— Ne dois-je pas continuer à le remplir? questionnai-je.

Il jeta l'éventail dans la corbeille à papier.

— Non.

Il me regarda et reprit :

— Vous avez pris cette dame parce qu'elle est juive?

— Non! fis-je.

Il hésita, puis dit :

— Je pensais...

Avec colère, je l'interrompis :

— Vous pensiez!... J'ai pris cette dame parce que je l'aimais! Quelles curieuses idées vous faites-vous donc? Le monde entier serait-il devenu fou?

Il me considéra toujours souriant. Puis il rougit et le sang lui monta aux oreilles. Il resta silencieux et je l'imitai. Enfin, le commandant rentra dans la pièce.

— Venez! ordonna-t-il.

Je le suivis. Ille était dans le vestibule, en me voyant elle eut un sourire rayonnant; elle me serra la main et dit :

— Tout va bien!

— *Shut up!* fit le commandant.

Il nous ramena à la prison. Chemin faisant, Ille remarqua d'un ton léger :

— Toutes ces questions... quelles absurdités!

— Reste tranquille! dis-je.

Le commandant regardait droit devant lui en ayant l'air de ne pas s'intéresser à nous.

Ille protesta :

— Il ne comprend pas un traître mot d'allemand!

— Chaque mot! fis-je.

Le commandant continua à nous ignorer. Ses oreilles ne rosirent même pas. Arrivés devant la porte de la prison, je dis :

— Je suis navré, Ille, que tu te trouves dans cette situation par ma faute.

Le commandant eut alors le culot de demander en anglais à Ille qu'elle lui traduisît mes paroles. Elle s'exécuta — en anglais.

Ainsi que tous les employés de prison lorsque quelqu'un se présente après l'heure de la fermeture, « Monsieur » Bacherl manifesta sa mauvaise humeur. Il ne toléra aucune conversation. Mais Ille, sur le seuil de sa cellule, eut encore le temps de me crier :

— Nous allons être relâchés demain, tu verras.

Cette nuit-là, je dormis fort mal, le boulanger, qui partageait ma couchette, gémissait et suait, ne cessant de se retourner et de ruer, sans doute son « âme » le tourmentait-elle.

Le lendemain matin, à cinq heures, Bacherl ouvrit la porte et m'invita à le suivre avec toutes mes affaires. Ille, debout dans le passage, exultait.

— Qu'est-ce que je t'avais dit, fit-elle, nous rentrons à la maison.

Plein de doute, je remarquai :

— A cinq heures du matin?

— Brunswick a fait hier une certaine allusion...

— Qui est Brunswick?

— Celui qui nous a reconduits hier soir, le commandant.

Bacherl nous donna nos sacs et nous tendit un reçu à signer. Il dit :

— Deux personnes, dix jours, vingt marks. Je les ai déjà retenus.

— Zut! s'écria Ille. Il faut casquer par-dessus le marché?

« Monsieur » Bacherl, offensé, garda le silence.

— Mais naturellement, fis-je, et pour une station touristique aussi courue que Kitzbuhel, c'est encore donné!

Je vérifiai mes possessions. Il y manquait ma montre.

— Monsieur Bacherl, ma montre?

— C'est deux types qui l'ont prise.

— Lesquels?

— Ceux qui vous accompagnaient quand vous êtes arrivés.

Je regardai notre geôlier. Cela pouvait être vrai, comme ça pouvait ne pas l'être.

— Monsieur Bacherl, les deux personnes en question s'appellent

Sullivan et Murphy et appartiennent au C.I.C. de la 42e division. Pourquoi donc, Monsieur Bacherl, n'iriez-vous pas leur réclamer ma montre?

Bacherl se tortilla.

— Je peux pourtant point, voyons, chez des Américains...

— Monsieur Bacherl, les Américains, eux aussi, vous ont obligé...

Furieux, « Monsieur » Bacherl sortit de sa poche un billet de vingt marks qu'il posa devant moi sur la table.

— Et maintenant, allez ouste, venez!

Ille prit le billet en silence et se détourna.

Bacherl ouvrit toute grande la porte devant laquelle nous attendait le commandant Brunswick. L'officier nous remit à chacun une feuille de papier. Un camion stationnait le long du trottoir, ainsi qu'une jeep avec deux M.P. A l'intérieur du camion, une rangée de civils, assis sur des bancs, nous regardèrent avec curiosité. Ille saisit aussitôt de quoi il retournait. Indignée, elle s'adressa en anglais à Brunswick et lui parla avec véhémence. Il haussa les épaules et répliqua quelque chose. Un des M.P. nous cria : « Faire vite! Faire vite! » en levant son fusil d'un air menaçant. J'empoignai Ille par le bras et la tirai vers le camion. Elle était devenue toute blanche, je la soulevai et des mains secourables la hissèrent dans la voiture, j'y grimpai après elle. Le M.P. releva l'abattant. Sur le seuil de la prison, « Monsieur » Bacherl et le commandant se tenaient côte à côte, en une plaisante intimité. Ille respirait avec peine, quant à moi j'étais aux anges, comme l'est tout individu qui vient de recevoir la confirmation qu'il avait raison. Je criai :

— Monsieur Bacherl, la prochaine fois que nous reviendrons à Kitzbuhel, une chambre avec bains, je vous prie!

Mais mon humeur folâtre fut de courte durée. Je regardai la feuille que Brunswick m'avait fourrée dans la main. C'était un « arrest-report ». Sous le mot « Reason », il y avait « Security threat ».

— Ça signifie « menace contre la sécurité », me souffla Ille d'une voix rauque. Serrée tout contre moi, elle pressait mon bras à chaque cahot de la voiture. Sur son propre « arrest-report » était écrit : *Witness in the murder case Rathenau*[1]. Elle remarqua : « Alors, je suis un témoin! Chez les Américains, on arrête les témoins à ce que je vois? » Je ne répondis rien. Soudain elle éclata :

1. Témoin dans l'affaire de l'assassinat de Rathenau.

— Quel salaud, ce Brunswick! Hier, il a eu le toupet de me demander si j'avais à Kitzbuhel des relations chez lesquelles je pourrais me rendre. Je croyais que tout était O.K.! Et maintenant!... Non mais quel cochon! Il n'y a pas encore cinq minutes, il me disait que nous allions être interrogés une fois de plus, mais en haut lieu.

— Je vois, fis-je, les lieux, ici, devaient être fichtrement bas.

Elle reprit :

— Comprends-tu cela, hier il y en a eu d'abord un gros qui m'a raconté qu'il était avocat à Berlin. Il m'a accueillie avec ces mots : « Quoi! Une jolie Juive qui vit avec un criminel de guerre? » Il n'arrivait pas à se calmer.

— Et alors? fis-je.

— J'ai répondu que tu n'étais pas un criminel de guerre, que tu n'avais d'ailleurs pas pris part à la guerre, qu'on t'avait seulement incorporé dans la Volkssturm, mais il a continué à affirmer que tu étais un criminel de guerre — a wàr criminal! Et alors ce Brunswick est arrivé et m'a demandé quels étaient les sujets que tu traitais dans tes livres...

— A moi aussi.

— Et figure-toi, continua-t-elle, que lorsque je lui ai eu dit tout, il m'a demandé tout à trac si tu avais aussi écrit pour « l'homme à la casquette »! Tu penses si ça m'a fichu un coup... alors que je venais de lui dire qui éditait tes livres!

— Et?

— Il n'y a pas de et... j'ai fait « *oh heaven no* »[1], et l'avocat a écrit ça aussi. Et imagine-toi qu'ils sont au courant des actes de procurations en blanc, comment expliques-tu ça?

— Moi, je sais, fis-je, c'est ma sacrée habitude de raconter mes histoires à tout le monde. Mais comment cela peut-il constituer une charge contre moi?

Ille cria :

— Il n'a rien voulu entendre, et lorsque j'ai entrepris de lui expliquer pour quelle raison nous les avions en notre possession, il ne cessait de me demander pourquoi nous ne les avions pas conservés, il ne me laissait aucun répit, il parlait de fouiller la maison, lorsque subitement une idée lumineuse m'est venue, j'ai dit que si j'avais su qu'un Américain, dix ans plus tard, considére-

1. Ciel, non.

rait que ces papiers avaient une valeur si colossale, je les aurais assurément gardés pour lui, je me doutais bien qu'il pourrait maintenant s'en défaire pour au moins cent dollars la pièce.

— Oh! fis-je en m'étirant presque de contentement, oh! bien, très bien!... Et?

— Du coup il a fermé sa boîte. Et... alors il a disparu... pour revenir quelques instants après et il a hurlé : « Vous vous étiez entendus à l'avance sur les termes de vos dépositions! » J'ai fait oui. Alors, fou de rage, il a déchiré le procès-verbal en braillant : « Qu'est-ce que ce criminel de guerre vous a encore recommandé de dire? »... et je lui ai répondu : « Il m'a conseillé de dire la vérité, que c'était le seul moyen d'éviter de nous contredire. »

— Et?

— Rien! C'est à ce moment qu'il a commencé à me parler de mes connaissances de Kitzbuhel... et maintenant!... Non, mais y comprends-tu quelque chose? Témoin dans l'affaire Rathenau! Et c'est à peine s'ils m'ont questionnée à ce propos!

— Moi pas davantage, fis-je.

Ille vivait tellement le moment présent qu'elle en avait oublié tous ses soucis. Je connaissais cette particularité. Assise à côté de moi, elle me débitait sa petite antienne comme si elle ne se fût pas trouvée dans une situation peu ordinaire. A la minute même, il ne lui venait pas à l'esprit que nous étions des numéros dans un transport de prisonniers; elle était, il est vrai, assise inconfortablement et à moitié écrasée par les autres occupants du camion, mais cela ne nous changeait guère des voyages que nous avions faits les années précédentes. Elle avait revêtu sa robe la plus chic, une robe de soie bleue avec de charmantes impressions blanches qui lui allait à ravir, un modèle d'une maison de couture, et avait sur la tête son chapeau le plus seyant, un minuscule bibi de paille noire, à la forme quelque peu excentrique qu'ornait une légère et coquette voilette, elle portait une paire de bas de soie arachnéens et des souliers de chevreau à hauts talons, elle tenait sur ses genoux sa petite valise de cuir souple, la fidèle compagne de ses nombreux déplacements en avion, elle me souriait, encore tout excitée au souvenir des réponses judicieuses qu'elle avait faites à de sottes questions, — je la connaissais suffisamment pour trouver compréhensible qu'à l'instant présent la vie lui semblât belle; elle pinça mon bras et dit : « Reconnais que je me suis magnifiquement conduite! Allons, reconnais-le! »

— Oui, fis-je.

Avec fierté, elle reprit :

— Je me suis véritablement conduite de façon sublime et tu n'as plus besoin de te tracasser à cause de moi, quand nous rentrerons à la maison, j'aurai un tas d'histoires rigolotes à raconter à Hilde.

Je ne répondis rien et cela parut l'inquiéter.

— A présent, ça ne peut guère durer plus de quelques jours, qu'en penses-tu?

— Je ne sais pas, Ille, dis-je.

— Quelle veine que ce Brunswick nous ait envoyés à d'autres. Plus haut sont placés les gens qui ont à prendre des décisions, plus ils se montrent raisonnables, c'est une vieille vérité.

— Oui, oui, murmurai-je.

Ille semblait se réjouir à l'avance d'un petit flirt avec un général imposant; elle était parfaitement consciente de l'effet qu'elle produisait sur les messieurs distingués d'un certain âge.

Il faisait très chaud, des routes blanches s'élevaient des tourbillons de poussière. Nous traversâmes la vallée de Elmau, en direction de Kufstein. Ille était la seule femme présente. Je connaissais déjà certains des occupants du camion pour les avoir entr'aperçus dans la prison, à Kitzbuhel. Il y avait là le parachutiste Hartwig que j'avais eu l'occasion de croiser en allant aux W.C. Son visage était encore affreusement tuméfié et son œil gauche entouré d'un cerne qui, de bleu primitivement, était passé au vert, puis au jaune. Il y avait aussi M. Scheuermann, conseiller du gouvernement à l'administration des finances. Simple membre du Parti, il avait un « hobby », un dada, il s'intéressait à l'eugénisme. Sur son « arrest-report », on pouvait lire qu'il avait contribué à propager les « nazi-doctrins ». « Mais l'eugénisme, protesta M. Scheuermann, un homme à barbe grise, un tantinet pédant, l'eugénisme est une science qu'on enseigne dans tout l'univers. » Je lui demandai si, au lieu de parler d'eugénisme avec les Américains, il n'avait pas plutôt mis en avant la doctrine qui fait avant tout dépendre la santé physique des lois de l'hérédité. Il reconnut que tel avait été le cas. De toute évidence, c'est à cette imprudence qu'il devait de se trouver parmi nous. Car, il n'y avait pas à en douter, c'était là une science secrète nationale-socialiste, donc une doctrine criminelle. M. Scheuermann ne saisit

pas très bien où je voulais en venir, je l'assurai alors que c'était pour le moins aussi grave que s'il avait appelé le commandant Brunswick « Braunschweig ». Il y avait encore en notre compagnie deux jeunes instituteurs de Rhénanie, qui, sans appartenir aucunement au Parti, avaient organisé le transport au Tyrol des enfants des régions rhénanes particulièrement atteintes par les bombardements. Sur leur « arrest-report » figurait simplement *Big nazis.* Un homme déjà vieillissant, aux traits accentués, était un général hongrois. Sans nul doute avait-il de nous tous le plus à se plaindre de son sort, bien que le risque eût été partie intégrante de son métier. Il supportait au reste son destin avec une résignation stoïque, bien digne d'un militaire. « Peu m'importe, disait-il, où l'on me sert mon repas de midi. »

A Kufstein, le camion s'arrêta devant le bâtiment de la prison. Un M.P. s'approcha alors et ordonna à Ille de descendre. J'eus terriblement peur, lorsque, voulant la suivre, j'en fus empêché par des crosses de fusil. Mais Ille, qui, déjà, regardait autour d'elle avec effroi, fut seulement invitée à prendre place dans la jeep. Un groupe de détenus sortit à ce moment de la prison, ils grimpèrent dans le camion et nous repartîmes.

A la place qu'avait occupée Ille s'assit un homme d'environ soixante-cinq ans, très grand et extraordinairement mince. Il se présenta avec courtoisie, il s'appelait Alinn et l'accusation suivante pesait sur lui : *Big Nazi, says that Poland began the war* [1]. Originaire de Westphalie, il dirigeait à Kufstein une fabrique de ciment et « était naturellement membre du Parti comme tout homme comme il faut ». Un jour qu'il se trouvait assis à la terrasse d'un café, l'ami qui était avec lui avait soutenu que Hitler n'aurait jamais dû commencer la guerre. Là-dessus, Alinn avait objecté qu'il avait entendu de ses propres oreilles le speaker de Radio-Varsovie, écumant de rage, vociférer en allemand « qu'il plaignait le pauvre peuple allemand qui payerait cher son aveuglement, car il serait anéanti sans pitié par les forces conjuguées du monde entier ». Et cela, avant que les troupes allemandes ne pénètrent en Pologne. Un officier américain s'était alors levé à la table voisine et l'avait arrêté.

Ille et moi ne pouvions plus communiquer que par le regard. Nous échangeâmes un sourire lorsque, à Kiefersfelden, nous fran-

1. Important nazi, dit que c'est la Pologne qui a commencé la guerre.

chîmes l'ancienne frontière, redevenue à présent la nouvelle. Quand nous débouchâmes sur l'autostrade, je vis qu'elle était aussi anxieuse que moi de savoir si nous allions prendre la direction de Munich ou celle de Siegsdorf... celle de la maison, — nous roulâmes vers Munich, et Ille m'adressa un petit signe de tête affligé. Le grand pont de Mangfall étant détruit, nous dûmes emprunter une déviation provisoire et défoncée, j'échangeai un coup d'œil avec Ille — il ne faisait aucun doute qu'à cet instant, elle pensait, comme moi, au viaduc intact de Bergen. Avec un bonheur intense, je sentis combien, au cours des dix dernières années, nous étions devenus proches l'un de l'autre, cette abondance de souvenirs communs nous unissait plus que toute autre chose, et ce lien devait rester indestructible.

Un silence pesant régna dans le camion lorsque nous traversâmes Munich qui avait terriblement souffert et où s'accumulaient les ruines. Je regardai Ille. Assise sur la banquette arrière de la jeep, elle avait enlevé son chapeau et une épaisse couche de poussière recouvrait son visage. Ses yeux erraient de droite et de gauche — je savais combien elle aimait cette ville. C'est dans cette grande cité qu'elle avait, jeune étudiante, suivi les cours du professeur Kutscher; durant l'une des célèbres fêtes estivales que se plaisait à organiser celui-ci, elle avait, avec deux autres condisciples, fondé un théâtre d'étudiants et, à partir de ce jour, sa petite renommée n'avait cessé de croître. Elle avait ensuite joué avec la troupe de Hellmut Kautner et Bobby Todd — enfin, en 1934, le joli rêve de sa jeunesse avait fini brusquement, mais, à ce moment, elle se trouvait déjà à Berlin et j'avais pu la prendre sous mon aile. (Encore palpitante de vie, mais elle ne pouvait plus voler.) Elle avait de nouveau obéi au penchant de sa nature qui la voulait joyeuse et pleine d'entrain, elle aimait tant à vivre, vivre bien et sans tracas. Je lui fis un petit signe de tête. Elle me regarda. Elle pleurait, et les larmes creusaient des sillons grisâtres sur son visage poussiéreux. Après avoir traversé Munich de bout en bout, nous continuâmes vers le nord.

Aucun de nous ne savait où nous allions ni ce qui nous attendait à l'arrivée. Aucun de nous ne pensait que la perte de sa liberté était méritée, ni la punition proportionnée à la faute qu'il avait pu commettre. Cette arrestation avait frappé chacun de nous telle la foudre tombant d'un ciel serein, nul ne comprenait pourquoi il avait fallu qu'elle l'atteignît, lui précisément, et nul ne croyait

vraiment que son voisin fût tout aussi innocent qu'il l'était lui-même.

Après avoir passé Landshut, la voiture s'arrêta en pleine nature. Les M.P. nous firent descendre afin que nous puissions satisfaire nos besoins naturels. Je pus ainsi échanger quelques paroles avec Ille. Elle avait vainement tenté d'apprendre des M.P. l'endroit où on nous conduisait et pourquoi. Elle saisit brusquement ma main et dit : « Je ne sais pas, mais j'ai le sentiment qu'il y a quelque chose là-dessous, qu'en penses-tu? » Je répondis que j'avais depuis longtemps compris qu'avec les Américains, tout était en façade, avec rien derrière, donc qu'ils n'avaient rien à cacher. Elle me répliqua d'un ton maternel qu'il fallait savoir comment s'y prendre avec eux, que, par exemple, il était bon de leur dire : « sir », ils y étaient sensibles et aimaient à s'entendre appeler ainsi, ils avaient tous la légitime ambition qu'on s'adressât à eux comme à des gentlemen.

Nous roulions toujours. A un moment, nous aperçûmes un poteau indicateur dont la plaque signalait une bifurcation vers Plattling. Nous devions donc approcher de la vallée du Danube. L'un des deux instituteurs regarda par une déchirure de la bâche, par-dessus l'épaule du conducteur, et nous cria le nom de l'endroit que nous traversions : « Natternberg ». Rendus silencieux par la fatigue, abrutis et couverts de sueur, c'est à peine si nous réagîmes. Presque aussitôt, le camion quitta la route et s'engagea dans un chemin de terre. Je vis soudain un soldat américain accroupi derrière une mitrailleuse, puis apparut une haute clôture de barbelés derrière laquelle se dressaient des baraques basses de ton verdegrisé. Après un virage brusque, la voiture stoppa. La jeep vint se coller contre l'arrière du camion, si bien que je voyais Ille directement au-dessous de moi. Elle leva la tête et me sourit. D'un seul coup, une foule de troupiers grouilla autour des deux véhicules. J'en vis un s'approcher de la jeep avec un sourire grimaçant. D'un mouvement de tête il montra Ille et demanda au M.P. qui tenait le volant : *Your girl-friend?* [1] Celui-ci fit : *No. Internee!* Instantanément l'expression du garçon changea, d'une poigne brutale, il saisit Ille par le bras, la souleva à moitié en hurlant : *You dirty fockend* [2]... faire vite, faire vite! et la tira avec une secousse violente hors de la voiture. Ille perdit l'équilibre et s'étala,

1. Ta copine?
2. Espèce de salope.

sa petite valise lui tomba dessus, elle leva vers moi des yeux effarés et pleins de détresse.

Je bondis sur mes pieds. En un clin d'œil, une meute de soldats, gueulant et gesticulant, fut sur nous. Je reçus un coup de crosse sur le tibia, une main saisit ma cheville et m'arracha du camion, de sorte que je m'écroulai de tout mon long. Derrière moi, mes compagnons sautaient dans la plus grande confusion, je me relevai péniblement, saisis mon sac, essuyai un coup de pied et, au cri de « Faire vite... faire vite ! », m'élançai derrière Ille qui courait devant moi, sa petite valise dans une main, son chapeau sali dans l'autre, poursuivie par un énergumène qui l'injuriait grossièrement et s'amusait à lui marcher sur les talons pour la faire trébucher.

Toujours nous bousculant et nous rudoyant, on nous fit nous aligner sur un rang, je me retrouvai à côté d'Ille, devant une baraque, le dos à la clôture de barbelés, le souffle oppressé, complètement hébété et assourdi par les vociférations des soldats qui nous cernaient de leurs fusils et nous repoussaient à coups de crosse. Je n'osais pas regarder Ille. Face à moi, un très jeune soldat, avec des cheveux d'un noir de jais et des yeux bleus inquiétants, ne cessait de me cracher au visage des mots auxquels je ne comprenais goutte. Ille, sans tourner la tête, me chuchota : « Ne bouge pas ! Garde ton calme ! » Le soldat s'en prit alors à elle. Ille ne répondit pas, mais continua à murmurer avec un mouvement imperceptible des lèvres : « Ne bouge pas ! Surtout ne bouge pas ! »

Pendant un moment, il ne se passa rien, les soldats criaient et se démenaient toujours comme des forcenés. Un officier passa devant nous sans nous accorder un regard et entra dans l'une des baraques. Enfin, un soldat, qui portait sur sa manche quatre chevrons, sortit de la baraque et vint se planter devant nous ; à haute voix, il lut nos noms sur une feuille de papier. Puis il s'éclipsa, les voitures qui nous avaient amenés s'en allèrent et je sentis au cœur un pincement douloureux comme si, avec elles, quelque chose venait de disparaître sans retour. Le gradé, vraisemblablement un sergent, apparut de nouveau et appela le premier de la liste. C'était Hartwig, le parachutiste. De son pas habituel, il se dirigea, avec son petit baluchon, vers la baraque à la porte de laquelle se tenait le sergent, les clameurs s'amplifièrent : Faire vite, faire vite ! Le sergent l'empoigna soudain et le poussa brutalement sur le seuil, il chancela... la porte fut claquée. Quelques

soldats se précipitèrent à l'une des fenêtres de la baraque et regardèrent à l'intérieur. Tout à coup, ils se mirent à pousser des cris aigus et à faire un vacarme infernal, certains sautaient de plaisir, d'autres bousculaient leurs copains pour mieux voir. Venant de la pièce, nous perçûmes un bruit sourd et des braillements.

Nous restions comme paralysés. Ma gorge était sèche et douloureuse. Ille s'était rapprochée de moi, je sentais son bras trembler le long du mien. Je me forçai à lui jeter un coup d'œil. Elle avait les yeux fixés droit devant elle, les lèvres étroitement serrées, les muscles des joues agités de spasmes nerveux.

Enfin, Hartwig sortit, ou plutôt il bascula en avant comme s'il avait reçu un coup violent, il chancelait, dans ses bras il tenait encore quelques pièces de linge, il était pieds nus, son visage était cramoisi, du sang coulait de sa bouche, il se mit à courir comme aveuglé — Faire vite, faire vite! — A coups de crosse, on le ramena à sa place, sur notre droite; au milieu des clameurs de joie de la soldatesque, il perdit une pièce de linge, voulut se pencher, mais un coup de pied au derrière le poussa en avant. La porte s'ouvrit de nouveau, deux bottes volèrent en l'air et vinrent rouler aux pieds de Hartwig. Le sergent s'avança avec sa liste, il souriait — il souriait amicalement, il lut le nom suivant. C'était Scheuermann.

Une scène identique se répéta, il se passa exactement la même chose que la première fois. Je chuchotai à Ille : « Nous, ils ne nous frapperont pas! », mais je ne croyais nullement à ce que je disais. Je réfléchissais fièvreusement à ce que je devrais faire, les pensées se heurtaient dans ma poitrine et non dans mon cerveau, mon cerveau s'était comme vidé, dans mon for intérieur j'étais convaincu que nous serions battus — mais Ille, elle, ne sera pas frappée, Ille, une femme, les Américains ne frappent pas les femmes, mais Ille le sera quand même, et je dois me défendre, non, si je passe avant elle, il ne faut surtout pas que je me défende, aucun ne doit se défendre quand il passe avant un autre, sinon ils cogneront sur cet autre encore bien davantage, seul le dernier a le droit d'essayer de leur résister, ah! qui sait ce qui est bien et mal, et soudain j'éprouvai une colère folle à l'endroit d'Ille, à cause de sa présence qui ne faisait que tout compliquer — en même temps, je savais qu'elle ne compliquait rien du tout, seulement, de quelque côté que je me tournasse, je ne pouvais rien faire — le terrible était justement que je me rendais compte de mon impuissance, que je ne savais que trembler violemment à la pensée qu'ils frap-

peraient aussi Ille, comme ils avaient battu Scheuermann et sa science des mystères de l'hérédité, comme ils avaient battu les deux instituteurs, et le général hongrois, enfin comme ils venaient de battre M. Alinn, ce vieil homme qui sortait à cette minute même en titubant de la baraque, la figure ensanglantée, sans souliers et son pantalon glissant le long de ses maigres cuisses. A l'appel de leur nom, les deux instituteurs s'étaient précipités avec une hâte comique, ce qui avait déchaîné les rires de la horde en kaki, c'était là d'ailleurs sans aucun doute le but évident de cet exercice, je résolus de ne pas leur faire ce plaisir. Le sergent cria mon nom, je ramassai mon sac de cuir jaune et me forçai à marcher d'un pas normal. C'est alors que j'entendis Ille pousser un cri perçant : « Cours ! », instinctivement j'obéis et ne sentis qu'amorti le coup de crosse qui aurait dû m'atteindre aux reins. A peine arrivé au seuil de la porte, le sergent m'empoigna par le bras, ainsi qu'il avait fait avec tous les autres, et m'attira avec brutalité vers lui, me poussant en même temps en avant de sorte que je trébuchai, puis, avec un violent coup de pied dans les fesses, il me lâcha brusquement, je réussis cependant à me rattraper et à conserver mon équilibre et, bien qu'en chancelant, fis mon entrée dans la pièce sans tomber.

Dans cette pièce, vautré sur un banc, les jambes étendues devant lui, se trouvait l'officier qui était passé devant nous quelques instants auparavant, un rouquin au visage blême et boutonneux. Un second officier, plus jeune, petit et mince, avec une tignasse noire et frisée, se tenait debout devant moi — le sol était jonché d'objets divers, valises, chaussures, complets, manteaux, linge — un soldat était assis derrière une machine à écrire — je ne me rendis pas bien compte du nombre de soldats présents dans la salle, mais j'eus l'impression qu'il y en avait au moins un dans chaque coin.

L'officier brun hurla :

— *You are nazi !*

Au même moment, il me gifla sur la joue droite et je pensai : « C'est un gaucher ! » L'espace que dura la gifle, j'eus le temps de remarquer que le mouvement avait fait voler ses boucles noires et que l'officier assis sur le banc m'observait avec attention sans cesser de mâcher son chewing-gum. Le petit cria : « *Hands up* ». Je compris et levai les bras et une rage épouvantable contre moi-même me saisit pour avoir obtempéré si vite. En allemand cette

fois, il hurla : « Déchaussez-vous! » Je me penchai pour ôter mes souliers et, en ce faisant, baissai naturellement les bras. A l'instant même, ils me tombèrent dessus.

Life is strange and world is bad! [1]

Exact! Thomas Wolfe a décrit une fois la façon dont il avait été roué de coups dans la prison où il avait été conduit pour ivresse, battu comme plâtre par les « cops » parce qu'il se défendait — mais il ne se défendait pas à cause des coups qui pleuvaient sur lui, et il était battu non parce qu'il se défendait, mais parce qu'il refusait de se laisser enfermer dans une cellule où se trouvaient déjà des nègres. Il n'avait pas dit s'il avait eu mal. Et c'était curieux, car ça ne faisait pas mal. C'était vraiment bizarre, mais je ne sentais aucune douleur, seuls des coups sourds comme si mon corps avait été engourdi — il faut que je dise ça à Ille avant que ce ne soit son tour : les coups, ça ne fait pas mal du tout. Maintenant je sentais des dents se balader dans ma bouche, elles s'étaient très facilement détachées, elles devaient nager dans le sang, c'était un peu visqueux, ça avait un goût de miel, mais de miel en rayons encore mélangé à la cire. Ainsi des morceaux de moi-même s'étaient déjà séparés de mon corps vivant. Il fallait que j'approfondisse pour quelle raison je ne ressentais aucune douleur, la rage probablement. Mais bien sûr, c'était cela, la rage avait durci, tendu ma peau, elle l'avait tendue à en éclater, comme une peau de tambour, c'est pourquoi les coups rendaient ce son mat et rien d'autre. Cela signifiait qu'à cet instant, je me trouvais dans un état voisin de l'hystérie. Mais non, ce n'était pas ça du tout, je n'éprouvais aucune rage, mais en quelque sorte un sentiment de triomphe sauvage, oui je triomphais parce que ça ne faisait pas mal du tout, frappez, frappez donc — mais halte-là! où donc était la cause, où donc était l'effet? — Non, si j'éprouvais une telle plénitude dans mon triomphe, c'est parce que ce n'était pas moi qui commettais l'injustice, là était la véritable raison, la rage possédait l'officier, et non moi! Ses mèches voletaient comiquement, il avait la pupille dilatée et le globe de l'œil injecté de sang et vraiment, réellement l'écume à la bouche, j'avais cru jusqu'alors que c'était là une simple métaphore, pourtant j'assistais à ce phénomène — ce pauvre, cet imbécile de salaud avait l'écume à la bouche, visiblement il se trouvait dans un état beaucoup plus

1. La vie est étrange et le monde est méchant.

piteux que le mien. Aucune souffrance, aucune rage, un sentiment d'indicible satisfaction à le voir ainsi écumer — les voilà maintenant qui me retirent mon pantalon, ça c'est bien pis. Pourquoi? Pourquoi? Il n'y a aucune raison que ça soit pire que le reste, qu'est-ce qui peut bien me faire éprouver tout à coup une pareille sensation? L'âme? Ah! mais oui, bien sûr, l'âme, c'est mille fois pis! — ces paysans tyroliens, ils touchaient le fond des choses, ils en étaient beaucoup plus près que moi, c'est la douleur de l'esprit qui rend la chair insensible, ce n'est pas la rage, mais le chagrin. Halte! Mais alors, ce sentiment de triomphe, c'est le triomphe de la souffrance... oserai-je m'aventurer si loin, moi, justement moi? La souffrance n'est pas productive... ou l'est-elle? Elle élève, bien sûr... mais ces malheureux types vont bien finir aussi par se fatiguer de me rosser, ils m'assomment, il me semble, plus longtemps que les autres, ou est-ce seulement une idée? Ainsi donc, la souffrance élève? Encore heureux qu'ils aient des semelles de caoutchouc, avec des chaussures à clous, ce coup de pied contre mon coude, juste sur l'os pouilleux, m'aurait fait rudement mal — les bottes cloutées... ç'a toujours été le symbole de la brutalité teutonne, en Amérique alors, ce sont les bottes en coutchouc — en voilà un qui avait des œufs dans sa valise, des œufs mollets probablement, le sol est barbouillé de jaune, mes mains aussi, de sang également, rouge et jaune, les couleurs du pays de Bade, les œufs aussi, c'est sensible. Tiens, pendant tout ce temps, je n'ai cessé instinctivement de me protéger le bas-ventre avec les bras — ha! ha! voilà la plus simple explication du monde à la question pourquoi nul ne se défend lorsqu'il se fait pareillement étriller, il se couvre pardi, il obéit à l'instinct le plus primitif, chacun protège l'endroit le plus sensible, Ille, dans la cave du Königshof, a levé les bras devant son visage. Mais pourquoi l'endroit le plus sensible?... Ce n'est pas vrai, allons, sois honnête, c'est la partie qui lui est la plus précieuse que chacun protège ainsi instinctivement, la tête est tout aussi sensible — ha! ha! donc tu protèges ton bas-ventre et non ta tête. Être honnête!... Ne te fais pas des idées, ils finiront bien par s'arrêter, ils commencent à s'essouffler, souffrir moralement c'est l'enfer! Dostoïevski, lui aussi, a été battu dans la Maison des Morts, il n'en a jamais parlé, pourquoi? On pouvait le lire entre les lignes de ses *Mémoires*, mais il n'en soufflait mot. Un coup, la moindre violence blesseraient-ils un tabou? Un tabou humain... Un tabou

humain? La dignité humaine en serait-elle un? Ma dignité se trouve-t-elle blessée de recevoir une correction? La mienne certes pas, mais celle d'Ille — ô Dieu, vont-ils aussi la battre? Mais non voyons, les Américains ne battent pas une femme, qu'est-ce que tu vas t'imaginer là, bien sûr qu'ils la rosseront, avec volupté, ça viendra s'ajouter à tout le reste — sa dignité, eh bien quoi, sa dignité — on ne peut pas plus l'endommager que la mienne — mais la mienne sera morte, tuée, souillée, déshonorée, s'ils touchent à Ille — la mienne, la mienne, la mienne, et non celle d'Ille — ô Dieu, ils ne vont donc jamais s'arrêter.

On me releva, je m'affalai, on me releva de nouveau, je chancelai, enfin je réussis à me tenir debout, on me soutint à droite et à gauche avec sollicitude — l'officier me fourra sous le nez l'amulette, un petit bracelet d'enfant ayant appartenu à Ille et qu'elle m'avait donné; très superstitieuse, elle avait cousu la minable petite chaîne d'argent auquel était suspendu un médaillon dans un petit sachet de soie, afin que je le porte toujours sur moi.

— Qu'est-ce que c'est? demanda l'officier dont les lèvres portaient encore des traces d'écume.

Je dis péniblement :

— Une amulette.

— Qu'est-ce que ça veut dire?

— Cela doit me porter bonheur.

J'essuyai le sang qui coulait de ma bouche, j'avais déjà craché mes dents, de la langue je tâtai avec précaution les trous dans ma mâchoire. L'officier jeta l'amulette par terre, lentement, avec un délice presque sensuel, il posa le pied dessus et, en tournant, esaya de la broyer. Mais il portait des bottes en caoutchouc; voyant cela, il s'empara d'un fusil et se mit à taper avec la crosse sur la chaînette pour l'aplatir, il se donna le plus grand mal pour la rendre aussi plate que possible, puis il la repoussa du pied. Tous n'avaient cessé durant cette scène de me considérer d'un air goguenard.

L'officier sur le banc n'avait pas bougé d'une ligne. Les jambes largement écartées et allongées devant lui, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon, il ne s'était pas un seul instant arrêté de mâcher son chewing-gum. De toute évidence, c'était lui le plus haut gradé. Lentement et en m'efforçant de parler distinctement, je dis : « *You are no gentlemen!* »

L'officier sur le banc éclata d'un rire bruyant. De ravissement, il se tapa sur les cuisses et cria :

— *No, no, no, we are Mississipi-boys!*

Le soldat derrière la machine à écrire me tendit une feuille de papier et dit : « Signez! » J'étais à ce moment occupé à remonter mon pantalon, je m'approchai et reçus une bourrade. J'étais bien décidé à ne rien signer que je n'aie lu avant. C'était un reçu d'une somme de quatre-vingts marks. Je ne savais pas exactement si j'avais eu en ma possession l'argent d'Ille, d'ordinaire je n'en avais jamais sur moi, à cet instant je n'arrivais pas à me rappeler, je reçus alors un violent coup sur la tête et, aussitôt, s'éleva l'horrible cri : « Faire vite! Faire vite! » avec lequel ces garçons s'excitaient les uns les autres — je signai. En moins de deux, je me retrouvai dehors, je voulus toutefois rattraper mon sac, mais le sergent me fourra en vrac dans les bras un lot d'objets ramassés au hasard, puis m'allongea un grand coup de pied qui m'envoya bouler devant la baraque où m'accueillirent des hurlements assourdissants; je devais offrir un joli spectacle, je me hâtai de regagner l'endroit où se trouvaient les autres — mais il n'y avait plus qu'Ille. Je lui lançai un regard qui voulait être rassurant, je ne saurais dire si j'y réussis. Le sergent appela alors le nom d'Ille, elle saisit sa petite valise et, sur ses hauts talons, se dirigea d'un pas ferme vers la baraque. Le sergent la saisit par le bras et, d'une secousse, lui fit franchir le seuil. Autant que je pus voir, il ne lui donna pas de coup de pied.

Pendant un moment, j'eus l'impression d'être vidé, une curieuse sensation de creux intérieur. Ille m'avait raconté qu'elle avait éprouvé cela, lorsqu'elle avait pour la première fois entendu le sifflement d'une bombe. Je fermai les yeux comme si je voulais par ce mouvement développer mon ouïe à l'extrême. Je les rouvris brusquement lorsque je n'entendis rien. Les soldats, toujours pressés à la fenêtre, ne riaient ni ne criaient plus, mais ils se bousculaient encore davantage. D'autres arrivèrent qui essayèrent d'écarter les premiers, ou bien ils se dressaient sur la pointe des pieds afin de voir par-dessus les têtes à l'intérieur de la pièce.

Qu'arrivait-il à Ille? O Dieu, qu'arrivait-il à Ille? Les soldats ricanaient, ils se poussaient et se penchaient en avant avec des yeux luisants. Qu'arrivait-il à Ille? Il y avait au moins six hommes dans cette pièce. Je réfléchis sérieusement, supputant combien de temps était nécessaire à ces six hommes pour violer Ille, et si

cela était somme toute possible, jusqu'à ce qu'un voile rouge me brouillât la vue. Pourquoi restais-je planté là? Pourquoi ne me précipitais-je pas, indifférent à ce qu'il pourrait m'arriver? Que m'imaginais-je donc? Croyais-je qu'ils n'oseraient pas? Quoi? Mais bien sûr, c'est à ce moment que je perdis ma dignité, cette fameuse dignité, le bien le plus précieux de l'homme, pour toujours. Depuis Adam, ç'avait été la loi et l'honneur de l'homme de protéger la femme. Durant dix années, il m'avait été accordé de pouvoir protéger Ille. Maintenant je ne le pouvais plus. A cette minute même, mes œufs furent moralement écrabouillés. Le vaincu perd et la liberté et la femme pour la plus grande gloire du vainqueur. Durant la première guerre d'Abyssinie, les Abyssins castraient les prisonniers italiens. Je fus à cette minute castré moralement. Je ne tentai rien, je fus lâche par raison. L'alternative se présentait à nouveau, l'affreuse alternative des douze dernières années, d'agir soit comme un imbécile soit comme un lâche. Rien n'était changé. Leur victoire ne valait pas cher, elle n'apportait rien, notre défaite non plus. Moi-même je ne valais plus rien. Jusqu'à ce jour, Ille avait pu avoir encore de l'estime pour ma personne. Jamais plus, jamais plus il n'en sera de même entre Ille et moi. Elle pourra oublier, moi pas.

Ille sortit de la baraque, elle n'avait plus sa petite valise. Elle tenait dans ses bras un mince paquet d'effets divers, un pitoyable petit paquet, elle se dirigea droit vers moi. Son visage était rouge, aucun des Américains ne poussa de braillements, mais tous la suivirent des yeux. Ille se plaça à mes côtés et dit :

— Figure-toi, il y en a un qui m'a même rendu mon flacon de parfum!

Je la regardai fixement, elle m'adressa un fugitif sourire de biais, elle n'avait plus sa ceinture, sa robe était boutonnée tout de travers, ses bas retombaient sur ses souliers. Mais à sa cheville, la chaînette d'argent, son amulette, était toujours là.

Ernst von SALOMON.

D. O. C.

LE PROCÈS DES 400 NOIRS DE COTE D'IVOIRE

Pour la seconde fois en deux ans la Cour d'Assises de la Côte d'Ivoire connaît des procès portant sur l'attitude politique d'Africains accusés de délits en raison de leurs opinions. En effet, à Grand-Bassam, s'est ouvert le procès de 400 Noirs, la plupart militants du Rassemblement démocratique africain. La presse métropolitaine commettrait une erreur en passant sous silence les faits qui portent en eux l'avenir même de l'Union Française. Il est bon qu'un témoin retrace avec exactitude les incidents qui ont donné lieu à de si nombreuses arrestations. Il est important que soit connue la genèse de ce conflit qui, malgré les apparences, n'a pas été une lutte partisane mais l'expression d'un profond antagonisme social. Plusieurs incidents ont été jugés par les tribunaux correctionnels, et les Noirs de Côte d'Ivoire parlent très calmement, sans aucune idée péjorative, du temps où ils étaient à la prison pour le R. D. A. Le terme de repris de justice a changé de renommée.

Le fond du conflit

Depuis la suppression du travail forcé par l'Assemblée nationale constituante, il règne en Côte d'Ivoire un malaise entre les colons et le R. D. A., malaise qui, vue l'attitude partisane de l'administration locale, devait fatalement finir par un conflit ouvert.

Ce malaise s'explique par le fait que c'est en Côte d'Ivoire qu'il y a le plus de colons européens installés qui n'utilisaient uniquement que les bras des autochtones comme instruments et leur capacité physique de résistance comme moteur. Alors l'administration recrutait de force dans les villages des travailleurs par

centaines et les répartissait entre les colons qui les utilisaient de 6 heures du matin à 6 heures du soir pour un salaire qui, en 1946, ne dépassait pas 3 fr. 50 par jour. Mal nourris sur les plantations, mal logés, mal soignés ces manœuvres mouraient comme des mouches.

Il s'explique également par le fait que c'est le Président du R. D. A., M. Houphouet-Boigny, qui, député par la totalité des autochtones à l'Assemblée Nationale Constituante, souleva la question devant les Constituants, déposa une proposition de loi pour la suppression du travail forcé, fut chargé par la Commission des Colonies de la rapporter devant l'Assemblée et obtint le vote à l'unanimité par une argumentation péremptoire. Il supprimait ainsi aux colons leur principale source de profits. Cette loi, appelée un moment loi Houphouet, eut un grand retentissement outre-mer et souleva de grandes émotions. Les colons battirent le ralliement, ceux d'A. O. F. comme ceux d'A. E. F. sous la conduite de M. Jean Rose, président de la Chambre de Commerce de la Côte d'Ivoire, tinrent à Paris un congrès qui s'intitula « Les États généraux de la Colonisation », un titre-programme. Ils mobilisèrent de gros intérêts et d'immenses fortunes pour essayer de rétablir le « travail obligatoire ». Rien n'y fit. — M. Reste, élu député par les colons à la première Constituante, eut des lettres de reproches et fut abandonné à la seconde Constituante pour n'avoir pas su défendre énergiquement les intérêts du colonat.

Rappelons que les grandes sociétés commerciales qui ont toutes des plantations (C.F.C.I. — S.C.O.A. — C.F.A.O. — A.F., etc.) ont le monopole de la banque, de l'industrie et du commerce. Rappelons qu'elles ont très longtemps dirigé la politique locale de l'administration et que le président de la Chambre de Commerce avait plus d'influence qu'un gouverneur. L'un d'eux n'a-t-il pas osé dire dans une déclaration officielle qu'il préférait quelques kilomètres de rail decauville à un lycée pour nègres. Tout fonctionnaire d'autorité qui voulait durer devait rechercher plutôt la protection du gros commerce. Le gouverneur Brunot, M. Latrille et beaucoup d'autres en savent quelque chose. Encore aujourd'hui, l'un de ces colons, M. Josse, n'a pas peur de le reconnaître devant la Commission d'enquête parlementaire.

Les autochtones, libérés du travail forcé, développèrent leurs propres cultures, produisirent ainsi les 9/10 du café de la Côte d'Ivoire et la totalité du cacao. Une fois encore le R. D. A., par

le truchement du syndicat agricole africain, voulut protéger leurs produits et empêcher que le gros commerce, abusant de leur ignorance, ne les achetât à vil prix avant la fixation des barèmes.

Le commerce ayant obtenu que l'administration, sous le signe de la liberté du commerce, se désintéressât de la vente des produits, finit par l'amener à sévir contre le R. D. A. et à suspendre le fonctionnement du syndicat agricole africain sous le prétexte qu'il finançait un parti politique. Les responsables locaux du R. D. A. qui, à l'époque de la traite, se mettaient à renseigner les paysans illettrés, étaient arrêtés pour entrave à la liberté du commerce, immixtion dans des fonctions. Chaque année amena, à l'époque de la traite, son cortège d'arrestations et de condamnations. On finit par créer, à l'époque de chaque traite (décembre à février), un incident qui, désorganisant le système de défense des produits, laissait les paysans sans protection. C'est dans ce cadre que s'intègrent tous les incidents de la Côte d'Ivoire, y compris ceux qui se jugent en ce moment devant les Assises de Grand-Bassam.

Les incidents

Janvier-février 1947. — Provocation à Abengourou — des indigènes poussés par les colons s'en prennent au gouverneur — des coups de feu sont tirés par le service d'ordre. Les colons crient à l'assassinat, demandent la relève du gouverneur qui effectivement est rappelé.

Janvier-février 1948. — Les représentants du syndicat agricole africain sont arrêtés à Toumodi, Bocanda, Dimbokro. Le syndicat est assigné au tribunal, ses registres saisis.

Janvier-février 1949. — Les militaires parcourent la région de Dimbokro, sous le commandement du colonel Lacheroy, désorganisent la traite par des simulacres d'attaque avec le tir à blanc.

Provocation du 6 février à Abidjan — arrestation du comité directeur du Parti démocratique de la Côte d'Ivoire.

Décembre 1949-*février* 1950. — 14 décembre 1949, la case d'un chef de canton brûle dans la nuit à Zuenoula, le lendemain 15 la gendarmerie est appelée. Elle vient et va droit au siège du R. D. A., met en état d'arrestation tous les membres du bureau. Enfermés à la prison ils sont l'objet d'horribles tortures. Au bruit des coups et aux cris, un groupe d'autochtones se rend auprès

de l'administrateur. Il n'est pas reçu mais on sonne la charge, déclare Zuenoula en état de siège et procède à 36 arrestations.

2 janvier 1950. — Poursuivant les arrestations, deux gendarmes furent envoyés à Gouatifla (village de la subdivision de Zuenoula) pour arrêter le chef de village. Celui-ci étant absent, les gendarmes se saisissent du seul homme trouvé au village, un tisserand qui faisait chanter son métier. L'homme est entraîné, battu et meurt sur le champ.

A partir de cette date les événements se multiplièrent. Il y en a eu à Daloa le 5 janvier, à Affery le 17 janvier, Bouaflé le 22 janvier, Yamoussokro (tentative d'arrestation du député Houphouet) le 26 janvier, disparition du sénateur Biako Boda le 28 janvier, Dimbokro le 30 janvier, Séguéla le 31 janvier et le 2 février.

Partout de nombreuses arrestations, plus de deux cent mille personnes terrorisées dans la région de Daloa et Dimbokro par les raids militaires, les expéditions punitives, la violence des soldats syriens, sortes de mercenaires sans lois. Plus de mille personnes dont des vieillards, des enfants (il y en avait qui n'avaient pas 14 ans), des femmes enceintes (certaines ont accouché en prison) ce monde pêle-mêle va se trouver entassé dans les prisons devenues trop petites. Commence le régime de bastonnades et de tortures, qui sème la mort. Plus de 50 morts en quelques mois. On entreprend l'instruction qu'on dit sereine. Et comme toujours les « aveux spontanés », « les responsables qui se dénoncent », qui répudient leurs opinions. Beaucoup de Français n'ont certes pas oublié de pareilles méthodes...

Les procès en cours concernent les faits suivants :

AFFERY-ADZOPE. — Question de prestige. Dans le premier village, un militant R. D. A., muni de sa patente commerciale, vend des objets parmi lesquels des formulaires de carte d'identité, vendus également par l'administration à 25 francs et par d'autres colporteurs à 30 francs. Ce militant les vend 15 francs. Le chef de village va dénoncer à la police « un homme R. D. A. qui dans son village remplit et signe des cartes d'identité. Mobilisation de la gendarmerie qui arrive, et, sans s'enquérir de la vérité, se saisit du jeune homme, l'enchaîne, le malmène — attroupement — le gendarme fonce — bagarre — le chef de village tire sur les militants du R. D. A. et prend la fuite. Des gens furieux tirent la paille du toit de sa case. L'administration dit qu'il y a démolition,

mobilise la troupe, encercle le village et opère de nombreuses arrestations.

Dans le second village, le secrétaire du R. D. A. ayant commandé les formulaires de cartes d'identité qui leur reviennent à 6 francs, les distribue gratuitement aux adhérents comme ristourne sur les cotisations annuelles de 50 francs. Le chef de canton dit que la distribution gratuite est une usurpation de fonctions. Il intervient avec ses hommes, tire sur ceux du R. D. A., puis avise l'administration qui vient et opère des arrestations parmi les militants du R. D. A.

Bouaflé (22 *janvier*). — Depuis le 15 décembre, la population R. D. A. fait une abstention volontaire de vente et d'achat. Ces mots d'ordre émanent de leur direction.

1° Parce que les détenus du 6 février 1949 font la grève de la faim et qu'aucune décision n'intervient.

2° Parce que le Gouverneur est intervenu pour demander aux agents généraux des maisons de commerce de refuser les crédits à tout acheteur qui serait du R. D. A.

3° Parce que la mercuriale n'est pas encore publiée et que les commerçants veulent stocker le café et le cacao à vil prix.

Un gros acheteur africain, Sékou Baradji, dans sa voiture avec trois personnes, rencontre fortuitement les deux dirigeants locaux du R. D. A. de Bouaflé : Zoro Bi Tra et G. O. Alphis à bicyclette. Il est le premier à leur poser la question sur les conseils que donnent ceux-ci de ne pas vendre. Dispute. Sekou Baradji tire deux coups de revolver.

Non loin se trouvait un village; le chef du village et quelques personnes arrivent. Sekou Baradji se sauve en voiture. Les responsables du R. D. A. le suivent à bicyclette, puis empruntant un camion de passage ils alertent les villages sur leur passage. Sékou Baradji à l'entrée du village crève un pneu. N'ayant pas le temps de réparer il laisse sa voiture et vient se réfugier au bureau de l'Administrateur. Au bout d'un moment une délégation de femmes vient demander Sékou Baradji. L'Administrateur leur dit d'aller voir dans sa boutique.

Ce groupe en rencontre un autre, puis un autre, puis des hommes. Les esprits s'échauffent. Sékou n'est pas à la boutique. Depuis longtemps détesté dans la région à cause de son opposition politique au R. D. A., venue elle-même de ce qu'il a cause liée avec

les mercantiles acheteurs de café, beaucoup de producteurs lui en voulaient et cherchaient un moyen d'assouvir leur rancœur. C'est ainsi que l'on commença par déranger l'arrangement des marchandises dans la boutique, puis on en jeta par terre, puis on versa sa tine de pétrole et de proche en proche ce fut la destruction.

La troupe et la gendarmerie arrivèrent en même temps. Les manifestants furent refoulés jusqu'au village indigène. C'est là qu'un militaire un peu enivré de ce facile succès militaire tira un coup de feu. Des témoins disent que l'administrateur, M. Gauthereau, était armé et tirait. 3 morts, 11 blessés, 212 arrestations.

Disparition de M. Biaka Boda, sénateur de la Côte d'Ivoire. — C'est le 27 janvier au soir que le sénateur Biaka Boda quitta Yamoussokro, résidence de M. Houphouet, pour se rendre à Gagnoa en passant par Bouaflé, Sinfra, Oumé. Il tomba en panne à Bouaflé, fut hébergé par le notable Ali Diaby, almany du village. C'est à partir de ce jour et de cet hébergement qu'on ne retrouva plus M. Biaka Boda. Il y avait cependant plusieurs autorités administratives comprenant le commandant du Cercle de Daloa, M. Buttavand, le chef de subdivision, M. Gauthereau, le procureur de la République, M. de Montera, le substitut, M. Pautrat, le juge de paix, M. Tuillier, et d'autres personnalités militaires. Il y avait également les militaires « Alaouites », mercenaires syriens.

Dimbokro. — Le 29 janvier, le représentant local du R. D. A., Samba Ambroise, fut arrêté à Dimbokro. Sans parler du non-fondé du mandat, de la façon dont l'opération a été conduite, il y avait de la part des autorités du lieu intention de créer des troubles par la provocation. Tout le monde à Dimbokro savait la popularité de Samba Ambroise, son influence sur la population. Sa case, au centre du village, fut attaquée au petit jour par un véritable déploiement militaire. Il fut enchaîné...

Il est tout de même curieux que Samba Ambroise, grand transporteur, possédant trois camions et des magasins. grand propriétaire, adjudicataire du marché administratif de chantiers de bois pour le chemin de fer, ait pu être accusé d'avoir recélé un mètre de percale, ou de l'avoir volé. C'est là le ridicule du mandat d'amener. Samba vendait des pièces d'étoffe dans ses boutiques... Et

même laissant de côté l'absurdité, si le juge de paix Darras ne voulait pas d'incident, il n'était pas besoin d'arrêter Samba pour instruire une affaire de ce genre, de l'enchaîner publiquement pour l'humilier et jeter un défi à la population. C'est ce qui fut fait sans aucune opposition.

Dans la journée de nombreuses personnes plus étonnées qu'autre chose, s'assemblèrent sur la place du marché. Le lendemain une partie de la population par protestation vint se mettre debout sur la place du marché. L'administrateur a déclaré à la Commission d'enquête parlementaire que cette foule était non armée et silencieuse. Il ajoute qu'elle n'opposa aucune résistance quand l'ordre fut donné de la charger sans aucune sommation. Elle circula jusque vers les villages africains à environ 500 mètres de distance.

C'est quand la foule fut hors du quartier administratif que le lieutenant Lefebvre tira le premier coup qui abattit un indigène. Ce fut le signal. Les mitrailleuses crépitèrent, des salves partirent et 13 Africains parmi les manifestants furent abattus. Comme s'il y avait eu un engagement militaire, ces corps de paysans furent refusés aux parents. On creusa une fosse où on les jeta pêle-mêle sans identification. C'est là le comble de l'horreur.

SEGUELA. — Le 31 janvier à Seguela, une querelle entre femmes de partis politiques opposés éclata. L'administrateur intervint en personne et fit arrêter les femmes du parti non administratif. Mais voulant les amener il se heurta à l'opposition des autres femmes indignées. Aucune arrestation ne fut opérée. Le 2 février, la troupe convoquée arriva à 2 heures du matin. L'administrateur Valette la conduisit au marché dans la nuit, envoya un groupe de gendarmes parcourir le village qui dormait et réveiller les gens qui étaient préalablement inscrits pour être arrêtés.

Dans la nuit cela fit du bruit et chacun sortit pour voir ce qui se passait. Les personnes arrêtées furent amenées en prison mais la troupe resta en occupation au marché jusqu'au matin. Au petit jour des femmes sortirent pour se rendre vers la résidence afin de protester contre l'arrestation de leurs maris. L'administrateur Lacaze raconte que brusquement il entendit une rafale de mitrailleuses, puis des coups isolés. Enfin sans menace, ni danger, des grenades furent lancées dans les cases. Résultat : 4 tués, plusieurs blessés, de nombreuses arrestations.

Tels sont les faits, schématiquement retracés. Pendant que devant les Assises comparaissent par paquets ces hommes que les témoins à charge ne reconnaissent pas, dehors une foule de plusieurs milliers de personnes venues de tous les coins du territoire, suit, attentive et silencieuse, debout sous le soleil et sous la pluie, l'issue du procès. Tous les jours, à 8 heures elle est là, assise, et se lève en signe de respect quand apparaissent les groupes des inculpés.

De quoi les accuse-t-on?... voilà qui est difficile à établir... Rébellion?.... pas un coup de feu n'a été tiré par les manifestants, pas un Européen n'a été menacé. Au contraire, une cinquantaine de morts du côté de ceux qui comparaissent devant le tribunal. Le résultat du premier verdict rendu dans ces procès est d'ailleurs à lui seul une référence. Il s'agit de l'affaire d'Agboville où sur les 30 inculpés, 25 ont été acquittés, 3 ont été condamnés à 18 mois, un l'a été à 20 mois et un autre à 5 ans avec sursis. Ils ont tous été libérés. Malheureusement la notion de la justice chez le Noir est une notion qui ne souffre pas d'attente. Le temps l'altère, c'est pourquoi ces hommes ont beau être libérés, ils ont fait 21 mois de détention et cela seul compte chez nous. Mais quelle responsabilité portent ceux qui ont fait croupir, 21 mois durant, des détenus dont le principal crime était d'avoir une opinion et de vouloir la garder.

D. O. C.

O. Mannoni.

LE TOUR DE VIS

Malgré les explications qu'Henry James a bien voulu fournir, ou peut-être à cause de la nature même de ces explications, il n'est pas facile de dire pour quelle raison exactement il a donné ce titre au plus célèbre de ses contes. On n'a pas assez remarqué, il me semble, que l'expression elle-même (the turn of the screw) figure dans le texte à deux endroits éloignés, et dans deux sens bien différents. Ce ne peut être ni hasard ni négligence, cela ne s'accorderait guère avec la manière habituelle de l'écrivain, ni avec son désir partout à la fois évident et caché d'en suggérer plus qu'il n'en dit. Henry James a souvent demandé à ses lecteurs de ne pas ménager leur effort d'attention et d'approfondissement, et, s'il ne l'avait pas demandé de façon explicite, la fréquentation de son œuvre ne tarderait pas à solliciter d'elle-même un tel effort. Il est vrai que pour extraordinairement enrichissant qu'il puisse être, cet effort est souvent d'une certaine façon, déçu — je veux dire par le fait que James, d'aussi près qu'on veuille le serrer, ne sort jamais de son attitude de réserve et semble se ménager une sorte de possibilité permanente de démenti. Il veut agir sur nous, il vise à un effet, sa réussite suppose un minimum d'apport de la part du lecteur... Mais on dirait qu'il ne peut pas tendre à cette réussite sans une préoccupation méfiante de ce que sera envers lui la réaction du lecteur, d'où une série de lignes de repli préparées à l'avance, avec toutes les précautions pour s'assurer, s'il le faut une dérobade finale.

Au début de l'ouvrage, dans les toutes premières pages qui n[e] font pas encore partie du récit proprement dit, l'expression (l[e] tour de vis) se rapporte à un problème de pure technique littéraire Henry James nous racontera plus tard, dans la préface qu'il [a] ajoutée vers 1907 (*The Turn of the Screw* est de 1898), quel fu[t] l'insignifiant point de départ fourni à son imagination par un am[i] qui ne savait plus — qui ne se rappelait pas — une très vague histoir[e] de revenants... Il s'agissait de deux enfants à qui étaient censé[s]

apparaître les fantômes de certains domestiques peu recommandables... C'était tout, il n'y avait pas d'autres détails. Nous savons, par ses carnets, qu'Henry James, en effet, a souvent trouvé ses sujets de cette manière. En tout cas, ce serait donc le développement — et la transformation — de ce maigre point de départ qui aurait fourni les quelques pages désinvoltes de cette introduction au coin du feu par laquelle s'annonce et se prépare, plus artificieusement qu'on ne croirait d'abord, le récit proprement dit. On y parle d'histoires de revenants, et quelqu'un fait la remarque que la présence d'un jeune enfant ajoute à de telles histoires une touche particulière, une tension plus grande — elle donne un *tour de vis* à l'effet. Mais le récit annoncé doit donc être encore plus efficace, puisque deux enfants y figurent, ce qui — par manière de plaisanterie — devrait « ajouter deux tours de vis »...

Cette réflexion sur un problème d'efficacité technique — comment doit-on s'y prendre pour tendre une histoire au maximum, à la manière d'un piège, ou d'un instrument de torture — était habituelle à James, en tout cas c'est la seule qu'il nous laissera voir, aussi bien dans la préface surajoutée que dans la lettre à H.-G. Wells. A dix ans d'intervalle, la concordance est parfaite. Mais n'est-ce pas surprenant, dans ce cas, qu'il ait employé encore une fois la même expression dans les dernières pages du livre, avec un contexte tout autre et dans un sens qu'il est impossible de rapporter à un pur problème de technique littéraire, dans un sens même sur lequel nous devinons qu'il ne désirait aucunement insister? Au milieu d'une méditation quelque peu confuse — d'une confusion calculée — l'héroïne, qui est en même temps la narratrice supposée, se déclare à elle-même sa volonté de ne point faiblir. Seule désormais, « trahie » par sa confidente, et hésitant un moment au milieu d'une erreur monstrueuse, elle sent que tout son équilibre dépend de la rigidité de sa volonté. Il lui suffit pour le conserver, lui semble-t-il, de « *donner un tour de vis de plus à la vertu humaine ordinaire* ». Ce tour de vis va conduire son délire jusqu'à sa conclusion homicide.

Nous avons bien des raisons, mais pas de vraies preuves, de supposer que l'introduction au coin du feu, où le tour de vis n'est mentionné que relativement à des préoccupations de technique, a été écrit après le récit lui-même, et que sans doute le *vrai* tour de vis, je veux dire celui qui a suggéré le titre, c'est bien celui que reçoit « la vertu humaine ordinaire ». Le premier, plus innocent,

qui ne tend qu'un ressort de métier, et qui ne méritait guère d'être souligné par le titre, serait-il donc surimposé pour donner le change?

Qu'une réflexion sur le caractère pernicieux — meurtrier — d'une moralité trop tendue ait pu retenir toute l'attention de James, et exciter chez lui une sorte d'ironie cruelle, on n'en peut guère douter. Son père, auteur d'ailleurs d'un livre sur la *Nature du Mal*, enseignait à sa famille un « spiritualisme » opposé au moralisme, et voyait même dans le moralisme le principe du mal, jusqu'à expliquer la chute par l'égoïsme orgueilleux qui accompagne en chacun le souci de sa vertu personnelle. D'ailleurs toutes les questions auxquelles touche un récit comme *Le Tour de vis*, le sort d'enfants sans défense devant la morale des adultes, le caractère diabolique d'une certaine vertu, la nature des apparitions, tout cela qui revient ailleurs dans les œuvres d'Henry James ne pouvait pas ne pas être d'un intérêt profond pour lui [1], et l'on

1. Pour en juger exactement, c'est l'ensemble de la famille qu'il faudrait considérer, car cet ensemble éclaire le cas particulier d'H. J., trop bien masqué et défendu.

Henry James senior, l'ennemi du moralisme, était sujet à des crises d'anxiété et de dépression, qu'on aurait pu deviner d'ailleurs au ton exalté de ses écrits. Il a raconté la première et la plus terrible de ces attaques de « terreur morbide et abjecte » accompagnée du sentiment que se tenait à côté de lui « une forme damnée ». Le frère de notre auteur, le psychologue William James, fit une expérience différente, mais parente. Il s'identifia une fois à un être de rencontre — un épileptique aperçu dans un asile — « this image and my fear, dit-il, entered into a species of combination with each other. *That shape am I*, I felt potentially ». Il est à peine besoin de mentionner la névrose sévère d'Alice James.

Quant aux difficultés propres à Henry James, nous en constatons l'existence, mais nous en ignorons la nature exacte, car il prétendait les rapporter uniquement à un accident mystérieux qui lui était survenu en 1861 : au cours d'une lutte contre un incendie, en prenant part à la manœuvre d'une pompe, il se serait donné une sorte d'« effort », intéressant le « dos ». (La région iliaque, ou sacrée, pensent certains de ses biographes.) Mais il faut tenir compte d'une coïncidence très remarquable : dans une lutte contre un incendie également, lorsqu'il était jeune, Henry James *senior*, son père, avait, comme on sait, perdu une jambe. L'explication de la coïncidence, c'est que l'accident d'H. J. était surtout *imaginaire* — ce qui était bien l'avis du médecin qu'avec un retard significatif il a fini par consulter, et qu'il n'a eu d'autre ressource que de traiter d'ignorant. Toute sa vie, il a rattaché ses souffrances à cette lésion que le docteur avait qualifiée de « futile » (trifling).

Le récit de cet accident figure dans *Notes of a Son et Brother*. Il est plein d'intérêt, à cause des sentiments d'étrangeté et des prémonitions qui y sont mentionnés.

Enfin il serait intéressant de rechercher les traits *autoscopiques* de phénomènes rapportés par Henry James Senior et par William — car on trouve des traits du même genre dans *The Turn ot the Screw*.

s'étonne qu'il ait choisi de ne s'expliquer jamais sur rien d'autre que sur des problèmes de technique littéraire, jusqu'à prendre la peine de fournir à son titre une signification de rechange dans ce sens.

Peut-être s'est-il expliqué un peu plus cependant, bien que dans ce récit, tout ait l'air surtout calculé, et savamment calculé, pour maintenir une sorte de perpétuelle équivoque. Car il nous donne tous les indices, mais pour ainsi dire sans nous regarder, sans aucun de ces clins d'yeux auxquels un auteur renonce difficilement à ce point. Par là il devient insaisissable : ce qu'il a dit est dit, on n'y reviendra pas, et quelles que soient notre réaction, ou nos interprétations, il peut s'offrir le plaisir d'un sourire énigmatique. Il est bien décidé à ne pas se trahir; on peut voir à ce sujet dans *The Art of Fiction* sa violente sortie contre Trollope, qui, trop complaisamment, laissait voir au lecteur son jeu. Au fond c'est pour cette raison qu'un conte comme le *Tour de Vis* diffère à ce point d'une histoire de Poe. Que l'on mène le récit tambour battant et sans tant de nuances, et qu'on ajoute un dénouement qui livre la clef — par exemple il devient patent que la narratrice délirait, et cela explique tout — c'est alors comme si l'auteur faisait enfin un signe sans équivoque au lecteur, qui s'en trouve satisfait et rassuré; bien à tort d'ailleurs, car l'auteur peut fournir *une* clef, pour qu'on le laisse tranquille. Mais nous attendrions en vain un signe de ce genre de la part d'Henry James — sauf, bien entendu, sur les problèmes de technique et d'esthétique. Là, il est facilement prolixe, sans d'ailleurs nous satisfaire tout à fait. On l'a même accusé, mais à tort il me semble, de se contredire. Les préoccupations esthétiques jouent surtout pour lui un rôle de retranchement, ses éclaircissements ne sont que d'ingénieuses barricades pour mieux marquer et fortifier la frontière entre lui et le lecteur. Pour qualifier la réaction du lecteur, il emploie le mot significatif de « artless » : sans art, donc naïve. Il se retranche derrière sa compétence et son statut de meneur de jeu.

La façon dont y sont entretenues de perpétuelles équivoques empêche de résumer fidèlement le *Tour de Vis*, on est obligé de prendre certains partis et de choisir non seulement entre les détails et les indices significatifs mais même entre les possibilités de signification, dans l'ensemble, de chaque indice. Le résumé le moins fidèle consisterait encore à exposer la méthode employée par l'auteur pour entretenir son équivoque. Ce qu'il peut *vouloir dire*, c'est justement (il ne peut en être autrement) ce qu'*il n'a*

pas voulu dire, et l'on ne peut être ni plus clair (car ce conte est en un sens extrêmement clair) ni plus obscur qu'il n'a été. On ne peut jamais être que plus incomplet et plus partial. D'ailleurs c'est un fait que le compte rendu du même *Turn of the Screw* chez les divers commentateurs prend des aspects si différents qu'on pourrait croire qu'il ne s'agit pas du même ouvrage. Par exemple, Elisabeth Stevenson s'exprime ainsi au sujet de la gouvernante : elle représente « the English governess who (after Jane Eyre) has the most to contend with in imperious young masters »; quant aux enfants, « they are children who are not just bad, but evil ». Et Osborn Andreas décrit ces mêmes enfants comme : « Two innocent children (who)... parry and avoid taking issue with their pesecutor's mania ». Leur persécutrice, c'est justement la même gouvernante.

Le récit proprement dit se suffit à lui-même, pur document cerné d'une limite étanche. Au cours de l'introduction, nous avons cependant appris que la jeune narratrice était devenue plus tard une vieille personne charmante et sympathique à tous. Fille d'un pasteur campagnard, elle n'a reçu d'éducation que dans sa famille, et nous voyons vite qu'elle supplée au manque d'expérience par beaucoup d'assurance et une sorte d'ambition. C'est tout, l'auteur — il l'a répété à plusieurs reprises, — ne pouvait pas en dire plus sans manquer son effet.

Visiblement inquiète de ses nouvelles fonctions, elle se montre sinon rassurée, du moins extraordinairement enchantée de la tournure que prennent les choses. Elle est charmée — presque séduite — par le riche et élégant gentleman (qu'elle ne reverra pas) qui lui a confié son neveu, Miles, et sa nièce, Flora. (Ce sont deux orphelins; Miles, l'aîné, a une dizaine d'années.) Elle est charmée par ces deux enfants, qui sont parés de toutes les qualités imaginables; charmée par l'antique manoir isolé où, de par ses nouvelles fonctions, elle devient la suprême autorité... Tant d'enchantements ne peuvent présager qu'une suite sinistre.

Très discrètement sujette au soupçon, on devine qu'elle s'attend au pire. Le lecteur, dûment endoctriné par l'introduction, s'y attend évidemment avec elle : il y a coïncidence parfaite entre le temps vécu de la lecture et le temps raconté. La première faille qui apparaît pourrait passer pour assez banale : une lettre peu explicite apprend à la jeune gouvernante que Miles a été renvoyé de son école. La question toute naturelle : « Qu'a-t-il pu faire de

mal? » va devenir le point de départ d'une inquiétude dominante. Cette jeune gouvernante n'a pas le sens des nuances : Miles lui paraissait un ange. Si cette illusion se dissipe, il va lui apparaître comme un démon.

Il y a là une intendante, Mrs Grose, pleine de bons sentiments mais de peu de lumières. Notre héroïne l'accable de questions qui lui arracheront une réponse suffisamment équivoque pour ses besoins — ou pour ceux de l'auteur : Miles n'a pas toujours été tout à fait un ange, il avait ses mauvais côtés comme tout le monde. Maintenant le « Mal » est suffisamment introduit dans la place, il va y croître et embellir. En apparence nous ne sommes pas sortis jusqu'ici de la morale humaine ordinaire. C'est une morale sévère et quelque peu méfiante — celle qui convient à une pédagogue sans expérience. Si elle a déjà reçu un premier *tour de vis* depuis le petit presbytère campagnard, le lecteur ne saurait en juger. Il espère simplement que la suite va lui apprendre quels sont « les mauvais côtés » de Miles. Cette curiosité de la part du lecteur porte pour ainsi dire les soupçons anxieux de la gouvernante. Le lecteur aussi fait ses hypothèses — qui sont autant d'accusations tacites...

Imprudemment, et avec beaucoup d'assurance, la jeune fille a décidé de ne faire rien, de ne rien dire à personne; on verra bien si Miles prend l'initiative de parler. Elle s'applaudit de tant de sang-froid et de maîtrise, et va même jusqu'à regretter sa solitude : il lui manque un témoin qui puisse apprécier sa conduite, la féliciter, l'admirer. Pourquoi ne serait-ce pas l'élégant gentleman, l'oncle de Miles et Flora, toujours absent? Mais le témoin qui va ironiquement apparaître est bien différent et on ne sait d'abord qu'en penser : elle le voit de loin sous l'aspect d'un homme roux, nu-tête, qui se tient au sommet de la tour crénelée du vieux manoir. C'est là la première d'une série d'apparitions étranges. La superstitieuse Mrs Grose, anxieusement interrogée, va donner un nom à ce premier fantôme : ce doit être Peter Quint, un valet mort depuis peu...

C'est l'occasion de nouveaux soupçons : Peter Quint était « mauvais ». Une intrigue coupable le liait à Miss Jessel, l'ancienne gouvernante. Miss Jessel est morte aussi, on n'a pas su comment; cela aussi est suspect... Bientôt le fantôme de Miss Jessel se met à apparaître à la gouvernante. De soupçon en soupçon, elle se persuade que ces deux fantômes veulent « s'emparer » des enfants

dont elle a la garde, et elle se fixe la tâche héroïque de les protéger à tout prix.

Le développement suivant, le soupçon supplémentaire — et cette complication décisive était déjà en germe dès le début, dès les ruminations sur la lettre *accusatrice* — c'est que les deux enfants, au lieu d'être des victimes innocentes, doivent être des complices hypocrites, ils sont déjà pervertis par le « mal ». En interprétant les plus petits signes, quelques espiègleries, et surtout leur silence, leur gouvernante les accuse intérieurement d'un pouvoir de dissimulation monstrueux pour leur âge. On ne sait pas quel est le « vice » qui les attire, mais le lecteur peut l'imaginer comme il lui plaît, il a toute liberté. La jeune femme entraîne Mrs Grose dans sa conviction, et les voilà toutes deux isolées et cernées dans un monde tout entier pénétré de puissances pernicieuses. Cette folie, par des transitions habiles, se développe jusqu'à une première catastrophe : devant une apparition de Miss Jessel, en présence de Flora, la gouvernante est sûre de tenir enfin la preuve qui la justifiera, et elle accuse Flora ouvertement dans une scène très dramatique.

Flora réagit de la façon qu'on pouvait deviner : elle est épouvantée en voyant sa gouvernante dans cet état. Chez Mrs Grose bon cœur et bon sens l'emportent sur les craintes superstitieuses. Elle prend en charge Flora, à qui sa gouvernante fait maintenant horreur, et la met à l'abri. L'entente, fondée sur une équivoque, sur une certaine ressemblance superficielle entre les superstitions d'une des deux femmes et les convictions délirantes de l'autre, est rompue. La situation risque de devenir trop claire, la suite doit être menée rapidement en très peu de pages. La jeune héroïne est maintenant livrée à elle-même, seule, — avec Miles. Un Miles assez discrètement et assez élégamment ironique, bien que vaguement effrayé. C'est à ce moment qu'elle donne ce nouveau « tour de vis à la vertu humaine ordinaire » pour avoir le courage de poursuivre. Si l'hypocrite Flora lui échappe, elle va du moins sauver Miles du « Mal » en exigeant de lui une confession complète.

On s'aperçoit alors que l'introduction d'un second enfant dans ce drame sinistre ajoutait vraiment le tour de vis supplémentaire promis. Dans cette dernière scène, la gouvernante lance un défi à Quint qui lui apparaît derrière les vitres, cependant qu'elle oblige le jeune gentleman, si étrangement défendu et accusé à la fois, à confesser de vagues fautes dans ses réponses enfantines.

Un peu d'une réalité indistincte, touchante et troublante apparaît, et son accusatrice entrevoit la possibilité qu'il soit innocent, possibilité effrayante, *car s'il était innocent, dit-elle, alors moi, que serais-je, au nom du ciel?* Mais comme on n'a pas pu l'empêcher de voir Flora (il a déjeuné avec elle) il est au courant du drame de la veille, et par conséquent il a l'air de connaître l'« existence » du fantôme de Miss Jessel; il devine que maintenant la gouvernante veut parler de Peter Quint, de qui il prononce le nom. Victoire pour la gouvernante qui, dans ce combat désespéré, le pressait contre elle de toute sa force, et qui ne le lâche, triomphante — que quand il a cessé de vivre.

Le récit s'arrête là, sans un mot de plus, laissant pour ainsi dire le lecteur en l'air, dans un sentiment assez trouble, à la fois horrifié et quelque peu mystifié.

Puisque ce récit nous est présenté comme un pur document, qui s'interprète comme on peut, et que l'on ne doit pas compter sur la narratrice, il n'était pas possible que l'auteur allât plus loin. Pour la narratrice, Miles est mort de façon surnaturelle. Pour nous, elle l'a étouffé. Quelques commentateurs pensent qu'il est mort de peur. Mais on ne peut pas reprocher à l'auteur de nous livrer un document ambigu : par sa nature même, ce document ne pouvait être autrement. On pourrait tout au plus lui reprocher les quelques artifices de l'introduction destinés à désarmer la méfiance, encore aurait-il les moyens de se défendre. Un mélange de coïncidences (Peter Quint sans doute était roux, comme la première apparition) et d'arrangements mensongers, que la narratrice ne saurait souligner elle-même sans absurdité, une grande cohérence dans le récit, un appel fort habile à nos propres puissances morales d'accusation, tout cela est fait pour nous faire marcher, mais légitimement. Les conventions, les conditions, plutôt, sont difficiles à refuser.

Il n'est donc pas tellement étonnant que ce récit ait pu souvent être lu comme une simple histoire de revenants, non pas seulement pour cause d'inattention, mais par des lecteurs qui ont soigneusement pesé le pour et le contre. Graham Greene, par exemple, aurait bien voulu pouvoir s'appuyer sur ce texte pour montrer que James croyait aux « puissances surnaturelles du mal ». Les fantômes de Quint et de Miss Jessel, dit-il, « par leurs attitudes, par leurs regards, par tout, sauf la voix, nous font connaître qu'ils souffrent les tourments des damnés, les tourments qu'ils veulent

faire partager aux deux enfants... » Greene ne croit pas pouvoir insister, à cause de l'avertissement « assez clair » que James nous a donné ensuite dans sa préface : ce conte n'est qu'un artifice pour attraper le lecteur...

Les avertissements de Henry James ne figurent pas seulement dans la préface. Ces tourments des damnés précisément, qu'on trouve au chapitre XVI, ne sont qu'un embellissement improvisé par la gouvernante, un des mensonges dont elle use pour mieux convaincre la superstitieuse Mrs Grose. Certes, de la part de la narratrice, cette façon de se trahir dans son propre récit suppose énormément d'aveuglement et de naïveté, mais non de la part de l'auteur; il indique au contraire par là qu'il croit plus volontiers aux puissances fabulatoires qu'aux puissances surnaturelles. Contrairement à l'interprétation que Greene aurait aimé choisir, il croit aux puissances *naturelles* du mal, qui sont des puissances mentales, ou, plus exactement, morales.

La place que cette question tenait dans les préoccupations d'Henry James peut se deviner dans sa préface, deviner seulement puisqu'il n'accepte pas de se placer à d'autre point de vue que celui de l'art et de la technique.

Il y passe en revue un *genre littéraire*, les *ghost stories*, pour voir quelles ressources elles peuvent offrir à l'écrivain d'imagination. Le type ancien, l'histoire populaire et naïve, qui donnait vraiment le frisson, ne peut plus servir, tout a été dit, on n'en peut rien extraire de neuf. Il ne songe nullement à invoquer un autre argument : l'incrédulité du lecteur cultivé. Le type moderne est constitué par le « psychical case » (c'est-à-dire le récit où les revenants *sont* des hallucinations). Il est sans intérêt, il n'y a plus de mystère. Scientifiquement stérilisée, munie de tous les certificats et attestations à cet effet, l'histoire est d'autant moins efficace qu'elle est mieux garantie. Elle ne donne pas le frisson.

Ce serait cependant beaucoup trop simple de croire qu'il a cherché dans *the Turn of the Screw* à faire une sorte de compromis entre les deux types, le vraisemblable et l'efficace, en confiant, absolument sans réserve et sans commentaire, le récit des apparitions à une malade qui y croit. Certes une telle supposition n'est pas fausse; elle est insuffisante et plate; Henry James ne s'en contenterait pas. Le « mal » serait volatilisé, comme c'est la règle, dans le creuset de l'analyse scientifique. Une part de l'effet serait manquée — et peut-être quelque chose d'autre...

Si nous revenons à sa préface, Henry James nous apprend un peu plus loin, non sans nous surprendre, qu'il voulait écrire un conte de Noël; on le lui avait demandé. Il s'est souvenu de cette vague histoire qu'on n'avait pas pu lui raconter, et il l'a inventée par un pur exercice de sa libre imagination. Il devait en résulter « un conte de fées pur et simple, sauf qu'il émanait non pas d'une crédulité sans art ni mesure, mais d'une crédulité consciemment cultivée ». Il a pu, dit-il, se donner toute carrière, s'abandonner à l'improvisation, car il restait maître de son sujet, grâce à un parti pris d'unité et de clarté. Il pouvait se permettre « une excursion dans le chaos », il ne devait cependant livrer qu'une « anecdote amplifiée et repliée sur elle-même ».

Ces confidences sont sincères, c'est ainsi que le conte a été composé. Mais il ne faut pas leur donner un sens qu'elles n'ont pas. L'excursion dans le chaos, c'est la plongée dans l'improvisation (il s'agit de technique!) ce n'est pas une descente aux enfers — bien que dans un certain sens ce soit un peu la même chose. Plus loin cette « anecdote » devient « un exemple pur et simple d'artifice, de froid calcul artistique, une *amusette* (en français, avec un sens voisin de celui *d'attrape*) pour prendre ceux qui sont malaisés à prendre (car où est le plaisir à attraper les naïfs?), les blasés, les désillusionnés, les difficiles ». Mais les attraper comment? Leur faire croire aux fantômes? Certainement pas. Plus loin, encore, c'est « l'essai d'un ton calculé, le ton du soupçon et du doute ressentis devant quelque menace inexplicable et indéfinissable... » Ici, nous commençons à voir plus clair.

Un lecteur « capable certes d'attention, mais non pas cependant tout à fait assez attentif » a reproché à Henry James de n'avoir pas suffisamment caractérisé la jeune femme qui se perd dans son propre labyrinthe, de ne l'avoir pas suffisamment « invitée à s'occuper de son propre mystère autant que de celui de Peter Quint, de Miss Jessel ou des malheureux enfants ». (Ce lecteur pourrait bien être H.-G. Wells.) La réponse d'Henry James à une telle critique — critique qui faisait « battre à se rompre (son) cœur ironique et artistique », ce qui doit vouloir dire qu'une telle critique lui donnait le fou rire tant elle était *artless* — c'est qu'il fallait choisir, pour des raisons de composition. « C'était déjà très joli, je vous prie de le croire, de m'être proposé en général de faire que notre jeune personne fût à même de donner un compte rendu si limpide de tant d'étrangetés et obscurités, ce qui ne veut pas

dire de les expliquer, cela c'est une autre affaire. » Elle a *de l'autorité*, ce qui est déjà beaucoup. « En essayant de faire plus, je n'aurais pas pu arriver jusqu'à cela. » Évidemment, dans un sens un peu superficiel, si la personnalité de la narratrice sortait de l'ombre, elle perdrait tous ses moyens : elle serait disqualifiée comme folle. Mais on en revient à la même question : elle doit donc nous convaincre de quoi? Et comment sont donc attrapés les « blasés, les désillusionnés, les difficiles »? Greene ne s'y est pas trompé, il faut que ce conte soit fondé, mais d'une certaine manière, sur les puissances du mal. Mais Greene voudrait inviter le meneur de jeu à une sorte de conversion posthume, alors que c'est lui qui est attrapé — joué précisément par les puissances du mal — comme chacun l'est en lisant, je ne dis pas en relisant... La gouvernante reste dans l'ombre pour qu'on puisse participer à sa folie au lieu de la lui renvoyer. Avant que nous sachions qu'elle est folle, il faut que nous ayons découvert (très obscurément) que nous sommes, nous aussi, fous de la même folie, par le fait que nous ajoutons au soupçon, aux accusations passionnées, au sadisme. Henry James le dit explicitement : le but c'est d'amener le lecteur à fournir lui-même l'étoffe du « mal », par sa propre imagination, « par sa sympathie (pour les enfants), par son horreur (pour leurs faux amis) », et Henry James est même trop précis, puisque le lecteur est tout aussi bien prêt à accuser les enfants — ou bien à mettre la gouvernante parmi les faux amis. Le texte même nous laisse toute liberté, il ne spécifie rien d'essentiel : « Toutes mes valeurs, dit-il, sont des *réserves* (blanks) » et il ajoute que c'est du plus grand intérêt pour l'auteur « — *et du même coup un sujet de réflexion pour le moraliste* — » de voir combien le lecteur abonde dans le sens de la situation, et par conséquent se trahit... A l'époque où James écrivait *le Tour de Vis*, Freud faisait des découvertes analogues. Le piège si bien tendu n'était qu'un miroir. Tout repose sur l'utilisation des mécanismes de projection — déjà puissamment à l'œuvre, et indiqués clairement, chez la narratrice (« car, s'il était innocent, alors qu'étais-je, moi, au nom du ciel? » Ou, ailleurs, la gouvernante s'écrie : « S'il avoue il est sauvé. Et s'il est sauvé... » et l'intendante interrompt pour dire : « Alors vous l'êtes aussi », et elle l'embrasse.) Mais pour Henry James avoir sollicité la projection de la part du lecteur, n'est qu'un procédé littéraire. Tout est artifice — sauf peut-être quelque chose; il y a peut-être un point par où l'auteur se trahit quand même, ne

fût-ce que par un tel refus de complicité. Greene remarque avec raison : « Aucun écrivain n'aurait pu, par le pur calcul, créer une situation où l'atmosphère de « mal » soit aussi étouffante » (so reek with the air of evil). Que Henry James ait usé d'artifice et de calcul, ce n'est absolument pas douteux. C'est ainsi qu'il a laissé la gouvernante dans l'ombre (il l'a éclairée pour lui... lors de l'« excursion dans le chaos », mais il l'a effacée pour ne livrer que « l'anecdote », nous dirions le document). Il a introduit les enfants pour donner un « tour de vis », et il leur a attribué une pureté angélique pour qu'ils deviennent suspects. Il a fait appel aux innocentes superstitions pour mieux masquer un délire cruel... Mais le plus grand artifice ne serait-il pas de se cacher soi-même derrière tant d'artifices et de se retrancher dans la pure technique littéraire?

On a souvent remarqué qu'il est impossible chez Henry James de distinguer la forme du fond. Ce qu'on prend pour un « flou » de la forme chez lui ne pourrait pas être mis au point. Il a dit qu'il ne s'agit point, dans une œuvre, de chercher le sens ésotérique « comme disent les journaux », mais le sens vrai. Reconstituer le *psychical case* de la gouvernante serait une caricature de compréhension [1]. C'est pour cela sans doute qu'il s'abstient, même en passant, de faire allusion à ce genre d'explication dans ses commentaires. Le problème de savoir si la croyance aux revenants peut être ramenée à la théorie scientifique des hallucinations lui paraît creux, ou superficiel. Il a voulu faire bien plus... et on dirait qu'il fait moins, qu'il ne nous livre qu'une sorte de jouet pour Noël, un jouet extrêmement ingénieux, innocemment sadique, où il n'y a rien, en fin de compte, que jeux de glaces. Ou, si l'on veut, un appareil de physique amusante où l'on se voit soi-même sous les traits du diable.

Le problème profond ne pouvait pas lui échapper, c'est celui de l'accusation moralisante, de l'imputation individuelle d'un

1. C'est d'ailleurs relativement facile. Y dominent l'interprétation, la projection et l'accusation (sous-entendue) d'homosexualité. Les hallucinations ne sont que l'imagerie, assez conventionnelle, d'une conduite délirante. Ce serait plus subtil (et plus intéressant pour comprendre James lui-même) de montrer des traits qui semblent empruntés à la psychologie des *mères adoptives*.

Mais il faut noter surtout la théorie explicative que James suggère discrètement : le nœud de cette sorte de paranoïa il le voit dans le tour de vis donné à la morale humaine ordinaire. On le commenterait plus facilement avec le vocabulaire d'Hesnard qu'avec celui de Freud.

mal dont la nature est universelle — cette *community of doom* dont il parle ailleurs — un mal dans lequel les hommes pourraient d'une certaine façon communier s'ils ne se le renvoyaient les uns aux autres avec horreur. Dire, du *Tour de vis* : il n'y a pas de fantômes, elle est folle, c'est encore opérer ce renvoi. Il vaudrait peut-être mieux croire naïvement aux fantômes, si c'était possible. En tout cas les soupçons insensés, toutes les suppositions que vous pouvez faire, toutes les accusations, tout le « mal », *où que vous le mettiez* — que vous fassiez de la gouvernante une « refoulée », de Quint un débauché, des jeunes enfants des pervers hypocrites, de l'auteur un sadique — il importe peu, car *c'est vous*; ce mal appartient à tous. Et peut-on dire alors : à tous, sauf à l'artiste, sauf au meneur de jeu, qui calcule froidement les moyens d'obtenir cet effet esthétique — « car c'est *beau* » dit-il, avec complaisance, un pareil tour de force?

Dostoïewsky, lui aussi, s'interrogeait sur la signification des apparitions (il devait avoir ses raisons) et lui non plus n'a jamais accepté comme satisfaisante, encore moins même qu'Henry James, la réduction explicative du surnaturel au mental. Il lui fallait maintenir, au prix d'une ambiguïté un peu analogue, que toute apparition, fût-ce un rêve, a une signification morale mystérieuse, ce qui lui permet, quelle que soit son origine naturelle, de prendre, sans trop de perte, la succession des puissances surnaturelles du mal, c'est-à-dire de conserver une valeur dans l'ordre de la participation et de la communion. La psychologie moderne, différente de celle du siècle dernier, ne refuse pas tout à fait de considérer la question sous cet angle. Le labyrinthe où se perd la jeune femme du *Tour de vis* — Henry James l'a démontré sans réfutation possible — c'est celui où nous avons à nous retrouver. Son besoin de se découvrir des alliés, sa confuse exigence de ne pas être la seule à « voir », ce qui est un trait conforme à la psychologie des hallucinés délirants, sont comme la caricature énorme du mouvement qui poussait Henry James à écrire — et qui porte Graham Greene à rechercher une communion dans les puissances surnaturelles.

Mais ce problème, Henry James ne pouvait pas le traiter comme Dostoïewsky. Il avait appris de son père, l'antimoraliste à la jambe de bois, qu'il n'y a pas « à nous inquiéter de ne pas être assez bons tant que nous sommes assez sociaux ». Mais il s'agit d'une sociabilité hautement bourgeoise et individualiste,

poliment insociable, où, chacun étant souverain, on ne saurait accuser personne sans aller d'une manière ou de l'autre jusqu'au meurtre. Le choix est entre le fanatisme et une sorte de discrétion impuissante.

Quand Henry James rencontra Bernard Shaw ce dernier n'était pas tellement jeune, mais assez, cependant, pour représenter la génération nouvelle. Il la représentait déjà un peu par grâce d'état. Shaw avait eu à juger d'une pièce de théâtre écrite par Henry James, *The Saloon*. Henry James n'eut jamais le moindre succès à la scène, pour des raisons ironiquement intéressantes : il croyait qu'il n'y avait qu'à apprendre les régles du métier; il avait pris au sérieux son propre mensonge, que l'artiste est un pur technicien. La pièce que l'on joue actuellement à Paris et qui est tirée du *Tour de vis* n'a pas été adaptée par lui-même, et elle n'a pu être adaptée sans prendre des libertés avec l'esprit jamesien. En tout cas Bernard Shaw refusa *the Saloon* et pour s'en expliquer il déclara : « Les gens ne demandent pas aux écrivains des œuvres d'art; ils demandent de l'aide. » Sous cette forme c'est bien plat, car le genre d'aide dont il est question ne peut venir qu'à travers l'œuvre d'art. Et le lecteur peut trouver une aide précieuse dans les œuvres d'Henry James et même dans *le Tour de vis*, s'il sait l'y chercher. Il n'empêche qu'il y avait une difficulté de communication entre James et le lecteur, et cela par la faute de James. La solution n'était pas dans l'approfondissement des techniques artistiques, puisqu'elles lui servaient à se retrancher. Au fond il veut notre bien avec la même ardeur agressive que celle avec laquelle la gouvernante veut sauver Miles et que précisément il dénonce; que celle avec laquelle Henry James senior voulait sauver le monde et qu'il dénonçait lui-même de façon tonitruante sous le nom de moralisme. Il veut notre bien à la manière dont on avait voulu le sien; mais il ne s'en sent pas le droit. D'où toutes ces constructions compliquées, ces murailles avec ponts-levis esthétiques entre les personnes, dans une société où seul l'art lui paraissait un moyen de communication innocent. (Tous les autres, de la sexualité aux relations économiques, enveloppent, à ses yeux, le meurtre.) Au centre de son œuvre il y a une leçon de morale assez terrible, mais il a développé l'art de cacher, l'art de se cacher, au point qu'il en a fait un art tout court, son art véritable.

O. Mannoni.

Antonina Vallentin.

FASCISTES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS

Cela se passait il y a quelques mois à Heidelberg. Un meeting a été convoqué par la S. R. P. (les initiales sont à retenir, elles signifient : Parti socialiste du Reich), il a débuté par un chant en chœur de l'hymne nazi, la marche de Badenweiler et le salut allemand. C'est devant cette audience à bras levés — spectacle terriblement familier — que l'orateur du jour, un certain Walter Koerber, a lancé son appel incendiaire : « Fascistes de tous les pays, unissez-vous. »

Agissement d'un petit groupe d'irresponsables ou prodrome des développements futurs? On se doit de ne pas oublier que les premières réunions d'une poignée de desperados autour de l'obscur agitateur Adolf Hitler semblaient aussi irréelles que ridicules aux plus avertis parmi les dirigeants de la République de Weimar. Et aujourd'hui nous ne sommes plus aux tâtonnements du S. R. P. à travers les décombres de la défaite. Aux élections en Basse Saxe, au mois de mai, le parti a remporté un succès si marqué — 900.000 votants avec les partis de droite affiliés — que le gouvernement de Bonn s'en est alarmé et a déclaré qu'il ne « tolérera pas un retour d'événements qui par un abus de méthodes démocratiques ont conduit, entre 1930 et 1933, à la destruction de la démocratie ». Au cours de ces dernières années, le S. P. R. a plusieurs fois changé de nom. Son inspirateur principal reste le général Remer. Certains journaux démocratiques d'Allemagne écrivent encore « général » entre guillemets. Remer doit en effet son avancement rapide à la reconnaissance particulière de Hitler, car c'est lui qui, étant à la tête des troupes à Berlin, a réprimé la révolte des généraux, le coup d'État prévu après l'attentat du 20 juillet. Remer a commencé sa carrière politique d'après guerre en se vantant d'avoir sauvé le IIIe Reich. Il s'est vanté aussi d'avoir assisté personnellement à l'exécution des conspirateurs, dont un maréchal et des

KASACK (Hermann). **La ville au-delà du fleuve.** Traduit de l'allemand par Clara Malraux.
(Calmann-Lévy, Coll. « Traduit de », 690 fr.)

KRAMP (Willy). **Les pêcheurs de Lissau.** Traduit de l'allemand par Raymond Henry.
(Albin Michel, 420 fr.)

LAS VERGNAS (Raymond). **Le millième jour.**
(Albin Michel, 510 fr.)

MARESTER (Guy). **La mer et son écume.**
(Robert Marin, 450 fr.)

MARGERIT (Robert). **Le Dieu nu.**
(Gallimard, 480 fr.)

MELVILLE (Herman). **Redburn ou Sa première croisière.** Traduit de l'anglais par Armel Guern. Préface de Mac Orlan.
(Robert Marin, 630 fr.)

MERTON (Thomas). **La nuit privée d'étoiles.** Traduit de l'américain par Marie Tadié.
(Albin Michel, 780 fr.)

MILLECAM (J.-P.). **Hector et le monstre.**
(Gallimard, 350 fr.)

MONNIER (Thyde). **Cœur.**
(Plon, 330 fr.)

MOULOUDJI. **La grande sortie.**
(Gallimard, 420 fr.)

NIMIER (Roger). **Les enfants tristes.**
(Gallimard, 500 fr.)

PESQUIDOUX (Arnaud de). **La vie aux champs.**
(La Colombe, 450 fr.)

PEYREFITTE (Roger). **Les ambassades.**
(Flammarion, 520 fr.)

PROUTY (Olive-H.). **Fabia.**
(Jeheber, « Série étrangère », 450 fr.)

ROHMER (Charles). **L'autre.**
(Gallimard, 420 fr.)

SAINT-PIERRE (Michel de). **La mer à boire.**
(Calmann-Lévy, 490 fr.)

SAMIVEL. **Contes à pic.**
(Arthaud, Coll. « Sempervivum », 650 fr.)

VIALATTE (Alexandre). **Les fruits du Congo.**
(Gallimard, 590 fr.)

VIGO (René). **Julia.**
(S. E. G. E. P., 360 fr.)

WEYGAND (Jacques). **Légionnaire.**
(Flammarion, 560

WILSON (Dr Donald Powell). **Mes six fo** Traduit de l'américain par J. Cathelin.
(Corrêa, 495

YORKE (Susan). **La veuve.** Traduit de l'a cain par Jeanne-N. Mathieu.
(Plon, coll. « Feux croisés », 660

III. — HISTOIRE. BIOGRAPHI GÉOGRAPHIE. VOYAGES

BADALO-DULONG (Claude). **Banquie Roi.** Vie de Barthélemy Hervart, 1606-
(Ségur, Coll. « Visages de l'Histoire », 500 (

BREUIL (Henri) et **LANTIER** (Raymo **Les hommes de la pierre ancienne. Pal thique et Mésolithique.**
(Payot, « Bibliothèque scientifique », 900 fr

CHAGNOLLEAU (Jean). **Les îles de l'Ar** Cent hélio., dessins et hors-texte couleur Mathurin Méheut.
(Horizons de France, 1.450 fr

CHATELLE (Albert). **Reims, ville des sac** Notes diplomatiques secrètes et récits iné (1914-1918).
(Imprimerie Téqui, 1.500 fr

CLOCHE (Paul). **La démocratie athénienne**
(P. U. F., 900 fr.

DANSETTE (Adrien). **Histoire religieuse la France contemporaine. Tome II : Sous 3e République.**
(Flammarion, Coll. « L'Histoire », 650 fr.

DIVILLE (W.) et **GUILCHER** (A.). **Breta et Normandie.**
(P. U. F., coll. « La France », 500 fr.

DUMONT (René). Voyages en France d'un agronome.
(Librairie de Médicis, 1.200 fr.)

Espagne (L'). Textes de S. Chantal, A. Danjou, J. Desternes, etc. 400 ill. couleurs.
(Odé, coll. « Le monde en couleurs », 1.260 fr.)

HOMO (Léon). Rome impériale et l'urbanisme dans l'antiquité.
(Albin Michel, coll. « L'évolution de l'humanité », 1.500 fr.)

LUCHAIRE (Julien). Boccace.
(Flammarion, coll. « Les grandes biographies », 590 fr.)

MOREL (Pierre). Corse.
(Arthaud, Coll. « Les beaux pays », 1.250 fr.)

SAVANT (Jean). Le testament de Napoléon.
(Éditions Académie Napoléon, 250 fr.)

SAUSSE (Dr André). Populations primitives du Maroni (Guyane française).
(Éditions Larose, 1.200 fr.)

VAJDA (Georges). Recueil de textes judéo-marocains.
(Éditions Larose, 250 fr.)

VERMALE (François) et **DU PARC** (Yves). Un conspirateur stendhalien, Paul Didier (1758-1816).
(Éditions S. G. A. F., 840 fr.)

Viet-Nam. Choix de textes viet-namiens ill. de 76 planches photos. Préface de Paul Lévy.
(Éditions Hoa-Qui, 1.500 fr.)

WOLFE (Bertram D.). Trois qui firent une révolution. I : La jeunesse de Lénine. Traduit de l'anglais par R. Guyonnet.
(Calmann-Lévy, Coll. « Liberté de l'esprit », 390 fr.)

VI. — BEAUX-ARTS

BEAULIEU (Michèle). Sculpture florentine. 64 héliogravures.
(Braun, coll. « Atlantis », 900 fr.)

BONY (Jean). Cathédrales gothiques en France. Avec 196 planches.
(Braun, 2.700 fr.)

DEMARQUEZ (Suzanne). Purcell. La vie, l'œuvre, discographie.
(La Colombe, 350 fr.)

DESNEUX (Jules). Rigueur de Jean Van Eyck. Ill. de 16 planches.
(Éditions des Artistes, 1.120 fr.)

Extrême-Orient. Texte de Henri Hoppenot, photographies de Hélène Hoppenot.
(Ides et Calendes, 2.200 fr.)

Henri Rousseau. Texte de Douglas Cooper. 48 planches noir et couleurs.
(Braun, coll. « Palettes », 750 fr.)

Histoire générale de l'art. Préface par Émile Mâle. 2 vol. reliés avec 1.760 hélios et 20 hors-texte couleurs.
(Flammarion. Les 2 vol. : 6.400 fr.)

JANKELEVITCH (Vladimir). Gabriel Fauré. Ses mélodies. Son esthétique. Nouvelle édition augmentée.
(Plon, 480 fr.)

LEGENDRE (Maurice). En Espagne. 182 photographies originales.
(Paul Hartmann, 600 fr.)

LEIBOWITZ (René). Évolution de la musique. De Bach à Schoenberg.
(Corrêa, 450 fr.)

Modigliani. Illustré de 60 hélios.
(Braun, coll. « Les Maîtres », 165 fr.)

NATANSON (Thadée). Peints à leur tour. De Renoir à Vuillard. 32 reproductions.
(Albin Michel, 525 fr.)

NATANSON (Thadée). Le Bonnard que je propose. 266 clichés hors texte.
(Pierre Cailler-Tous les livres, 2.500 fr.)

PILLEMENT (Georges). Les cathédrales d'Espagne. Tome I. Ill. de 64 planches hors texte.
(Bellenand, 540 fr.)

RICE (D.-S.). Le baptistère de Saint-Louis. Illustré de 40 planches.
(Éditions du Chêne, 3.000 fr.)

Sculpture romane. Illustré de 60 héliogravures.
(Braun, coll. « Les Maîtres », 165 fr.)

Venise. Avec 132 héliogravures et 2 hors-texte.
(L'Amour de l'Art, nº spécial, 500 fr.)

J.-P. SARTRE

LE DIABLE ET LE BON DIEU

Théâtre

DU MÊME AUTEUR :

Romans et nouvelles

LE MUR
LA NAUSÉE
LES CHEMINS DE LA LIBERTE
TOME I : L'âge de raison
TOME II : Le Sursis
TOME III : La mort dans l'âme
TOME IV : La dernière Chance *(en préparation)*

Théâtre

LES MAINS SALES
THÉATRE I : Les Mouches
Huis-Clos
Morts sans sépulture
La Putain Respectueuse

Philosophie

L'ÊTRE ET LE NÉANT
L'IMAGINAIRE
L'HOMME *(en préparation)*

Essais littéraires

BEAUDELAIRE
SITUATIONS I
SITUATIONS II
SITUATIONS III

Essais politiques

ENTRETIENS SUR LA POLITIQUE

nrf

« vrais » généraux, pendus par la mâchoire à un crochet de boucher. Au lendemain de la défaite, les conspirateurs du 20 juillet, qui ont presque tous payé de leur sang leurs tardifs efforts à sauver l'Allemagne, faisaient encore figure de héros. Aujourd'hui les « criminels de juillet », dans le jargon du néonazisme, sont en train de rejoindre les « criminels de novembre », promoteurs de la révolution allemande de 1918.

Les membres du S. R. P. et des groupes affiliés se recrutent parmi les déclassés, les « diffamés », les anciens membres du parti qui n'ont pas trouvé d'emploi, mais ils se recrutent aussi parmi les mécontents de toute sorte, parmi ceux qui voient leur modeste salaire fondre et le pouvoir d'achat diminuer.

Albert Einstein avait, dès le début, appelé l'essor du nazisme : « la révolte des ventres creux ». Le même phénomène se reproduit aujourd'hui. Il se reproduit — par une de ces contradictions particulières à l'Allemagne — non pas sur la pente d'un déclin de la prospérité comme après l'année de crise de 1929, mais en plein essor industriel, dans une vague montante de l'activité économique. Sa production industrielle a atteint en effet dans son ensemble 132 % en comparaison avec le niveau de 1936, et même, pour certains articles d'exportation, 150 %. « L'essor des exportations est le trait le plus spectaculaire de la renaissance allemande », a constaté le vice-président d'un grand trust américain des publications économiques, après une récente enquête en Allemagne dont l'avait chargé le département d'État, et il ajoute : « L'Allemagne encaisse le maximum des bénéfices du réarmement occidental ».

Mais c'est cette prospérité même, dont jouit seulement une petite minorité, qui accentue les divergences des classes. Devant des devantures où s'étale une richesse spectaculaire, les hôtels et les restaurants de luxe, les files d'autos étincelantes et neuves, devant tout ce qui existe dans son abondance provocante et tout ce qui reste inaccessible, la petite bourgeoisie, exaspérée, prend conscience de son propre ressentiment et en cherche les responsables. C'est alors aussi, que le temps d'une certaine égalité sociale maintenue par le IIIe Reich se dore d'un attrait particulier, qu'il prend la qualité d'un trop beau rêve trop tôt évanoui.

Le ressentiment économique ne suffirait peut-être pas à lui seul à amener les masses aux partis de la réhabilitation du passé. La conscience de la faim qu'on éprouve, ou au moins de la pénurie

dans laquelle on vit, se fait d'autant plus aiguë qu'elle trouve des arguments idéologiques pour hausser les revendications de la gêne matérielle sur un plan spirituel. Ces arguments idéologiques paraissent aux yeux des Allemands plus solides même que ceux sur lesquels s'appuyait le national-socialisme après la défaite de 1918.

Beaucoup de chefs nazis avaient prévu l'écroulement du IIIe Reich et ont préparé leurs plans pour ce qu'ils croyaient une période d'attente. Les uns ont sauvé l'argent à l'étranger, les autres ont préparé des liaisons futures, établi des réseaux entre complices, une entente clandestine de compromis. Les morts ont laissé des messages ou des testaments. Dans celui d'Alfred Rosenberg, qui a fourni au nazisme sa pauvre charpente idéologique, on trouve des plaintes amères sur l'attitude des puissances occidentales qui n'ont pas compris le rôle de l'Allemagne comme la plus forte digue contre la menace de l'Est. « Le national-socialisme a attiré l'attention de l'Angleterre (et du même coup celle des États-Unis) sur la nécessité, dans leur propre intérêt, d'une alliance avec une Allemagne puissante. » Écrivant de sa prison, en face d'une mort ignominieuse, à laquelle il ne croit peut-être pas tout à fait, Rosenberg se lamente sur cette obnubilation des Anglais et des Américains. Maintenant l'avance actuelle de Moscou « atteint provisoirement l'Elbe et dépasse Weimar ». Cela ne serait pas arrivé si l'Empire allemand s'était étendu « depuis Aix-la-Chapelle jusqu'au lac Peïpous ». Mais au moment même où se déroule son procès, où on le harcèle de questions, il ne se sent plus aussi incompris : « Les officiers des puissances occidentales considèrent certes avec une colère cachée nos accusateurs déchaînés, leurs compatriotes, parce qu'ils travaillent à la destruction de toute virilité dans cette Allemagne qui pourrait seule fournir aux Anglo-Américains une armée alliée fanatique, mais qui est diffamée ici chaque jour. »

Depuis le procès de Nuremberg, tout ce qui s'est passé dans les dernières années n'a fait que confirmer ce ressentiment allemand, aigrir le sens d'une injustice commise, rehausser les clameurs après une réhabilitation. Réhabilitation. Ce mot revient de plus en plus fréquemment sur les bouches allemandes. Il prend de plus en plus la valeur d'un mot de ralliement. Ralliement de ceux qui, comme les partisans de Remer, se réclament de l'appartenance au « même groupe sanguin que les nazis ». Mais aussi,

mais surtout, des officiers qui avec un zèle particulier se groupent en des associations, de plus en plus agissantes. Au nom de l'honneur militaire à laver, les hauts officiers allemands se sont érigés en face de nous en précepteurs, nous ont donné des leçons de dignité nationale en protestant contre la détention de Pétain. On ne saurait trop conseiller à tout Français de lire *in extenso*, de relire attentivement la lettre que les généraux allemands membres de la « Fraternité » ont adressée au général Juin. Pourquoi l'honneur de cet appel lui est-il échu? Pourquoi l'a-t-on félicité, lui, de sa nomination à l'État-Major atlantique? Les généraux allemands disent sans ambages qu'ils ne veulent pas s'adresser au général Eisenhower, « le croisé américain dont les mesures de 1945 ont fait perdre à l'Europe une grande partie de sa substance ». C'est au général français que les généraux allemands font confiance pour rassembler les anciens combattants de l'Europe, créer un avant-poste, une pointe de combat.

Ce qui frappe de prime abord dans ce document étonnant, c'est la qualité de son style. Ses auteurs ne sont pas des demi-illettrés, des déclassés inadaptés comme les partisans de Remer qui empruntent leur langage aux vulgarités et violences de Hitler, ce sont des hommes cultivés, les héritiers de Potsdam, l'élite de l'ancien État-Major, qui essayent d'émouvoir, de convaincre un homme qu'ils supposent de la même trempe qu'eux. La teneur du document en reçoit d'autant plus de relief. Si la fraternité se réclame de l'héritage spirituel de Potsdam, elle se réclame surtout de la mission sacrée de Berchtesgaden, elle en parle de façon plus sonore, elle en parle mieux que « le groupe sanguin » de Remer. « Aucun danger ne viendrait plus aujourd'hui de l'Est si les nations de l'Ouest n'étaient pas tombées dans le dos des défenseurs allemands. » Le Reich millénaire qui a envahi la Russie avec tout son cortège d'horreurs inhumaines (que ce document justifie par la nécessité), a été, disent en substance les officiers, le seul clairvoyant dans un monde obnubilé par la haine des Allemands. « Nous affirmons aujourd'hui qu'il n'appartient pas à l'Allemagne de demander l'égalité des droits, mais qu'il faut que les autres pays de l'Europe occidentale montrent s'ils sont en mesure de rattraper, dans une lutte tout aussi difficile, l'Allemagne et ses réalisations dans la lutte contre le bolchevisme. »

La revendication principale des membres de la « Fraternité » c'est la réparation des méfaits de Nuremberg où « l'âme de l'armée

allemande ne fut pas la seule à être souillée, mais également les armées européennes ». Avec leur superbe coutumière, les militaires allemands donnent des leçons à notre général : « Ne sous-estimez pas la fidélité du soldat allemand. Vous ne pourrez faire disparaître d'aucune caserne allemande les portraits des généraux allemands qui ont été pendus ou emprisonnés, si vous ne voulez pas vous attirer la haine des officiers allemands. Ne sous-estimez pas la solidité des liens de camaraderie qui unissent aujourd'hui les soldats allemands à ceux qui sont encore détenus dans votre pays pour des méfaits qu'un jour vos soldats commettront quotidiennement en Russie soviétique, dans leur lutte contre un ennemi cruel. »

Une fois lancés dans leur rôle de mentors, les Allemands ne reculent pas devant la gaffe d'une immixtion malséante dans notre politique intérieure, ils parlent de la « perversité » des hommes politiques de chez nous, ils s'indignent de ce que les officiers français ne se soient pas « insurgés » contre la détention de Pétain, ce qui « leur fait douter des qualités profondes de l'armée française d'aujourd'hui », et ils concluent : « Les Allemands ont rougi plus que vos compatriotes de ce qu'il fallut discuter pour savoir si Pétain devait, après sa mort, reposer à Douaumont. »

Les hauts officiers allemands ne sont guère plus tendres pour les hommes politiques américains que pour les nôtres, ils incitent le général Juin à lutter « contre l'américanisation intérieure du vieux continent » et ils concluent : « Délivrez les Européens de la peur paralysante qu'ils ont d'être sacrifiés pour des intérêts étrangers ».

La Bruderschaft a été un des premiers noyaux autour duquel se sont groupés les hauts officiers allemands. Son inspirateur, le général Hasso von Manteuffel, l'ancien commandant de la division « Grande Allemagne», commandant en chef des forces blindées dans l'offensive des Ardennes, a servi au chancelier Adenauer de conseiller militaire dans les problèmes du réarmement allemand. Il est un de ceux qui se sont ralliés — non sans réserves — à la république fédérale, car, dit-il dans un article qu'il intitule : « De quel côté se trouvent aujourd'hui les anciens soldats? », « la faible petite plante de Bonn est cependant la seule plante dont nous pouvons tirer un arbre qui pourra nous abriter un jour. » Lors d'un rassemblement à Kassel des anciens de la division Grande Allemagne, von Manteuffel a déclaré avec une franchise

toute militaire que cette réunion n'a pas été seulement convoquée pour sauvegarder des intérêts professionnels, mais pour préciser l'attitude de l'ancien militaire allemand en face de la guerre froide d'aujourd'hui, pour inciter cette génération de soldats à participer désormais plus activement aux affaires publiques. Le soldat « diffamé » est devenu aujourd'hui un des personnages clefs en Allemagne. La jeune génération parmi les anciens combattants, surtout ceux des régiments décimés en Russie, est restée pendant longtemps cantonnée dans l'apathie, en dehors des affaires publiques. Ces jeunes expliquaient qu' « ils n'avaient pas encore fini de surmonter en eux-mêmes l'expérience du nazisme, leur foi écroulée, l'ébranlement des hommes dont ils étaient témoins ». Ils se méfiaient de tous ceux qui n'ont pas connu cette expérience de la foi en Hitler, qui n'ont pas subi le même bouleversement et qui, comme ils disaient, s'étaient simplement arrêtés de vivre en 1933 et recommençaient en 1945 comme si rien ne s'était produit dans l'intervalle.

Aujourd'hui c'est cette apathie que leurs ainés, que leurs anciens chefs essayent de secouer, c'est à eux qu'on s'adresse en premier lieu. On convoque les membres des anciennes formations comme par exemple ceux de l'Afrikakorps à Iserlohn; ils y viennent, à la recherche d'anciens camarades ou d'anciens souvenirs, de nouvelles des disparus, — et ils trouvent une atmosphère qui bouleverse les plus guéris des aventures militaires parmi eux.

Une de ces réunions particulièrement révélatrices a été la rencontre des parachutistes convoqués à Braunschweig par le général Ramcke. Le commandant de la deuxième division de parachutistes n'a pas été un chef très aimé de ses soldats qui, surtout pendant l'entraînement, épanchaient souvent leur amertume contre lui en invectives désobligeantes. Il y a un an il était un inconnu pour les masses, un des mille généraux que Hitler traitait comme des valets de chambre. Mais entre temps il y a eu sa fuite spectaculaire, son retour, non moins spectaculaire, devant les juges français et les accusations lancées contre le traitement des prisonniers allemands en France. Son retour en Allemagne a été un triomphe, dont le petit homme s'est grisé. Les « diables verts », qui s'enorgueillissent du sobriquet que les Anglais leur ont donné lors de la défense du Monte Cassino, ont répondu à sa convocation avec empressement. On a rappelé, lors de la réunion de Braunschweig, que Churchill considérait les parachutistes comme « la pointe de

combat de l'armée allemande », qu'on leur a attribué une action décisive dans la guerre, une supériorité indiscutable sur ceux des autres pays, tandis que la Russie, qui a été la première à préparer la formation des parachutistes, n'en a fait aucun usage pendant la guerre. Il y a évidemment entre les « diables verts », qui ont commencé à s'organiser depuis deux ans, un lien très fort de camaraderie, le souvenir des dangers partagés, des deuils communs. Ils sont très nombreux. On les a évalués vers la fin de la guerre à 220.000 hommes. Mais les organisations, débordées, n'ont pas compté avec une affluence pareille, avec les centaines de voitures, de motos, d'autocars qui ont déversé des milliers d'hommes devant la salle de réunion de Braunschweig, venus aussi bien de l'Allemagne de l'Ouest que clandestinement de derrière le rideau de fer, de l'Autriche comme de l'Italie. Ils ont porté Ramcke en triomphe sur leurs épaules, ils se sont égosillés à crier, à scander longuement : « Papa Ramcke ». Ils ont chanté en chœur des chants familiers. Ils ont chanté leur hymne particulier qui culmine dans l'appel : « Prenez vos fusils ». Un spectateur qui a osé remarquer que cette injonction pourrait amener la fin de l'Allemagne a failli se faire écharper. Papa Ramcke a pris la parole dans la meilleure tradition du reître prussien, avec des phrases coupées comme au sabre. Il n'avait qu'à s'adresser aux « chers camarades » pour déclencher une tempête d'applaudissements. Mais il leur a parlé aussi, ou plutôt leur a lu un discours qu'un autre a préparé pour lui, peut-être ce colonel Laun qui a préparé son évasion des prisons françaises, il a stigmatisé les péchés des Alliés en déclarant, hautain : « Nous ne nous offrons à personne ni comme conseillers, ni comme experts et surtout pas comme chair à canons. » Il a énuméré comme conditions préalables du réarmement allemand : « 1° la cessation immédiate de toute diffamation ou discrimination du peuple allemand, surtout des anciens soldats de toutes armes, la Waffen SS et la police incluses; 2° la libération des prétendus criminels de guerre (aujourd'hui on fait toujours précéder ce mot en Allemagne du mot « prétendu »), de ceux qui ont déjà été condamnés et de ceux qui n'ont pas encore été jugés. »

Oui, a répété Ramcke aux « démocraties vieillies », la participation allemande est à ce prix. Son auditoire a accueilli cette déclaration par un tonnerre d'applaudissements. Un témoin oculaire — un témoin allemand — a décrit cette salle délirante d'enthousiasme, l'air épais de fumée, empuanti de relents de bière,

une mer de visages défaits, les bouches grandes ouvertes dans un cri, les regards vacillants.

Ramcke avait, avec un grand sens de l'opportunité, échangé son veston civil contre un uniforme dépourvu de galons. Sur la salle planait l'étendard, le diable vert chevauchant un trident, mais sur le revers une petite pièce était rapportée pour couvrir la croix gammée entre les griffes d'un aigle. Et les hauts-parleurs qui hurlaient l'appel aux armes s'interrompaient pour entonner un autre chant familier : « Loin à l'est s'amassent de sombres nuages... »

Encouragée par des succès de ce genre, une association de hauts officiers de toutes les armes s'est créée récemment, en se donnant ce titre modeste : « Association des soldats allemands ». Elle s'est mise sous l'égide du gouvernement de Bonn, le vice-chancelier Blucher l'a patronnée ouvertement, son président, le général Hans Friessner, a conféré avec le chancelier Adenauer. Il a aussitôt — puisqu'on se sent déjà une puissance — convoqué la presse étrangère pour lui transmettre, comme une sorte d'ultimatum, les conditions d'une participation allemande à l'armée européenne : l'Allemagne doit prendre part à l'élaboration des plans stratégiques, au commandement en chef des forces de défense, la diffamation des soldats allemands doit cesser, soldats de la Waffen SS inclus, qui ont été appelés eux aussi à devenir membres de l'association.

Malgré le patronage officiel de Bonn, cette résurrection du militarisme allemand a choqué jusqu'aux militaires américains. Deux importantes organisations d'anciens combattants aux États-Unis, le American Veterans Comittee, et Veterans of Foreign Wars, ont refusé, indignés, toute coopération avec « une Allemagne du général Friessner ». Seule l'American Legion n'a pas encore précisé son attitude.

Après Ramcke et Friessner, c'est Guderian, généralissime de Hitler, qui prend la parole. Lui aussi s'insurge contre ceux qui diffament et acculent à la ruine « les prétendus porteurs du germe militariste ». Aujourd'hui, ajoute-t-il, « on s'aperçoit avec terreur qu'en détruisant le militarisme allemand on a en même temps sapé le rempart sûr et solide à l'abri duquel on a jusqu'ici considéré de loin le danger qui vient de l'Est ».

Les hauts militaires allemands, même ceux parmi eux qui ont été les instruments les plus dociles de Hitler, ont été si éloquents

dans leur plaidoyer qu'ils ont réussi à créer, surtout dans les pays anglo-saxons, un mouvement en leur faveur, la disjonction de leur honneur de soldat et de l'idéologie nazie seule coupable de tous les crimes.

Certains incidents regrettables ont cependant révélé à quel point cette ligne de séparation est fluide et quels problèmes soulève une réhabilitation hâtive du passé. Une réunion d'anciens prisonniers de guerre qui a eu lieu à Bonn en septembre, sous l'égide du vice-chancelier Blucher, semblait, elle aussi, consacrée à établir des contacts entre eux et faciliter la recherche des disparus. Mais un délégué autrichien y a pris la parole pour injurier la mémoire des conspirateurs et victimes du 20 juillet, il a rappelé le serment de fidélité prêté à Hitler, dont rien ne peut délier un soldat allemand, car, demanda-t-il, ce serment devait-il seulement être valable pour le temps de la victoire? Pendant quelques minutes, raconte un témoin — allemand lui aussi — il sembla que ce discours allait s'achever sur la glorification du Führer, le Sieg Heil familier. L'orateur qui a si opportunément posé ce problème du serment n'était pas un inconnu, un personnage effacé, mais un homme dans une position responsable, le directeur des émissions de la radio de Salzbourg, qui est toujours sous contrôle américain. Il importe peu que ce fidèle impénitent ait été, à la suite de cet incident, suspendu de ses fonctions, ce qui paraît plus étrange c'est qu'on ne semble pas s'être aperçu de ses convictions en lui confiant un instrument de propagande...

L'énumération des symptômes du même genre, si monotone qu'elle soit — ou peut-être par cette monotonie même — révèle un mouvement si général et déclenché avec une telle précision d'horloge qu'il a alarmé jusqu'aux promoteurs du réarmement allemand. L'économiste américain déjà cité n'a pas caché que c'est « un des problèmes majeurs qu'affronte le monde occidental », s'imposant cependant comme « le moindre de deux maux ».

Les irréductibles se sont manifestés trop tôt et avec trop de morgue, même pour le goût américain. Le correspondant du *New-York Times* note, au lendemain des élections en Basse-Saxe : « Ce néonazisme ou fascisme, appelez-le comme vous voulez, représente pour le moment un danger immédiat pour le gouvernement démocratique de l'Allemagne occidentale, un danger plus grand encore que le communisme, car le communisme, en

tant que croissance naturelle, est ici un facteur négligeable. » Il cite le mot d'un haut fonctionnaire allemand, d'un homme posé et réfléchi : « Si nous ne leur barrons pas la route à présent, ils seront au pouvoir dans cinq ans. » Mais la possibilité de leur barrer la route — constate le journaliste américain — dépend de la résonance des masses et de l'appui financier accordé au S.R.P. en tant que moyen de lutte contre le communisme, et il ajoute : « Ceci, rappelons-nous, a été aussi l'argument couramment employé par certaines personnes très importantes en faveur du nazisme. » Les fascistes, comme les militaires remuants, comptent cependant sur l'appui américain, sur le fait que « l'anticommunisme est si puissant aux États-Unis que tout leur sera pardonné ».

Mais, tout en tirant profit de la politique actuelle des États-Unis, tout en se vantant de l'impunité dont ils jouissent, ceux de l'éternel retour, parmi les Allemands, sont bien loin d'en savoir gré aux Américains. Le mot même par lequel ils les désignent : « Amis » est chargé de mépris. Les inscriptions : « Ami, va-t'en » se multiplient. Dans aucune zone on n'entend autant de remarques désobligeantes contre l'occupant qu'en zone américaine; à l'heure du salut au drapeau, les Allemands s'enfuient comme s'ils avaient le feu aux trousses; quand on demande son chemin vers un des sièges officiels des Américains, on entend de la bouche d'un passant paisible : « Quoi, c'est chez les demi-singes que vous allez? »

Les généraux allemands qui, demain, pourraient être appelés à siéger à côté de leurs collègues au Pentagone clament ouvertement leur hostilité envers ceux qui leur ont mis le pied à l'étrier, déclarant, telle la « Fraternité » dès sa fondation, leur indépendance à l'égard de la politique des États-Unis. « Tenir tête aux Américains » est un mot d'ordre populaire aujourd'hui en Allemagne. Mais les Américains officiels, s'appuyant sur Bonn, ne semblent guère familiers des contradictions allemandes. Ils furent cependant assez désarçonnés en rencontrant auprès de la masse du peuple allemand une très vive résistance contre le réarmement. Une vaste majorité d'hommes mûrs, de mères, et aussi de jeunes revenus des champs de bataille, ont protesté si vigoureusement contre le réarmement que l'Allemagne paraissait — et paraît toujours — le dernier refuge du pacifisme mondial. Un bon mot illustrait ce refus allemand : dans un bureau de recrutement — car on recrute déjà en Allemagne — sur cinquante inscrits, on

comptait trente généraux, quinze colonels, quatre lieutenants et un homme.

Au moment même où les associations militaires lancent leurs appels à l'émotion, où les réunions, avec l'enthousiasme contagieux des foules, se multiplient, lors d'un sondage de l'opinion publique qui posait cette question : « Estimez-vous juste d'être appelé sous les drapeaux », 75 % des Allemands ont répondu : Non. En dépit de toute la propagande déployée au cours de ces dernières années, ce pourcentage des réfractaires à une nouvelle aventure militaire est passé de 60 % en 1949 et de 71 % en 1950 au pourcentage actuel de 75 %.

Il y a dans ce refus plusieurs éléments conjugués. Il y a d'abord cette jeunesse sacrifiée, la jeunesse du grand bouleversement qui a vu trop d'horreur et trop de sang pour vouloir recommencer. Il y a les cercles industriels et économiques qui, selon un enquêteur américain, considèrent que « l'Allemagne a tout à perdre et rien à gagner d'une participation directe au programme de la défense occidentale, et que son propre essor serait plus favorisé si elle pouvait se borner à livrer les armes comme à présent ». Il y a aussi ceux qui savent avoir tous les atouts en main tant qu'ils ne sont pas encore engagés, mais il y a surtout l'habitude bien ordonnée de sérier les questions, d'en établir la hiérarchie. L'unité allemande a aujourd'hui, et aura toujours, la primauté sur toutes les préoccupations. Les considérations idéologiques passent au second plan. Les Allemands n'ont pas oublié cette leçon de Hitler, que les concessions s'obtiennent par tranches. L'heure est propice aux revendications de ceux qui sont l'objet d'une surenchère. Les héritiers de Potsdam comme ceux de Berchtesgaden comptent sur le fait avéré que les forces hostiles à la démocratie, que les fascismes de toute nuance sont liés entre eux d'une façon occulte, et qu'à l'instar du liquide dans les vases communicants ils atteignent partout dans le monde le même niveau. Et ce niveau monte chaque jour.

Antonina VALLENTIN.

Livres

Réflexion faite, par *René Clair* (Gallimard éd.).

« Note pour servir à l'histoire cinématographique de 1920 à 1950 » : ce sous-titre est, si l'on en croit la prière d'insérer, « plein de modestie ». Cela est possible, mais le livre lu, il nous semble plein de prétention. Si cette œuvre n'était signée d'un des plus grands noms du cinéma, nous n'aurions pas le courage d'aller jusqu'au bout. Tout cela est terriblement mort. Les films dont on nous parle ont le plus souvent disparu à jamais, et le spectateur le plus assidu des salles de ciné-clubs ne les verra pas. Et sans doute n'est-ce pas la faute de René Clair, qui réclame l'institution d'un dépôt légal pour le film, afin de le conserver, bon ou mauvais, au jugement de la Postérité. Aujourd'hui, cependant, le cinéma a-t-il une histoire? Même les meilleures histoires du cinéma nous laissent insatisfaits : à plus forte raison ce recueil d'articles anciens, qu'on nous propose comme une contribution à cette histoire. En préfaçant le dialogue de *Le silence est d'or*, l'auteur se demande pourquoi on ne publie pas plus souvent des scénarios de films. La réponse est simple : si le théâtre se consomme à la rigueur sous forme de prose, le cinéma n'a encore aucune réalité au stade du scénario. Il faut le *voir* pour y croire.

Lorsque René Clair nous parle de l'envoûtement du Muet, nous évoquons cette salle prodigieusement silencieuse qui assistait, en retenant son souffle, à *La Passion de Jeanne d'Arc*, de Dreyer. Ici, le public n'attendait pas le son, et cependant c'était un public de jeunes gens, qui n'avait pas connu l'époque du muet. On pourrait prendre des exemples analogues dans tous les ciné-clubs.

René Clair a été critique avant d'être réalisateur. Ce sont ses critiques de films qu'il nous propose. Et nous voici devenus sceptiques sur l'efficacité de la critique cinématographique. « En relisant les pages qui précèdent il me semble que c'est le même article que j'ai écrit sous des titres différents. » Hélas, oui! « Je n'avais pas les qualités d'un critique ». Hélas, non!

S'il est entendu que le critique est un monsieur stérile par définition, félicitons-nous de ce défaut de René Clair : sa fécondité nous a donné des chefs-d'œuvre.

Quant au procédé qui consiste à imaginer un dialogue entre le René Clair des années 1920 et celui des années 1950, il est singulièrement déplaisant. Il en résulte trop souvent des phrases de ce genre : « Je ne suis pas d'accord avec vous, jeune homme... Un bon point, cependant, quand vous dites que... Oserai-je avouer que je suis charmé par ce petit morceau? » On regrettera également que le découpage des articles, qui a peut-être pour but d'épargner au lecteur les passages vieillis, par là-même évoque la mauvaise foi.

Ce que René Clair, critique, nous répète sans arrêt, c'est que le silence est d'or. Pour lui, comme pour Gloria Swanson dans *Sunset Boulevard* (et pour des raisons analogues), le cinéma est pratiquement mort depuis qu'il s'est mis à parler. Le parlant est une merveilleuse invention, mais elle ne peut être que mal utilisée par les producteurs, qui feront du cinéma un théâtre à bon marché. A cause du parlant, le cinéma connaît aujourd'hui « un long sommeil... qui ressemble à la mort ». René Clair n'a pas de peine à nous convaincre que presque tous les fervents du cinéma partageaient son opinion à cette époque. Il retrouve même, pour nous convaincre, dans le discours de distribution des prix d'un jeune professeur de philosophie nommé Jean-Paul Sartre, cette phrase : « Je pense que le cinéma est en train d'acheter le droit de se taire. » Si la ligne sur laquelle le cinéma s'est engagé par la suite retire tout fondement réel à l'idée qu'il s'en faisait alors, Sartre peut maintenant sourire de son erreur. René Clair ne sourit pas de la sienne; dans son dialogue, le monsieur n'interrompt pas le jeune homme pour lui dire : « Je ne suis pas de votre avis, le cinéma parlant est aujourd'hui un fait. Il a prouvé son existence en existant, et sa vitalité en nous donnant des chefs-d'œuvre. » Au contraire, il soupire à peu près ceci : « Vous aviez hélas raison, le cinéma est en train de mourir. » Il envisage même, pour finir, un lexique à l'usage de l'historien futur, qui ne saura même plus pour qui le mot « film » aura perdu toute signification...

De quoi meurt le cinéma? Nous l'avons vu : de sa prostitution avec le théâtre. Ici, René Clair n'est pas logique, car il nous accorde que le cinéma muet, lui aussi, a failli mourir de cette maladie. Lui aussi, il a longtemps sommeillé, bercé par le film d'art, par Mounet-Sully et par Sarah Bernhardt. Mais son sommeil ne ressemblait pas alors à une mort, si l'on en croit le jeune René Clair lui-même.

A propos de *Broadway melody*, l'un des premiers talkies, René Clair étudie très pertinemment l'enrichissement que la parole ou le son peuvent apporter au cinéma. Le bruit d'une portière que l'on ferme suffit à signifier l'angoisse d'un départ. Le son d'un unique sanglot dément le calme apparent d'un visage. L'auteur voit donc nettement le parti qu'on peut tirer de l'emploi alterné de l'image et du son. Pourtant, nous chercherons en vain le nom d'Orson Welles et l'examen de *Citizen Kane*, où le son est utilisé constamment comme une troisième dimension de l'action. *Brève rencontre* est qualifié de chef-d'œuvre, mais l'on tait l'étonnante trouvaille de ce dialogue où la bavarde ouvre les lèvres en silence, tandis que la voix de l'héroïne, qui ne desserre pas les dents, répète sans arrêt : « Si seulement tu pouvais te taire... »

« Je dois confesser qu'aujourd'hui je vais rarement au cinéma, la

plupart des films m'ennuient et j'ai la plus grande peine à comprendre ce qui s'y passe. Il faut toujours qu'on m'explique l'intrigue après coup. » Cette phrase se rencontre aux pages 121-122 : venue plus tôt, elle nous eût dispensé de lire jusque là. Quand il loue le muet et condamne le parlant, René Clair rêve du temps passé, où ses excellents films se taisaient; et c'est ainsi son propre cinéma parlant, bien plus que celui des autres, qu'il réussit à atteindre.

Jean-Henry ROY.



Et nunc manet in te, suivi de **Journal intime**, par *André Gide* (Ides et Calendes, éd.).

Quand Madeleine Rondeau se maria, elle croyait devenir la femme d'André Gide : elle allait être le témoin de sa vie. Lui s'attachait ce témoin : c'est ainsi qu'il concevait le mariage. Un tel malentendu n'est pas très rare mais le caractère des deux époux et l'homosexualité du mari lui confèrent une gravité extrême. Il y eut malentendu, mais non pas incompréhension : ces deux êtres, en vérité, se comprenaient admirablement sans mot dire.

L'exigence de Gide était d'un témoin par excellence, témoin qui ne se détourne jamais pour vaquer à sa propre vie, et qui jamais n'intervient, car son existence entière s'est faite regard. Parlant des lettres qu'il écrivait à sa femme, il remarque : « Ma vie s'y tissait devant elle au jour le jour ». C'est pourquoi, lorsque Madeleine écrivit à son mari, au sujet d'un texte paru dans la *N. R. F.* : « Si tu avais pu savoir le chagrin que ces lignes me causeraient, tu ne les aurais jamais écrites », « Il me sembla, constate-t-il, qu'elle sortait ici de son rôle. »

Ce rôle, Madeleine Gide, revenue de ses illusions de fiancée, l'accepta difficilement; on devine qu'elle n'y acquiesça jamais pleinement; elle en souffrit toute sa vie. Elle l'accepta pourtant et dès lors le joua avec une absolue rigueur. Le témoin exécuta à la lettre toutes les clauses du pacte secret, s'attachant à en infliger à son mari les plus extrêmes conséquences.

Lui, devait se rendre compte à l'épreuve que c'étaient là des rapports conjugaux assez particuliers et douloureux. S'il ne les jugea pas monstrueux, s'il ne fit rien pour les rompre ou les changer, c'est que, si détériorants qu'ils fussent pour tous deux, ils n'en étaient pas moins constitutifs de l'idée qu'il avait de lui-même en tant qu'homme et en tant qu'écrivain. Elle ne se révolta pas; lui ne recula pas : ils étaient complices au fond d'eux-mêmes. Ils avaient en commun la même idée du péché, à savoir

un mélange des choses de l'âme et de la chair, le glissement de l'âme dans la chair. Cette idée, qui leur venait de l'enfance, s'était développée en même temps que leur attachement profond l'un pour l'autre. Elle s'était cristallisée à l'époque où Madeleine avait découvert « l'inconduite » de sa mère, et où Gide, cette fois-là témoin, l'avait regardée souffrir. Bien avant le mariage, cet événement avait été un événement de *leur* vie.

Refuser donc le rôle que lui imposait son mari, réclamer sa part d'épouse, ç'eût été pour Madeleine déchoir au niveau de sa mère, trahir l'incorruptibilité féminine qui, au fond, ne faisait pas de question entre eux. L'un des arguments donnés dans *Corydon* c'est que l'existence de l'homosexualité masculine est un moyen de préserver « la tranquille pureté du gynécée ». Et Madeleine incarna jusqu'au bout ce qui, à ses yeux et à ceux de son mari, signifiait l'âme. Elle fut un témoin impitoyable à l'autre et à elle-même.

Car il est clair que, dans le regard que *pose* le témoin, dans l'idée que se fait de ce regard le vivant *exposé* devant lui, est impliqué un jugement sans paroles. Dans ce regard du témoin, toutes les valeurs morales sont en permanence alléguées et maintenues.

André Gide accepta le jugement, puisqu'il voulait le regard. « C'est bien ce que tu as voulu — c'est ce que j'ai voulu », tel est le dialogue silencieux qui sous-tend le livre entier. Il accepta d'être jugé, c'est-à-dire condamné. Ici intervient l'homosexualité. A ses propres yeux il n'était pas foncièrement coupable puisque son âme, pensait-il, demeurait à l'écart de ces aventures charnelles, puisque Madeleine demeurait le meilleur de lui-même. Puisqu'elle témoignait du meilleur qui était en lui. Si elle avait donné son approbation, ce mariage, au regard d'André, eût été un mariage heureux. Sans cette approbation, il restait que Gide était tout de même confirmé dans le meilleur de lui-même par la présence de sa femme. Mieux vaut un juge qui condamne à tort que pas de témoin du tout. Peut-être l'erreur du juge était-elle nécessaire, elle lui laissait une marge de liberté suffisante pour vivre, à la fois condamné et justifié, et pour écrire son œuvre. Du jour où Madeleine mourut, son mari perdit le goût de vivre.

De son côté à elle, ce qu'elle condamnait, ce qu'elle avait *le droit* de condamner à ses propres yeux, c'était l'homosexualité, qui faisait horreur à ses convictions religieuses. Mais il ne fait pas de doute que ce dont elle souffrait, c'était d'être négligée en tant que femme, de devoir sacrifier sa vie de femme à son rôle de témoin. Or, cela elle ne pouvait l'avouer; mais que Gide l'ait parfaitement compris, c'est ce que prouve le souci qu'il eut toujours de cacher à Madeleine qu'il pouvait approcher une autre femme, qu'il n'était pas incapable de ce qu'il nomme « l'élan qui procrée » (alors que la scène du train prouve au contraire qu'il tenait à lui révéler ses goûts homosexuels). Étrange témoin qui, d'une part, ignora ce fait essentiel, d'autre part ne lisait pas les livres où il se justifiait devant elle.

Dès lors tout se situe et prend son sens. Quand Madeleine s'enfonce dans la piété, elle signifie clairement à André qu'elle réprouve son vice. Religion de la femme et homosexualité de l'homme se font contrepoids. Mais, en sourdine, elle est la femme bafouée qui cherche au ciel l'époux

qu'elle n'a pu obtenir sur la terre. Quand elle s'abîme dans les travaux ménagers, elle rappelle à son mari qu'il se détruit dans une débauche inavouable; mais elle lui rappelle en sourdine qu'elle n'a pas su lui plaire et qu'elle préfère donc lui déplaire. Quand elle emmène les deux domestiques dans la promenade en tête-à-tête qu'il lui proposait, quand elle donne à d'autres les cadeaux qu'il lui fait, elle l'avertit qu'elle vit selon la charité, non selon le plaisir, — et, en sourdine, qu'il n'est pas de douceur possible entre eux.

Et quand elle détruit les lettres (« ce qu'elle avait de plus précieux au monde », dit-elle) après le départ de Gide avec Marc, il semble qu'elle renonce même à son rôle de témoin dès lors qu'André paraît lui donner pour la première fois un rival dans les choses de l'âme, mais du même coup, elle défigure son mari devant la postérité. C'est le geste d'une vitrioleuse : ce témoin-victime se mue en bourreau. Et que Gide en ait souffert jusqu'à perdre, des mois durant, l'envie d'écrire, il n'y a rien là qui doive nous surprendre; nous ne sommes pas non plus en présence d'un excessif dépit d'homme de lettres devant la perte irrémédiable d'un manuscrit, car, aux yeux de Gide, ces lettres contenaient justement le meilleur de l'homme, elles étaient une pièce essentielle au procès. Chez lui, vie et œuvre, lettres au témoin et livres imprimés, tout est lié, tout doit porter témoignage. Le jour où Madeleine s'est crue dépouillée de sa seule raison d'être, elle a su frapper juste : ces deux êtres étaient faits l'un pour l'autre.

Ainsi, tout en Madeleine est, ostensiblement, affirmation des valeurs qu'elle représente; en secret vengeance et désespoir devant le bonheur impossible et sa vie crucifiée. Tant de férocité des deux côtés dans l'attachement le moins contestable ne pouvait se maintenir qu'en silence, dans les égards et la douceur. Parler eût détruit les rapports : le témoin, soudain déchu, aurait revendiqué comme un être vivant; le vivant, devenu son propre témoin, aurait été contraint de regarder en face son insoutenable cruauté. Le silence seul leur permettait de vivre jusqu'au bout, jusqu'au fond, cette union suffocante où ils se *reconnaissaient* l'un l'autre.

« Entre nous, jamais une explication ne fut tentée (p. 25). »

« Pas un seul jour, pas un seul instant, je n'ai su oser lui parler (p. 102). »

De la part d'un écrivain qui toute sa vie s'est expliqué et justifié, ces deux phrases sont bien les plus étonnantes du livre.

Quand Gide apprend que Madeleine a brûlé ses lettres, il pleure huit jours durant, sans mot dire, devant elle. Et huit jours durant Madeleine se tait.

Ce drame enseveli est dit tout au long à mi-voix, avec une grâce indéniable. Grâce abandonnée, parfois douteuse, — inflexible pourtant. Celle d'*Adolphe* et des *Confessions*. Une grâce protestante.

Colette Audry.



Monsieur Monsieur, par *Jean Tardieu* (Gallimard éd.).

M. Jean Tardieu occupe un poste (si l'on peut dire) à la Radio. De fait, *Monsieur Monsieur* semble moins écrit sur la page blanche que dicté au microphone, moins fait pour la lecture visuelle que pour le haut-parleur. Le style en est assez exactement le style « radio » que M. Jean Calvel définissait sans *l'Arche* : direct, concret et dramatique, usant d'une langue parlée, familière, « colloquiale » — à quoi le français se prêterait moins que l'anglais — gardant l'allure de l'improvisé et respectant une certaine convenance. Que M. Tardieu ait cherché à jouer des effets de ce style, on n'en saurait douter : non seulement il nous prévient que ses poèmes doivent être parlés, mais encore il en fixe lui-même les voix, le ton et, souvent, le tempo : voix de marionnette, de fausset, ténorisante, maniérée, ton péremptoire, bonhomme, érudit, accent méridional, parigot, à voix basse, etc. Presque tout est en dialogues, « colloques et interpellations ». Cependant l'histoire du cinéma, dont on est bien forcé de reconnaître que depuis quelque vingt-cinq ans il n'a rien trouvé de nouveau, qu'il s'est borné à exploiter — industriellement — les inventions — les plus rentables — des admirables découvreurs, l'histoire du cinéma suffirait à nous rappeler que la technique a vite épuisé ses pouvoirs, et qu'avec des moyens modernes nous revenons toujours aux procédés antiques. Tout autant qu'à partir des possibilités récentes de la Radio, c'est en remontant à l'origine de la Ballade qu'on comprendrait aussi l'art de M. Tardieu; car la Ballade, à l'origine, se ballait comme le font encore les enfants lorsqu'ils miment *La Tour, prends garde*, *Sur le pont d'Avignon*, *Loup y es-tu?*, *A mon beau château*, ou lorsqu'ils scandent leurs comptines.

Mais j'ai tort de parler d'enfants. M. Tardieu se cache, pour surprendre ses poèmes, « au carrefour du burlesque et du lyrique », « sur ce miteux théâtre de marionnettes où vont tout à l'heure apparaître deux Monsieurs identiques dont chacun n'est que l'ombre de l'autre, des jocrisses jouant au philosophe, des éléments éternels réduits à des dimensions ridicules, des sentiments vrais représentés par leur propre parodie »; et, s'il faut parler ces poèmes, c'est pour entendre « sa propre voix intérieure moduler des accents grotesques, irréels à force de niaiserie », pour sentir « son masque parcouru de tics nerveux, annonciateurs d'une gesticulation idiote et libératrice » (9). Rien de moins frais, rien de plus loin du vert paradis de l'enfance que cette poésie écrite à l' « indicatif néant » (24). S'il arrive que le poème — *Monsieur Monsieur aux bains de mer*, *Conversation*, *La Môme Néant*, etc. — semble dessiné par Eifel, on découvre bientôt, sous sa bonhomie apparente, les dents de l'Océan (14), une rage morne à détruire un monde destructeur, absurde, où les arbres sont attachés, où les astres sont sans regard (13), où tout se passe « comme si Personne — avec Rien dialoguait » (23). Ce monde est un monde d'absence. La poésie de Jean Tardieu est une poésie du négatif où n'apparaît que ce qui disparaît, soit selon la logique, dont s'émerveillait Kant, du couteau sans lame auquel manque le manche :

—Monsieur vous vous trompez
car je n'ai plus de tête
comment voulez-vous donc
que je porte un chapeau !

— Monsieur je le regrette
mais je n'ai plus de corps
et n'ayant plus de corps
je ne mets plus d'habit... (13);

soit selon l'art mallarméen de l' « absent tombeau » :

..Il ôte son chapeau
il remet son chapeau
chapeau pas de chapeau
pas de chapeau chapeau... (22);

soit, plus naïvement, selon l'inconsistance de l'imaginaire où les personnages se dissipent au moindre souffle (20) et s'escamotent dans l'espace qui se meurt (16, 73). Une poésie dont le dire est en contredire, aux deux points de vue à la fois de deux voyageurs face à face :

L'un dit : les choses viennent
et l'autre : elles s'en vont (17).

Viennent, s'en vont, viennent, s'en vont... M. Tardieu n'est, sans doute, ni le premier, ni le seul à placer sa poésie sous le signe de la répétition; e n'en vois pourtant pas qui le fasse avec plus d'insistance, de façon plus lémonstrative.

On connaît les effets de la répétition. L'observe-t-on dans la nature? En général, le rythme nous en paraît ample : la succession des jours, des aisons, des générations, et même la vague, car la mer entière la porte. Répétition métaphysique où l'homme pascalien, embrassant la puissance le la Création et la faiblesse de la créature, cède sous le poids du Destin, nais peut se redresser dans l'Éternel Retour ou l'ascension kierkegaarlienne qui rendent l'instant éternel et changent le Destin en liberté. Aussi ien la répétition par l'homme des phénomènes naturels, leur imitation -t-elle toujours un caractère religieux : elle constitue les rites magiques.)r, Jean Tardieu ne se tourne guère vers la nature — juste assez, cependant, our conclure qu'il est mortel avec « le syllogisme » (67) de Socrate :

A chaque instant je meurs
je meurs à chaque aurore
et tout ce qui revit
et tout ce qui sourit
et l'amour immortel
ils vivent de ma mort
...Donc tout est immortel
et moi, moi, qui vous parle
je suis fait pour mourir...

Mais il reste tourné vers l'homme. Il y découvre les effets de la répétition. Gardez encore le rythme ample des phénomènes naturels : *l'omnia vanitas* et le *nil novum* vous accablent! L'exprimer? C'est aller au style oratoire : aux insistances de l'Ecclésiaste, de Péguy, de Claudel, des Livres Sacrés. Voulez-vous rabaisser ce style? Avec les lieux communs de notre parlerie, voici la niaiserie, la monotonie quotidiennes. Observez maintenant des rythmes plus brefs de conduites à répétitions : et l'homme, comme au cinéma dans les accélérés, se mécanise, fait rire : le comique de l'idée fixe, du tic, du bégaiement, du sourd auquel il faut tout dire deux fois, du disque ressassant la même trace. Comique? Pitoyable aussi, quand la répétition se crispe en stéréotypies : les soubresauts de l'ataxique, les rabâcheries du dément, le tâtonnement aphasique. Avec la répétition de l'homme par l'homme, l'imitation perd tout caractère magique pour se changer en singerie, agressivité sociale. Infliger la répétition — que l'on songe aux « scies » des enfants, et l'on m'a parlé d'un musicien poussant sa maîtresse au suicide à force de psalmodier : Tu, tu, tu, je vais me tuer... — est une entreprise sadique, qu'on peut retourner contre soi. On y touche vite l'angoisse. Du burlesque au lyrique, on comprend quel parti un poète peut en tirer sur ce miteux théâtre de marionnettes où depuis toujours, chaque jour, se rencontrent des Monsieurs identiques.

Si tout est vain et recommence, le recours à la banalité est une première manière d'exprimer la répétition. Par le procédé réciproque du couteau sans lame ni manche, les évidences de Monsieur de La Palisse réalisent leur plénitude dans l'identité vide : A est A. Aussi Jean Tardieu exploite-t-il les forces destructives de la lapalissade (13, 59, 61, 99...) :

J'ose affirmer que quiconque
s'il est mort c'est qu'il a vécu;
j'ose affirmer que j'existe
puisque je sais que je meurs...(40).

La banalisation intentionnelle de la forme tient lieu de lapalissade implicite, par exemple :

Cette idée originale
étrangement analogue
à la thèse fondamentale
du philosophe Descartes
me vint en jouant aux cartes (53).

Enfin, l'application de la banalité à un contenu insolite donne un papotage cosmique — *A mots couverts* (27), *Conversation* (29) — où l'éternel devient le quotidien et le quotidien l'éternel. Parlons maintenant le poème. La répétition trouve son expression fondamentale dans le rythme. Naturellement, Jean Tardieu s'attache aux rythmes des rengaines (99, 101) des comptines (106), des chansons populaires (112,) c'est-à-dire, le plus souvent, aux vers de cinq, de sept et de dix pieds, presque toujours scandés par la répétition verbale. Cette répétition verbale frappe tout de suite. Elle peut être suggérée par la mise en valeur de lieux communs, de locutions (45), dont le « bien connu » nous rappelle à notre radotage millé

naire; sous-entendue dans l'énumération (49). D'ordinaire, elle est formulée. Elle réitère une forme grammaticale — par exemple, l'impératif (43) — ou un schème grammatical : « si je..., c'est que... » (41), « je..., c'est... » (65),

J'avais une vache
elle est au salon

j'avais une rose
elle est en chemise...

j'avais un cheval
il cuit dans la soupe... (106).

Le plus fréquemment, elle reprend le même mot. Alors le mot vient bien en évidence, mais ce n'est pas au premier plan; il forme le fond sur lequel se détache mieux ce qui change; l'attention est tenue par le rythme de son retour et tendue vers ce qui arrive. Ainsi, la répétition du sujet insiste sur les prédicats (24, 27)...) :

Monsieur met ses chaussettes
Monsieur les lui retire.

Monsieur met sa culotte
Monsieur la lui déchire,

Monsieur met sa chemise
Monsieur met ses bretelles... (21).

Ou la répétition d'un prédicat souligne ses sujets (14, 31, 38, 80...) :

et v'là la terre
et v'là le ciel
et v'là la rue... (39).

Tardieu s'exerce même à des études sur la relation, avec les prépositions *de* (90) et *à* (92) :

Le ciel était de nuit
la nuit était de plainte
la plainte était d'espoir... (90).

Par ailleurs, la répétition sert au retardement, elle irrite l'attente :

Il n'y avait ce jour-là
il n'y avait ce jour-là
que deux personnes dans Paris
dans Paris
un petit Monsieur à Montmartre
une petite dame à Montsouris
à Montsouris... (110).

Elle embrouille par son désordre (55). Elle s'amuse de l'écholalie (*La maison zon sous l'orage* — 108). Elle finit par rappeler le désarroi de l'aphasique dans l'émouvante *Étude au téléphone* (88) :

Oui oui c'est moi ici ma voix ma vie
oui oui, mais oui j'entends j'écoute
mais oui toujours, mais oui j'entends
oui mon oiseau oui mon soleil oui mon village
oui mon beau temps oui mes saisons
mon toit mon nuage ma vie
oui porte ouverte sur le jour !...

En un genre exposé à la facilité, M. Jean Tardieu se sauve toujours par l'intelligence, le goût, la sûreté de plume. Il faut lire *Monsieur Monsieur*, livre plus savant qu'il ne semble, tout en pudeurs, beaucoup plus et mieux que sensible. Mais, j'y pense : pourquoi M. Tardieu n'a-t-il jamais publié en plaquette — en y joignant son introduction et le texte — sa traduction de *l'Archipel*, de Hölderlin? Il l'avait donnée dans *Mesures*. Une traduction authentique, un chef-d'œuvre par où un poète se prouve.

Yvon BELAVAL.

Le Gérant : Francis JEANSON.

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Novembre 1951
Dépôt légal : 4e trim. 1951